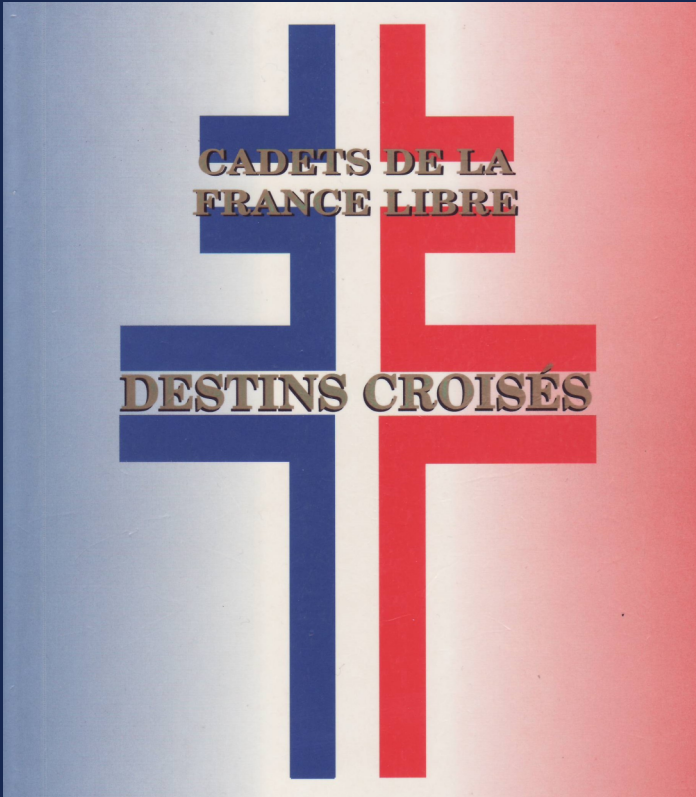


André CASALIS

Destins Croisés - Reconquête



ASCFL

DESTINS CROISÉS

LIVRE VII

RECONQUETE

*Il faut que les morts nous aident
à ouvrir les portes de la vie.*

Georges Suffert

*Agresseur ou attaqué,
jusqu'à votre dernier souffle,
ne vous en expliquez à aucun prix.*

Rudyard Kipling

*L'erreur, l'illusion de beaucoup ne furent, hélas !
que trop explicables et d'autant plus qu'elles procédaient
dans presque tous les cas de l'espérance secrète
en un redressement calculé (...)
Le gouvernement que j'ai l'honneur de présider
appelle tous les Français au rassemblement national.*

Ch. de Gaulle, Assemblée nationale du 22 mars 1944.

*Je n'en veux qu'aux grands (...) qui se sont montrés
indignes de la confiance du pays.*

*Pour les autres (...) ils ont été trompés. Du
moment qu'ils travaillent au but commun, nous devons
les considérer tout simplement comme des Français.
Il faut savoir oublier.*

Maréchal Leclerc.

*Nous considérons sans arrière-pensée comme un camarade
de combat tout Français qui n'a cessé de considérer
l'Allemand comme l'ennemi et de se préparer à le combattre.*

*Nous considérons le Maréchal comme responsable
des actes du gouvernement qu'il couvre par sa présence.
L'essentiel reste que ces actes soient considérés comme nocifs.*

*Nous sommes tout prêt à respecter (ce) culte de la
fidélité, mais nous demandons qu'il ne se manifeste
pas de manière ostensible dans la vie courante.*

Général de Larminat

(J.Planchais. Une Histoire Politique de l'armée. P. 55)

Avant-propos

En choisissant de numériser le tome 2 de l'histoire de l'Ecole des Cadets de la France Libre écrit et publié par André Casalis en 1999, il m'est apparu que le Livre VII de cet ouvrage constituait un ensemble cohérent, particulièrement intéressant et susceptible d'être édité et diffusé de façon indépendante. Consacré plus particulièrement aux cadres militaires de l'Ecole des Cadets, il retrace leur participation à la campagne de France de juin 1944 à Mai 1945.

Le changement de format choisi pour cette publication n'a permis de conserver ni la mise en page, ni la pagination initiale de l'auteur. En dehors de ces points, le texte original a été entièrement conservé.

Par ailleurs, l'auteur ayant fait dans plusieurs cas référence à des textes publiés dans le "Mémorial des Cadets", ouvrage publié en 1968 par l'Amicale des Cadets de la France libre, les textes cités ont été ajouté en fin de l'ouvrage.

Hugues Lavoix

Table des matières

Chapitre 72 - 11 mai 1944. Le creuset du Garigliano	7
Chapitre 73 - 1 ^{er} août 1944. Un Breton au R.M.T.....	17
Chapitre 74 - 14 août 1944. Souvenirs de Toscane.....	23
Chapitre 75 - 15 août 1944. Nancy a le torticolis.....	31
Chapitre 76 - 20 septembre 1944. La route d'Asnan	39
Chapitre 77 - 28 septembre 1944. La chapelle de Ronchamp.....	45
Chapitre 78 - 15 octobre 1944. Un aumônier de la France Libre.....	49
Chapitre 79 - 15 décembre 1944. Pershing ressuscité.....	55
Chapitre 80 - 29 janvier 1945. Hansi libéré	67
Chapitre 81 - 7 avril 1945. L'administration a tout son temps	77
Chapitre 82 - 7 avril 1945. <i>Roehampton Park</i>	81
Chapitre 83 - 21 avril 1945. Authion	87
Chapitre 84 - 7 octobre 1945. Lettre au Général.....	95
NOTES DU LIVRE VII.....	101
Extraits du mémorial des Cadets.....	114
Alain Taburet.....	116
Jacques Duchêne.....	118
Jean Fièvre.....	120

Chapitre 72 - 11 mai 1944. Le creuset du Garigliano

Un ordre du commandant en chef affecte la 1^{ère} DFL¹ au corps expéditionnaire d'Italie. Cette nouvelle n'enchantè guère ses combattants car ils quittent ainsi l'Armée B destinée à débarquer en France, pour un théâtre d'opérations où les choses traînent en longueur. Les Français Libres combattent pour rentrer chez eux et ils ont peur de manquer ainsi la reconquête. Qui plus est, la division n'a encore reçu ni mortiers, ni postes de radio. Cela se fera en Italie paraît-il ! Voilà qui ne satisfait guère les anciens Cadets qui servent à la DFL. En particulier Jean Fèvre, précédemment chef de section à la compagnie lourde du 22^e Bataillon Mixte Nord-Africain (BMNA)² et désormais officier de renseignement de son bataillon. Alain Taburet, chef de la section lourde de la 3^e Cie de cette même unité et Jacques Duchêne qui exerce des fonctions identiques à la 1^{re} Cie du Bataillon d'Infanterie de Marine et du Pacifique (BIMP).

Avec l'apport d'une division fraîche, Juin dispose d'un argument supplémentaire pour faire prévaloir ses idées auprès du commandement britannique. Il préconise une manœuvre à travers le Garigliano et la montagne plutôt qu'une attaque frontale par la 8^e Armée britannique en suivant la vallée du Liri. Il compte déborder les forces allemandes en manœuvrant par les hauts et éviter ainsi que le Corps Expéditionnaire Français (CEF) ne soit confiné dans un rôle secondaire. Le général de Lattre partagera plus tard ce même souci à l'approche de la frontière allemande après la libération de l'Alsace.

Les Britanniques acceptent du bout des lèvres. Pour ne pas perdre la face, ils laissent Alphonse Juin libre d'utiliser le CEF à sa guise dans le cadre de l'offensive secondaire dont les Américains sont responsables.

La 1^{ère} DMI, appellation que l'état-major d'Alger lui a attribuée, mais que la division n'acceptera jamais, quitte la Tunisie à la mi-avril 1944. Parti de Bône le 16 avril sur le *Christian Huygens*, le Bataillon du Pacifique débarque à Naples quarante-huit heures après. L'accueil des Italiens est rien moins qu'amical. Les fusiliers-marins et leur coiffure à pompon rouge excitent l'hilarité des marins du cru qui s'empressent de placer des tomates sur leurs propres couvre chefs en signe de dérision. Des bagarres s'ensuivent et le soir même le général Brosset est obligé de s'interposer avec une compagnie du

1 Voir note 701 en fin de chapitre

2 Voir note 702 en fin de chapitre

BIMP pour empêcher les sakos d'envahir Naples avec leurs automitrailleuses :

Diégo Brosset les interpelle :

-. Si vous ne vous tenez pas tranquilles, je vous renvoie en Tunisie, leur déclare-t-il froidement.

Les premiers rapports de la DFL avec les unités de l'armée d'Afrique ne sont pas plus chaleureux. Les uns puisent leur bonne conscience dans le respect de la discipline, les autres dans les combats qu'ils mènent depuis déjà deux ans. L'imminence de l'offensive vers Rome contribue heureusement à gommer les différences car il s'agit en somme de combattre ensemble.

La manœuvre de Juin implique que les Marocains de la 2^e DIM enlèvent d'abord le mont Majo, à gauche du dispositif. La DFL, attaquant à leur droite, est chargée de faire tomber les défenses basses de l'ennemi et de nettoyer la boucle du Garigliano.³

Brosset, qui la commande ne dispose que d'un front étroit mais un renfort de cent cinquante chars a été mis à sa disposition afin d'agir dans la partie de sa zone accessible aux engins. Son intention est de confier l'attaque dans la zone montagneuse qui constitue la partie gauche de son secteur, à sa 4^e Brigade. Un groupement mixte comprenant le 22^e BMNA et un groupement de chars est chargé d'une action de rupture à la droite de son dispositif.

L'ennemi, pour sa part, est solidement retranché sur les hauteurs du mont Cassino au Nord et celles du mont Majo au Sud. Il occupe ainsi la ligne Gustav et domine tout le champ de bataille du haut de solides fortifications. Rien de ce qui se passe dans le camp allié ne lui échappe.

Le BIMP et le BM 24 attaqueront côte à côte au sein de la 4^e Brigade. Le terrain à parcourir est difficile : des collines broussailleuses, fortement pentues, entrecoupées de thalwegs abrupts. Devant eux, le Girofano domine la scène du haut de ses six cent vingt-huit mètres.

Le BIMP va connaître là, il s'en doute, une seconde et sanglante épreuve après celle de Bir-Hakeim. Les anciens le savent, les nouveaux s'en doutent.

Le soir du 11 mai 1944 tombe : l'attaque générale est pour 23.00h. Il n'y aura pas de préparation d'artillerie : la poussée française doit se déclencher par surprise. Les canons n'interviendront qu'après le début de l'action. La 4^e Brigade doit attendre 23.30h pour démarrer afin de laisser au 4^e RTM, son voisin de gauche, le temps de coiffer le Girofano. La conquête de la montagne conditionne en effet le succès de sa propre mission.

Les deux bataillons de tête de la DFL s'élancent sensiblement à l'heure dite sous la clarté de la lune qui se lève. Le BIMP a fait passer ses deux

³ Voir note 703 en fin de chapitre

compagnies d'attaque à l'Ouest du Garigliano mais les liaisons radio cessent immédiatement de fonctionner correctement. Le BIMP s'élançe, il est salué par quelques coups courts de l'artillerie amie. A droite, le capitaine Perraud entraîne la 1^{re} Cie. La 3^e Cie est à sa gauche. Au dernier instant, juste avant 23.30h, la 1^{ère} Cie reçoit l'ordre d'attendre. Perraud a désigné sa 1^{re} section, à droite et sa 2^e section, à gauche pour mener l'attaque. La 3^e et la section lourde que dirige Jacques Duchêne sont en second échelon. Perraud, apprenant que la 3^e Cie a débouché, démarre dix minutes après l'heure fixée. Sa section de gauche subit un tir de mortiers au moment où elle s'engage dans le premier ravin. Les Allemands ont eu tout le loisir de régler efficacement leurs feux et leur intervention est aussi précise que meurtrière. Le bilan est lourd : six tués et six blessés dont le Lt Bellec⁴ qui la commande. Le sergent-chef Percheron prend le commandement, rameute ses hommes et repart de l'avant. Il donne l'assaut à la cote 290 quelques instants plus tard et les marsouins annihilent l'ennemi après un brutal corps à corps. La 1^{re} section se porte sur une série de maisons fortifiées d'où elle chasse l'ennemi. La compagnie peut alors reprendre sa progression.

Les armes lourdes rendent inévitablement la marche difficile. Les mulets que la DFL a perçus pour réduire le handicap d'un terrain aussi mouvementé ne sont pas des animaux faciles à conduire. J. Duchêne et ses hommes ont eu fort à faire pour les brêler et les charger, ils peinent maintenant pour les mener. Leur présence, tout irritante qu'elle soit par moments, permet de progresser sans trop de peine et de tenir mortiers et mitrailleuses bien approvisionnées, au plus près des sections d'assaut.

Il n'est heureusement plus question de marcher en silence. L'attaque du Girofano a réveillé l'ennemi et des rafales d'obus de mortier viennent de temps à autre fouiller avec fracas les étroites vallées dans lesquelles les Français avancent péniblement. La lumière brutale et crue des fusées éclairantes fige le paysage autour d'eux à tout instant mais le chaos rocheux où ils cheminent leur ménage des zones d'ombre où la progression reste possible. Ceux que la lumière saisit brusquement s'immobilisent dans un grotesque spectacle d'ombres chinoises. Crispés dans la crainte de quelque rafale, ils attendent que l'indiscreète luciole disparaisse de leur horizon.

Duchêne doit sans cesse regrouper ses hommes, tour à tour figés au sol par la chute d'un obus ou un éclairage trop révélateur. De temps à autre, une bordée de mitrailleuse lourde fouille implacablement la terre autour d'eux. Le jeune lieutenant est en tête de sa section : il serait trop bête de s'égarer dans ce lacs de petits ravins broussailleux. Plus tard, la lune, enfin levée,

⁴ Voir note 704 en fin de chapitre

permettra de s'orienter quand elle n'est pas obscurcie par la fumée des explosions.

Toujours en tête du dispositif, la 2^e section se trouve soudain dans une position critique : elle n'a plus de liaisons avec la 3^e Cie à sa gauche et l'ennemi qui tient la cote 541 la prend de flanc. Le déluge de fer et de feu s'accélère dans le fracas furieux des explosions. Après les éclats qui passent en vrombissant, ce sont des volées de terre et de cailloux qui fusent de toutes parts. D'âcres traînées de fumée poussées par le vent, empuantissent l'air.

Chaque détonation retentit au creux des ventres, les oreilles résonnent douloureusement, la respiration s'arrête à chaque explosion au point d'essouffler encore un peu plus les hommes qui peinent sous les charges.

Le capitaine Perraud donne l'ordre à sa 2^e section d'enlever 541, un piton secondaire du Girofano. Il appelle Jacques pour appuyer l'assaut de ses feux. Le mouvement, énergiquement mené par Percheron, donne d'excellents résultats. L'ennemi, bien qu'abrité par de petits fortins de pierres sèches, est anéanti. A 02.30h l'objectif est entre les mains de la 1^{ère} Cie.

Le lieutenant André Salvat, grand ami de J. Duchêne et chef de la 1^{ère} section signale qu'il n'a pas non plus de liaison avec le BM 24 à sa droite. La liaison avec le bataillon est au mieux erratique, les postes 511, reçus la veille, sont capricieux, Perraud est inquiet.

A 03.30h la situation de la 1^{ère} Cie est la suivante : elle occupe les cotes 541 et 290 ainsi que le ravin della Falasco après avoir mené l'assaut à la grenade jusqu'au corps à corps. Il n'y a personne à sa droite, ni à sa gauche, encore moins de liaison avec le bataillon. Le jour approche et le commandant de compagnie craint une contre-attaque car les Marocains de la 2^e DIM n'ont pas réussi à réduire le Girofano.

La 3^e Cie, sérieusement malmenée, a malheureusement été arrêtée plus en arrière après avoir perdu tous ses officiers et subi de grosses pertes. Un adjudant a pris le commandement et l'a ramenée sur sa ligne de départ.

La Une est par conséquent trop en flèche et se trouve trop exposée. Elle reçoit l'ordre de se replier à 05.30h et retrouve ses emplacements de départ. Elle compte dix-neuf tués (dont trois par l'artillerie amie), trente blessés et un disparu.

La situation est la même au BM 24 : le bataillon où combattent deux autres anciens Cadets, Jean Jeanne et Jacques Lemarinel. Il a lentement progressé de longues heures à travers un terrain boisé, entrecoupé d'obstacles. Harcelé lui aussi de tirs de mortiers meurtriers il s'est émietté en petites

colonnes qui ont atteint tant bien que mal l'objectif. Il est ramené en arrière en même temps que le BM 21, où opère le sergent René Hainaut, ancien élève officier de l'Ecole des Cadets. Ces deux unités sont elles aussi dangereusement exposées à une contre-attaque.

La 4^e Brigade a été sévèrement malmenée au cours de cette action avortée.

Le groupement mixte a simultanément attaqué à l'aile droite de la DFL. Le BMNA avance en tête. Alain Taburet, responsable de la section lourde de la 3^e Cie et Jean Fèvre, officier de renseignements du bataillon sont là, sans oublier son aumônier, le père François Bigo.

La 4^e Cie franchit un premier fossé antichar et le neutralise avec l'aide du Génie pour permettre aux chars légers du groupement de le franchir. Le passage avait été marqué par quelques centaines de boîtes de conserve percées de trous minuscules, contenant chacune une bougie. Disposés tous les deux mètres ces lumignons, tous orientés vers le Sud, donc invisibles pour l'ennemi, jalonnent le chemin à suivre. Les mortiers ennemis, toujours parfaitement réglés, déclenchent un violent barrage vers 02.00h. Ils mettent seize hommes de la compagnie de Taburet hors de combat : les lieutenants Cazenave et Fétat sont blessés.

Les premiers chars débouchent vers 03.30h et progressent vers San Appolinare mais ne tardent pas à s'embourber dans un terrain ameubli par les pluies. Les chars lourds américains refusent en conséquence de s'engager et l'action devient une affaire d'infanterie. Le BMNA reprend l'attaque à son compte. La 3^e Cie laisse là ses chars d'accompagnement : l'infanterie passe en tête et progresse lentement. La 4^e et la 3^e s'emparent des hauteurs de Conventi dans l'après-midi. Alain Taburet couvre efficacement la 3^e compagnie de ses armes lourdes au cours de la progression. Probablement est-ce à sa pondération naturelle qu'il doit, ainsi que J. Duchêne et d'autres anciens de Malvern, de s'être vu confier cette responsabilité. Là comme ailleurs, les risques ne sont pas minces.

La compétence reconnue des anciens Cadets n'est pas non plus étrangère à cette affectation : leur jeunesse également sans doute.

Energiquement mené, le bataillon a fait une brèche de deux kilomètres dans le dispositif ennemi en fin de journée : malheureusement au prix de grosses pertes. Jean Fèvre s'inquiète de constater que son unité est en flèche et pratiquement seule à la nuit tombante. Il a, lui aussi, subi un violent pilonnage de mortiers et d'artillerie vers 03.00h, tout au début de l'attaque alors qu'il était en terrain découvert. Son sous-officier adjoint, Benvenuto, et une quinzaine d'autres soldats ont été blessés autour de lui.

Au soir du 12 mai, le BMNA n'en peut plus. La relève qu'il sollicite est refusée et il est obligé de s'organiser en point d'appui pour la nuit. La contre-attaque allemande débouche peu après minuit : le bataillon est isolé, sans liaisons avec la division et donc sans appuis. Il résiste tant bien que mal et repousse l'ennemi à la mitrailleuse et à la mitraillette.

Ce succès mis à part, le CEF a partout échoué au cours de la journée du 12. Le général Juin constate en milieu de matinée que l'attaque est manquée faute d'avoir conquis le Girofano. Il n'a qu'un lot de consolation : le 8^e RTM s'est emparé du Faïto.

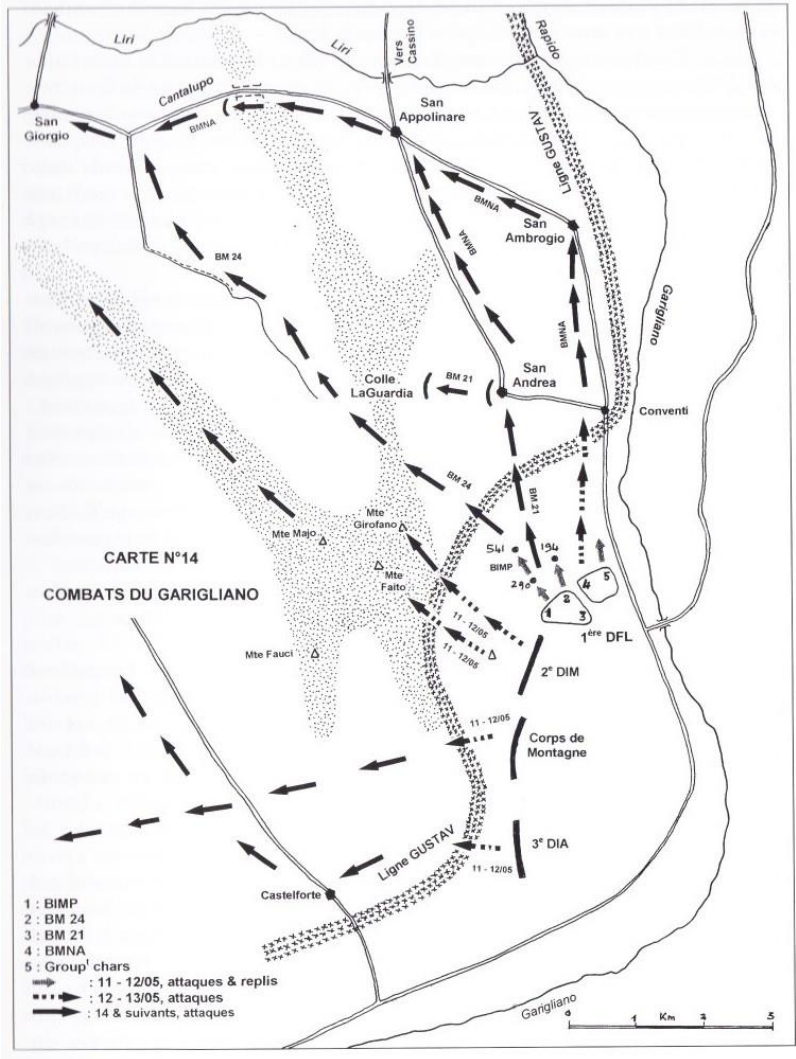
Le commandant du Corps Expéditionnaire décide au cours de l'après-midi du 12 de reprendre l'opération le lendemain. Elle se déroulera de jour et avec préparation d'artillerie cette fois-ci.

Le CEF « remet ça », la 4^e Brigade également : avec les mêmes objectifs. Le BIMP, très éprouvé, passe en réserve et consacre la journée à panser ses plaies, le BM 24 le remplace en tête. Jacques Duchêne compte plusieurs blessés dans sa section : heureusement pas trop sérieusement.

Il a beaucoup fait tirer au cours des dernières heures et ses armes ont besoin d'être remises en état. Il est soulagé intérieurement de constater que cette première épreuve du feu s'est bien passée. Son calme naturel l'a servi et la grande conscience qu'il apporte à l'exercice de ses fonctions l'ont détourné des possibles angoisses d'un premier et aussi violent combat. Le capitaine Perraud, en vieux baroudeur, attendait ce moment pour savoir ce que ce très jeune officier valait au feu : il est désormais rassuré.

Les Allemands ont été terriblement éprouvés par les combats de la veille. Les trois bataillons du 131^e Régiment d'Infanterie adverse qui font face à la DFL ont subi de grosses pertes. Ils sont continuellement sous les feux de l'artillerie française depuis près de vingt-sept heures. La ligne Gustav n'a pas cédé mais elle est affaiblie à l'issue de la première attaque française, celle de la DFL en particulier.

La nouvelle action d'ensemble démarre au petit jour : elle sera décisive. Le Girofano est pris trois heures après et complètement nettoyé en début d'après-midi. La 4^e Brigade, comme la veille, s'élanche plus tard et ne rencontre pas de résistance au début de sa progression. Les obus de la préparation ont écrasé les défenses allemandes et y ont provoqué de nouvelles pertes. Le BM 24 avance plus lentement au cours de la matinée, toujours sous les coups de mortier, mais coiffe son objectif vers 10.00h.



La 1^{ère} compagnie du BIMP démarre à 13.30h et achève le nettoyage des maisons situées dans sa zone puis pousse sans incident jusqu'à Fontanelle. Une patrouille est envoyée pour examiner les objectifs atteints la veille. Elle y relève la présence de trente-deux morts ennemis. Elle ramène aussi les siens, hélas trop nombreux.

Le BM 21, de son côté, ne marche guère plus vite. Il lui faut s'emparer de résistances ponctuelles, installées de sommets de colline en fermes isolées, et n'arrive sur son objectif qu'en fin de journée. Devant lui se dresse San Andrea, curieux nid d'aigle qui paraît inattaquable.

Du côté du BMNA, le groupement mixte déborde San Andrea par le Nord-Est. Les chars du premier échelon sont arrêtés comme la veille mais leur second échelon les dépasse au prix de trois Shermans. La 4^e Cie qui les accompagne donne l'assaut et occupe les pentes Est du village. Taburet et sa 3^e compagnie, partis à l'abordage des crêtes de la Stramma sont alors pris sous un violent tir d'artillerie. Alain est blessé à la jambe par un éclat d'obus au cours de cette action :

" Jeune aspirant calme et résolu (...) a commandé sa section avec intelligence et autorité avant d'être blessé, " dira sa première citation.

Il est immédiatement dirigé vers un hôpital de campagne américain en compagnie de son grand ami, Pierre Brisson. Celui-ci commandait la 3^e section et a été sérieusement touché ainsi que son ordonnance, le soldat Chatter, atteint à l'artère fémorale.

Le CEF entame la phase d'exploitation le 14 mai au matin. La DFL achève de nettoyer son secteur alors que le BMNA marche sur San Giorgio qu'il trouve abandonné par l'ennemi qui a décroché. Sa 3^e Cie est malheureusement prise sous un brutal tir d'artillerie : le lieutenant Piobetta qui la commande est tué. Il n'y a plus d'officier à la compagnie. Avec ce village, le bataillon s'est emparé de la clef de voûte arrière du dispositif ennemi sur le Garigliano. Il a progressé de plus de cinq kilomètres sous un feu violent, rompant la ligne Gustav qui est emportée de partout.

Jean Fèvre reçoit sa première citation. Il a donné sa mesure. Elle est attribuée à un homme de tête, dans les deux acceptions du mot :"

(...) Officier de premier ordre. Calme et courageux, a su prendre d'heureuses initiatives et a parfaitement orienté l'action des unités de tête du bataillon. A accompli plusieurs missions difficiles et dangereuses, faisant preuve (...) d'un total mépris du danger. A contribué dans une large part au succès obtenu par le bataillon."

Quand on sait que son unité a été citée à l'ordre de l'Armée, voici un beau compliment décerné à un simple sous-lieutenant.⁵

Le père Bigo s'est lui aussi dépensé sans compter. Soignant et réconfortant les blessés, les Français comme les Allemands, il n'a pas dormi de trois jours. On l'a constamment vu se porter en première ligne. Il en a tant fait qu'il a dû être évacué pour fatigue à l'issue des combats. Son courage et son dévouement ont fait l'admiration de tous. Son regard profond derrière ses fines lunettes et sa compassion ont su apporter le réconfort à plus d'un au cours de ces heures terribles. Le général de Gaulle saura s'en souvenir.

Engagés massivement dans l'unité retrouvée, les Français ont une fois de plus démontré leur ardeur au combat et la justesse de leurs conceptions tactiques.

⁵ Voir note 705 en fin du Livre 7



Jean Fèvre (1941)



Jacques Duchêne MPLF 1945



Alain Taburet MPLF 1945



Francois BIGO (1942)

Chapitre 73 - 1^{er} août 1944. Un Breton au R.M.T.

Pierre Saindrenan accueille avec joie son affectation au Régiment de Marche du Tchad (RMT). Il s'y présente au lendemain du Triomphe de la dernière promotion de l'Ecole des Cadets. La certitude du combat tellement attendu, la perspective d'une prochaine revanche des humiliations d'Aix en Provence et la naturelle anxiété d'un nouvel arrivant dans une unité au passé prestigieux, se mêlent dans son esprit.

Le capitaine Edmond Grall, commandant la 3^e compagnie ne voit pas arriver chez lui un Breton plus vrai que nature en la personne de Pierre sans se poser quelques questions. Le sérieux, la compétence et l'entrain visibles de son nouveau subordonné plaident cependant en sa faveur.

C'est dans l'impatience qu'il vit les sept semaines qui s'écoulent en Angleterre en attendant le débarquement. Ce ne sont pourtant pas les occupations qui manquent. L'entraînement interarmes, l'organisation du groupement tactique auquel appartient son bataillon, le Groupement Temporaire (GT) Dio (GTD), la prise en main de matériels nouveaux, les half-tracks de transport en particulier, occupent la majeure partie du temps disponible.

Les séances de tir, les exercices en campagne, l'entretien du matériel et des armes - tout ceci sous l'œil attentif des instructeurs américains - sont autant d'occupations absorbantes. P.Saindrenan absorbe toutes ces nouveautés avec aisance et se sent très à l'aise quand un grand exercice contre une division polonaise vient clore le mois de juin.

Le RMT reçoit son drapeau le 3 juillet et défile en tête de la 2^e DB. La division est tout entière réunie pour la première fois.

Elle démarre pour la chevauchée finale du serment de Koufra le 6 août après avoir débarqué à Utah Beach quelques jours auparavant. La population qui reconnaît des Français après avoir vu passer tant de GI manifeste un enthousiasme confinant parfois au délire. Les bouteilles récoltées au vol sont précieuses le soir pour dépoussiérer les gosiers.

Les choses sérieuses commencent sans tarder. Le I/RMT subit un violent bombardement au cours de la première nuit. Bivouaquant dans la région de Ducey, il enregistre ses premières pertes. Saindrenan se promet d'obliger désormais ses hommes à s'enterrer correctement. L'euphorie de la veille est dissipée alors même que les premiers engagés volontaires de France se présentent.

La 2^e Division blindée (2^e DB ou DB) démarre en direction d'Alençon une semaine après son arrivée, franchit la Sarthe dans la nuit du 9 au 10 août,

après avoir traversé Vitré et Cossé-le-Vivien. L'objectif général des armées alliées est d'encercler les Allemands, en retraite devant elles depuis la percée du général Patton. La manœuvre se déroulera par le Nord à partir de Caen et par le Sud à l'aide d'un mouvement tournant auquel participe la division française.

Saindrenan est affecté à la 1^{ère} compagnie Hors Rangs (HR) le 15 août. Il est désormais sous la tutelle directe du commandant Farret, patron du I/RMT, dont Marius Tavel dirigera plus tard la section de commandement. On peut supposer que ce changement ne lui est pas agréable, mais à quoi l'attribuer ? La période durant laquelle la division participe si brillamment à la prise d'Alençon est un purgatoire pour lui. Cet épisode ne dure pas longtemps d'ailleurs. Moins d'une semaine après, le 22 août, dans la soirée, un nouvel ordre électrise tout le monde.

-. Mouvement sur Paris !

La marche vers la capitale voit le I/RMT, placé en second échelon du GTV, traverser successivement Mortagne, Digny, Maintenon, Rambouillet et venir buter contre la ceinture défensive ennemie autour de Paris. Les trois bataillons du régiment doivent livrer de durs combats le 24 pour réussir à la rompre. Le GTD, toujours en réserve, doit intervenir pour aider le GT Langlade en envoyant un de ses sous-groupements (S/Gt) vers le pont de Sèvres. La colonne progresse suivant l'axe Arpajon-Sceaux, en utilisant les petites routes. La division a l'ordre de manœuvrer les points de résistance sans s'y arrêter et de rechercher les espaces libres pour progresser. L'insurrection de Paris s'essouffle, il faut absolument y parvenir rapidement. La 2^e DB est aux portes de la capitale au soir de cette folle journée.

Des éléments du GTD sont ainsi venus s'intercaler entre le GTL qui a atteint le pont de Sèvres et franchi la Seine et le GTV qui occupe les faubourgs de Paris entre la porte d'Orléans et la porte d'Italie. Le commandant Farret se trouve à la porte Brancion et répartit les éléments de sa compagnie de commandement dans les environs.

Pierre Saindrenan et sa troupe s'apprêtent à passer la nuit dans la rue au milieu des habitants qui leur font fête. Les Allemands n'ont pas encore tout à fait renoncé et quelques tireurs perchés sur les toits tentent de faire un carton. Pierre donne ses ordres pour les faire taire et, avisant une très jeune et jolie fille d'environ seize ans près de lui

-. Ne restez pas là mademoiselle, c'est dangereux

-. Cela m'est bien égal.

-. On n'a pas idée de se balader comme cela, reprend-il, et saisissant un casque sur une jeep :

- Mettez cela et rentrez chez vous. Allons ! Allons ! Là-dessus, le soir tombant, l'un des habitants de Vanves, Pierre Piccon, s'approche de Saindrenan et engage la conversation :

- Je vous remercie d'avoir mis ma fille à l'abri tout à l'heure.
- Ce n'est rien, répond l'officier, mais elle risquait une balle perdue.
- Voici le casque que vous lui avez donné. Merci encore.
- N'en parlons plus voulez-vous ?
- Où allez-vous passer la nuit, lieutenant ?
- Ici, dans le coin, on va bien trouver quelque chose.
- L'aîné réfléchit un instant, puis, timidement :
- Si vous voulez, j'ai un atelier vide pas loin d'ici, vous y serez mieux que dans la rue.
- Allons voir.

Ils traversent le porche d'une maison toute proche et, en effet, donnant sur une cour intérieure, le local en question fera un excellent abri pour la nuit.

- Que pouvons-nous faire d'autre pour vous ? demande le civil.
- Monsieur, mes hommes ont très soif et nous mangeons des conserves depuis un mois. Si vous trouvez autre chose, cela ne sera pas de refus.

Pierre Piccon part immédiatement pour Leuville-sur-Orge, près de Montlhéry, où il a une maison de campagne. Là, un verger bien entretenu alimente la famille en fruits depuis plusieurs années. Son propriétaire, aidé de quelques voisins, a vite fait d'en remplir plusieurs cageots. C'est la fête dans le hangar : les marsouins sont ravis.

La section de Pierre reste plusieurs jours à Vanves avant de gagner la région du Bourget le 27 août. Son chef lie plus ample connaissance avec la jeune Andrée et repart avec son adresse soigneusement consignée dans son carnet. Il recherche avec elle un cadeau pour sa propre sœur qu'il sait toujours en Bretagne, mais sans succès. Les magasins sont vides.

Chassés du Sud de Paris, les Allemands se cramponnent au Nord. La Trois et la C.A. du I/R.M.T. font partie du S/Gt Farret chargé de s'emparer du Bourget. Mais l'adversaire ne l'entend pas de cette oreille : un violent orage l'aide à dissimuler les préparatifs d'une contre-attaque sur cette ville. Farret et ses hommes, ont toutes les peines du monde à repousser une brutale poussée de l'ennemi. Ce combat nocturne fait suite à une dure journée. La Trois, chargée de s'emparer des hangars de l'aéroport est menacés d'enveloppement par l'adversaire qui s'infiltré à la faveur d'un chantier de pose de canalisations. L'affaire se termine au corps à corps, à la grenade et à la mitraillette. Les bâtiments doivent être nettoyés les uns après les autres.

La division française atteint ses objectifs le 28 août. Elle est relevée par une unité américaine et bénéficie d'une période de repos fort bienvenue. Le

général Leclerc, lui, ne perd pas de temps pour la remettre en état de reprendre les opérations. Chaque bataillon du RMT se voit affecter une compagnie supplémentaire. Elles regroupent les nombreux engagés de la région parisienne et les combattants FFI désormais intégrés dans l'armée régulière.

Le bataillon de Pierre Saindrenan reprend la route le 8 septembre. C'est vers cette époque que le jeune saint-cyrien est affecté à la 3^e compagnie du capitaine Joubert, le remplaçant de Marcel Sammarcelli, blessé au Bourget. Pierre est désormais l'adjoit du Lt Lucchesi.

La division est prête à lancer une offensive vers la Moselle, au Nord d'Epinal. Le GTD assure la flanc-garde entre la Seine et Auxerre-Chaumont. Le 12, sa 2^e Cie entre en liaison avec la 1^{ère} Armée Française alors que le bataillon passe sous les ordres du commandant Quilichini. Il remplace Corlu, l'ancien adjoit de Farret.

La DB est engagée à Dompaire le 13 septembre dans un violent combat qui coûte soixante chars à la 112^e Panzer Brigade. Aussitôt après, le GTD, relevé de sa mission de flanc-garde, reprend sa place derrière les deux autres. La Trois, toujours avec Saindrenan, est alors intégrée au S/Gt Rouvillois et gagne Vrecourt (Vosges) par Villars en Azois (Haute-Marne) et la Ferté-sur-Aube. Le sous-groupe est mis à la disposition du GTV au soir du 14 septembre.

La DB s'apprête à franchir la Moselle et la 3^e compagnie, passant par Ligneville, Derbamont au Nord de Dompaire, puis Bettegney, passe la rivière le 19. Elle attaque Vallois dans l'après-midi. Elle est à Moyen le lendemain et gagne Vathimeil le soir même. L'ennemi bat en retraite mais couvre ce mouvement par son artillerie qui se montre très active. La Trois subit ainsi un violent bombardement le 21 septembre.

Un nouvel ordre d'opération atteint les unités ce même soir. Il s'agit du franchissement de la Meuse que l'on prévoit difficile. Le 22 en effet, l'ennemi dispute âprement le franchissement du fleuve. Le pont est détruit et les abords boueux rendent l'emploi des chars difficile. La Trois réussit à franchir la rivière et s'empare de Menil-Flin au prix de deux morts et cinq blessés. Elle s'installe défensivement dans ce village.

Poursuivant sa progression vers le Nord-Est, la 3^e compagnie atteint Benameil trois jours après : elle ne peut dépasser ce village.

Une période statique d'environ un mois suit cette avance : l'activité se borne à des patrouilles et à des reconnaissances. Le bataillon est cantonné dans le secteur de la forêt de Mondon. Saindrenan a été promu lieutenant à l'occasion de la prise d'armes du 25 septembre. Il a pu ainsi admirer la place Stanislas. Cadre magnifique qui abrite la cérémonie de Nancy au cours de

laquelle le général de Gaulle rend visite à la division et honore quelques-uns de ses plus valeureux combattants.

La Trois occupe le point d'appui de Benameil du 26 septembre au 12 octobre. Elle y est soumise à de violents bombardements car l'ennemi s'est ressaisi et a eu le temps de s'organiser sur plusieurs lignes de défense au pied des Vosges. Des patrouilles, souvent menées par les chefs de section, s'en vont chaque jour tâter l'adversaire et repérer son dispositif. On ne sait si Pierre Saindrenan y a participé. Il devient l'adjoint du Lt Leviandier, chef de la 1^{ère} section le 10 octobre. Il ne le reste d'ailleurs pas longtemps puis qu'il est affecté à la 4^e compagnie quarante-huit heures après.

Cette quatrième compagnie, nouvelle venue au I/RMT, est l'ancienne « compagnie portée FFI ». Elle a besoin d'être instruite avant de devenir réellement opérationnelle. Cette mission est confiée à deux sous-lieutenants, Pierre et un certain Maillard qui se trouvent désormais sous les ordres du capitaine Bonhomme. Installée à Chenevière, où l'activité ennemie ne se fait guère sentir, la Quatre y stationne jusqu'au 28 octobre, date à laquelle la division reçoit les ordres qui préludent à la bataille de Baccarat.

Le franchissement des Vosges passe par la conquête de cette cité qui en commande l'accès devant le front de la division. C'est également l'une des dernières grandes villes avant Saverne, et surtout Strasbourg. Les problèmes de logistique sont aussi aigus pour la 2^e DB que pour la 1^{ère} DFL, comme pour toutes les armées alliées. La pause involontaire qui vient de se produire a permis à l'ennemi de se rétablir et d'organiser sa défense

De leur base de départ dans la forêt de Mondon, les marsouins et les chars attaquent le 31 octobre à 08.30h. L'ennemi ayant soigneusement organisé sa défense face au Sud et au Sud-Ouest, Leclerc a décidé d'agir par le Nord-Ouest pour provoquer la surprise. Il évite ainsi d'attaquer suivant les axes routiers trop bien défendus. La mise en place est par conséquent plus longue et plus malcommode à travers la forêt, mais cela en vaut la peine. Le I/RMT atteint tous ses objectifs à la nuit, après avoir éliminé quelques faibles résistances et subi de légères pertes

Le héros du jour est le lieutenant Georges Mac Glenahan. Il fonce avec sa section vers le pont principal qui franchit la Meurthe. L'officier allemand chargé de le faire sauter n'a pas le temps de détruire l'ouvrage Mac Glenahan l'abat lui-même.

La Quatre, maintenue en second échelon, à la disposition du groupement Noiret au cours de l'action, atteint Gelacourt et s'y installe le 4, alors que le I/RMT se regroupe à l'issue de la bataille. Saindrenan s'y trouve encore.

Une note de service du 7 novembre, demandant des volontaires pour l'Extrême-Orient, est diffusée dans les unités qui sont au repos pour trois

jours. Elle n'a guère d'échos malgré les quarante-cinq jours de permission avec lesquels elle tente d'appâter les destinataires. Pierre Saindrenan la lit d'un œil distrait comme tout le monde. Quelques-uns, à cette lecture, ne sont pas loin de penser qu'il vaudrait mieux finir de libérer la métropole avant de songer à reconquérir une colonie encore sous contrôle de l'adversaire. La marche en avant de la division reprend après cette brève pause.

Il est dit que Pierre n'atteindra pas Strasbourg. Certains aspects de la vie du bataillon n'ont pas dû lui plaire. S'agit-il des tâches qui lui ont été confiées ? Il faut dire qu'il a été passablement « promené » pendant ces dernières semaines. A-t-il su s'adapter à l'esprit particulier des « africains » du RMT ? Il a l'habitude de dire tout haut ce qu'il pense et de se sentir lésé quand son avis n'est pas suivi par le commandement. Il n'est guère surprenant qu'un éclat se soit produit. Doit-on aussi penser à des frictions entre personnalités trop dissemblables ? Entre ce Breton et certains natifs de l'île de Beauté par exemple ? C'est à peu près certain.

Toujours est-il qu'il fera l'objet de notes de mutation particulièrement affreuses, surtout pour un officier de carrière. Elles sont injustes et visiblement inspirées par la plus totale incompréhension. Leur outrance est telle que son prochain chef de corps prendra la peine de les contredire en partie. Les notes qu'il méritera plus tard au cours de sa longue carrière ne critiqueront jamais ses qualités professionnelles ou son manque de caractère. Bien au contraire !

Pour Saindrenan qui a compris la mauvaise opinion que l'on a de lui, la cause est entendue :

- . C'est bien ! Puisque l'on ne veut pas de moi... je pars !
- ?

Et quelques jours plus tard, le 10 ou le 11 novembre, au 1^{er} Bureau

- . Le colonel est d'accord pour approuver votre mutation Saindrenan, il vous laisse le choix. Où voulez-vous aller ?

- . J'ai entendu dire qu'il y avait une unité en formation pour intervenir en Indochine.

- . Effectivement : le Corps Léger d'Intervention.
- . C'est ce qu'il me faut.

Chapitre 74 - 14 août 1944. Souvenirs de Toscane

Le S/s *Volendam* quitte lentement le port de Tarente. Une horde de mouettes s'élève des débris douteux dont elles se régalaient pour tourner autour des mâts du navire hollandais. Leur accompagnement discordant ne cessera qu'à la disparition de la côte italienne.

Le BMNA, ce 13 août 1944, est à bord depuis une semaine et commence à trouver le temps long malgré l'ordinaire amélioré dont il bénéficie. Fèvre et l'aspirant André Maraggi se sont liés d'amitié et sont devenus inséparables. Maraggi est à la 4^e Cie et Jean a trouvé en lui le camarade un peu plus jeune dont il a instinctivement besoin. Il éprouve en effet la nécessité de donner, de protéger, comme il l'a été lui-même par son frère Hubert. Séparé de Bill Taylor par les circonstances, il retrouve auprès d'André ce rôle de grand frère qui permet d'exprimer librement ses pensées et de partager les mêmes intérêts.

Ils ont visité Pompéi, Sorrente, Herculaneum et quelques-autres des sites magnifiques des environs de Naples. La seconde semaine d'août a été consacrée à la détente et aux permissions. Jean a été particulièrement impressionné par Pompéi - qui ne le serait pas - et s'est montré intarissable sur l'histoire romaine qu'il connaît si bien. Les deux amis sont d'accord pour estimer que Saint-Pierre de Rome qu'ils ont vu deux fois est une merveille architecturale, mais pensent que l'édifice donne une impression de froideur par ses dimensions mêmes. Beau sujet de discussions qui se prolongent tard le soir.

La messe est pieusement célébrée sur la plage arrière en anticipation prudente de la fête de l'Assomption. Demain, qui sait, le bruit des canons risque de couvrir celui des oraisons. Tandis que le Père Bigo prononce la traditionnelle prière d'intercession, Jean Fèvre, lui, pense aux amis disparus. Sa visite au cimetière de San Lorenzo est encore fraîche dans sa mémoire, comme l'était la terre des tombes. Celle de Jacques Lemarinel, aspirant au BM 24 en particulier.

-. C'est le cinquième des anciens élèves que j'ai eus en Angleterre tué ici en Italie : Jean Jeanne, Charles Witt, Paul Landais, Michel Herbout et lui, se dit-il tristement.

Il avait également pris la peine de se rendre au cimetière de Viterbe où il était passé le 26 juillet :

Pauvre Michou, tué à 17 ans... il était déjà adoré de ses hommes.

C'est, là pour Jean Fèvre l'occasion de parler à son ami de ses chers Cadets et de lui narrer comment, d'un groupe de jeunes gens justement révoltés par l'inaction, quelques cadres dévoués avaient fait, en moins d'un an, une petite unité soudée, efficace et disciplinée.

- Mais pourquoi étaient-ils révoltés ?

- C'est une trop longue histoire pour être résumée en quelques mots. Disons qu'ils avaient le sentiment d'être oubliés, ou presque, que l'officier qui, pour eux, symbolisait le père, venait d'être muté sans raison valable et que leur avenir semblait bouché.

- Et cela a été dur de remettre de l'ordre ?

- Pas trop, au fond. Mais je me demande aujourd'hui si les professeurs et les instructeurs dont je faisais partie n'ont pas été, au moins au début, quelque peu sévères dans leur jugement à leur égard ?

- Si je comprends bien, il était question de faire des cadres de ces jeunes ? On ne peut pas tolérer de médiocrité au combat !

- Oui ! bien sûr ! Nous en étions conscients. Il n'y avait pas de place à l'Ecole pour l'indulgence d'une institution civile. Beaudouin le comprenait bien. Il devait juger exactement la situation : seul moyen d'établir les progrès accomplis comme ceux qui restaient à faire.

- Tu as un autre Cadet au bataillon, je crois.

- Oui, Alain Taburet, un ami de Bill dont je t'ai souvent parlé : ils sont sortis ensemble de la deuxième promotion dont j'étais le chef de section.

- Tiens ! par exemple, le voilà, reprend Fèvre qui vient d'apercevoir la silhouette familière d'Alain dans la foule des uniformes : il se précipite

- Taburet ! Taburet !

- Alain se retourne et aperçoit Fèvre : on n'oublie pas facilement ces yeux bleus très clairs qui semblent vous percer l'âme. Il n'avait que des amis à Ribbesford. Sa sincérité, sa manière d'écouter les gens, sa patience et surtout, sa culture, impressionnaient tout le monde. Sauf peut-être les plus mal embouchés, car il supportait mal le langage trivial.

- Félicitations, lui dit Fèvre, tu es passé sous-lieutenant !

- Oui, répond Alain, et ce n'est pas tout. Il lui tend un papier. Je viens de recevoir ceci.

- Fèvre ouvre le document et lit la seconde citation de son camarade:

"A (...) conduit sa section avec compétence et sang-froid. Le 18 juin 1944 (...) au Nord-Est de Radicofani, a chassé de la crête qu'il occupait un ennemi supérieur en nombre et composé de troupes d'élite. A ensuite contribué par son feu à dégager une section voisine violemment contre-attaquée. "

Alain replie tranquillement le papier tandis que André et Jean le félicitent chaudement, et, modeste, veut détourner la conversation.

- Avez-vous des nouvelles de Pierre Brisson, commence-t-il ? Sa blessure était sérieuse. J'ai pu rejoindre le bataillon avant la fin de la campagne mais je n'ai aucune nouvelle de lui. Je voudrais...

La sonnerie du « Garde-à-vous » transmise par les haut-parleurs l'interrompt :

- Ici le commandant Lequesne. Le débarquement sur les côtes de Provence a commencé ce matin à huit heures avec huit cents navires. L'opposition allemande est faible. En une heure les troupes débarquées ont atteint leurs objectifs.

Sa voix est couverte par des hurlements de joie, les visages sont rayonnants. Cette fois-ci c'est pour de bon.

Lequesne reprend, un ton au-dessous.

- Préparez-vous à débarquer d'ici vingt-quatre heures. Bonne Chance

André et Jean reprennent leur conversation.

- Crois-tu que cela va être aussi dur en France qu'en Italie ? demande le premier.

- Oh ! Tu sais ce sont toujours des Fritz et ces s...ds savent se battre.

- Il faut dire qu'ils ont eu de l'entraînement. Je suis d'ailleurs stupéfié par leur capacité industrielle. Ils ont trois puissantes nations contre eux et ils réussissent à leur tenir la dragée haute.

- Remarque, reprend Fèvre, après le Garigliano, la dernière partie des combats n'était qu'une vaste opération de retardement.

- Oui, mais il y a pourtant eu des coups durs. Rappelle-toi Radicofani. On est tombé sur un bec le soir du 15 juin. Heureusement, la nuit tombait. Cela a été la même chose les jours suivants. A chaque fois les Boches avaient filé quand nous prenions le village qu'ils défendaient.

- Oui, ça a été dur. Tu te souviens de Paul Mézan, demande l'aîné ? Il s'est fait avoir. J'avais été sous ses ordres quand j'étais à la compagnie lourde en Tunisie. Il venait de passer capitaine. Je le connaissais depuis l'Olympia où je suis arrivé fin juin 1940. J'avais été très impressionné par ce lieutenant à monocle qui commandait la compagnie de passage. Encore un chic type qui disparaît.

Fèvre laisse mélancoliquement tomber sa voix à l'évocation du brillant officier avec qui il s'entendait si bien.

- Dans tout cela il y a un spectacle que j'ai regretté de ne pas voir, poursuit-il.

- De quoi parles-tu ? demande Maraggi.

-. De la remise de la Croix de la Libération à notre cher aumônier. Il ne mesure pas plus d'un mètre soixante-huit et le Général a dû sérieusement se baisser pour la lui épingler. Je n'ai pas pu admirer le spectacle, j'étais de permanence au bataillon. Le Général lui a dit, paraît-il :

-. Je suis fier de vous !

-. Finalement, remarque Fèvre, combien de Français Libres resterons-nous à la fin de la campagne ? C'est encore loin et à ce train il n'y aura plus grand monde pour se souvenir. Pour ma part, je sais que je ne reviendrai pas !

-. Allons, ne soit pas pessimiste comme cela. Je t'ai assez souvent entendu dire que nous ne connaissions ni le jour, ni l'heure...

-. Tu as raison, allons-nous coucher la journée sera longue demain.

A quelques encablures du *Volendam*, le SS *Empire Pride* taille sa route à travers les longues ondulations d'une Méditerranée paisible. Les officiers du BIMP viennent d'achever le dîner de fête du 15 août. Perraud, le capitaine Roudaut et le second du navire savourent leur cigare post prandial dans un coin du bar :

-. Je n'ai pas encore eu l'occasion de te féliciter, dit Roudaut en pensant à la cérémonie au cours de laquelle le général de Gaulle a remis la Croix de la Libération à son ami.

- Ce sont nos hommes qui la méritent, lui répond l'autre.

-. J'aimerais que tu me racontes la fin de la campagne de ta compagnie. Tu as aussitôt disparu à Rome et avec l'annonce de l'embarquement nous sommes tous rentrés dans notre coquille pour le préparer. Je ne sais pas grand-chose de ce qui s'est passé de ton côté.

-. Rien d'extraordinaire : peu de pertes, pas d'attaques spectaculaires, beaucoup de marche sous une pluie à peu près constante en trois jours.

-. Oui, tout cela, je sais, le coupe Roudaut, j'y étais, mais en détail ?

-. C'est peut-être le travail de ma section lourde qui a été le plus remarquable.

-. Ah ! oui, ton jeune aspirant à la triste mine : il est sympa sous son air de ne pas y toucher.

-. Il est surtout très compétent.

Le jeune lieutenant britannique qui les écoute intervient et, bien qu'il parle très bien le français, ne peut s'empêcher de demander :

-. *This all very well but I'd like to know more about the general situation. What period are you talking about ?*

-. Je parle, reprend Perraud, des trois derniers jours de la campagne. Voici brièvement où nous en étions. Le 17 juin, notre division, la DFL, poursuivait l'ennemi depuis quatre jours : 4^e Brigade, la nôtre, à droite, 1^{ère} Brigade à gauche. L'ennemi résistait un moment sur chacune de ses positions

successives mais sans jamais attendre que nous arrivions au contact. Cela a duré jusqu'à ce que nous parvenions devant Radicofani et le mont Calcinajo qui en commande l'accès.

- Mais je ne vais pas vous donner un récit complet que je serais d'ailleurs incapable de faire. Il faut vous adresser au général pour cela. Vous savez, un commandant de compagnie sait ce qui se passe autour de lui dans un rayon de deux cent cinquante mètres, guère plus. D'autant que les liaisons radio n'étaient pas toujours fameuses.

- C'est la même chose à bord, on connaît tout juste les événements qui se déroulent dans son propre secteur et pas grand-chose d'autre.

- Perraud entreprend alors de narrer ce qui était arrivé au cours de ces trois journées et comment, le 18, la 4^e Brigade - BM 21 et BM 24 en tête - avaient marché vers le Calcinajo. Sa compagnie avait occupé Casciano la veille, sans combat. L'objectif de la brigade était la clé de la défense ennemie sur son front. Curieusement, les bataillons de tête l'avaient occupé sans coup férir : pas un Allemand là-haut. Mais, la crête dépassée, ils étaient tombés sur une forte unité parachutiste ennemie. Un violent combat s'était engagé et le colonel Raynal avait envoyé deux compagnies du BIMP en renfort. La Une avait été poussée en avant en camions. Elle avait pour mission de garnir l'intervalle qui s'agrandissait avec la 1^{ère} Brigade, lancée à l'attaque de Radicofani.

Perraud et sa troupe avaient été pris sous le feu ennemi au cours de ce mouvement, perdant trois hommes. Mettant pied à terre, ils avaient pris la liaison avec le BMNA à leur gauche. De sa position Perraud avait alors aperçu une contre-attaque allemande dirigée contre les unités qui abordaient Radicofani. Il avait ordonné à Jacques Duchêne d'arrêter l'infanterie adverse avec ses mortiers pendant que deux tank-destroyers s'occupaient des chars adverses. La contre-attaque avait été enrayerée.

Perraud avait ensuite repéré une résistance au Nord de la route sur laquelle il se trouvait et avait fait tirer un des chasseurs de chars sur cette position. On avait nettement discerné la fuite des Allemands. Il avait enfin envoyé une patrouille prendre la liaison avec le BM 21. Celui-ci était resté maître du Calcinajo après un très dur combat.

Le retrait de l'ennemi avait été couvert comme toujours par leur artillerie. Les points de passage des Français Libres avaient été soigneusement repérés mais la Une n'avait pas eu de pertes cette fois-là.

Le bataillon s'était installé sur place avec ses quatre compagnies regroupées. La 1^{ère} Brigade avait conquis le village de Radicofani vers 17.00h.

Roudaut, silencieux depuis un moment, occupé qu'il était à rallumer un cigare défaillant, demande :

- . C'est ce jour-là que le pauvre Mézan s'est fait moucher au BMNA?
 - . Oui. Encore un FFL de la première heure qui disparaît.
- Puis Perraud reprend ses explications.

- . La DFL avait constaté le 19 juin que les Allemands s'étaient repliés jusqu'à la rivière Orcia. Une nouvelle poursuite s'amorçait par un temps affreux, chars, camions et autres engins avaient été retardés par les fondrières. L'infanterie, toujours elle, avait seule progressé.

La 1^{ère} compagnie s'était dirigée en milieu de journée vers Ponte Gio. Villanova en suivant la route. Ayant reçu l'ordre de marquer un arrêt, on lui avait prescrit de la quitter et de se porter à sa droite. Ce mouvement avait provoqué une réaction allemande et une résistance s'était manifestée. La section lourde avait mis ses armes en batterie et avait soutenu l'avance de la 4^e compagnie chargée de réduire la résistance. Ceci fait, le BIMP avait été salué par l'habituelle canonnade. Il avait plu toute la nuit par-dessus le marché.

La même comédie avait recommencé le lendemain mais cette fois-ci Duchêne avait perdu un de ses mortiers, démoli par un obus.

- . Parle-moi de ce garçon, demande Roudaut.
- . Toi, je te vois venir, tu vas essayer de me le piquer
- . Non ! Non ! bien sûr.
- . Bon, je te crois, mais gare

Perraud achève sa seconde tasse café avant de répondre

- . C'est un garçon peu expansif, qui ne se livre pas et que j'ai mis du temps à connaître et à apprécier. Il est très jeune et vient de l'Ecole des Cadets, ce qui est une bonne référence.

- . Effectivement, j'ai entendu parler d'eux : peu d'expérience de la troupe, mais un moral et une volonté remarquables ; très calés en armement, remarque Roudaut.

- . Exactement, c'est pourquoi je lui ai confié la section lourde.
- . Qu'est-ce que la section lourde, demande le marin ?

- . *Mortars and machine guns*, répond Perraud avant de poursuivre. En tous cas Duchêne a tout de suite conquis ses hommes en se montrant très proche d'eux. Son calme et la manière réfléchie dont il aborde les problèmes les ont tout de suite conquis. Il a même réussi à mettre les Corses de sa section dans sa poche. Cela m'a épaté.

- . Et sur le plan professionnel ? demande Roudaut.

- . Un très bon coup d'œil, ses pièces de mortier sont toujours très bien placées et les autres chefs de section lui font une confiance totale, même, si au début, ils l'ont un peu regardé de travers tant il est peu communicatif. Il faut apprendre à le connaître. J'ai tout de suite été frappé par sa courtoisie et

j'ai constaté que, sous des dehors réservés, c'est en fait un fonceur increvable, voire casse-cou par moments.

- . Un garçon parfait, somme toute ?

- . Pas du tout. Par exemple, il n'arrête pas de me casser les pieds pour qu'on lui donne une section de voltige. Il faudra bien y arriver un jour mais je me bats pour le garder à la lourde où il rend tant de services.

- . Je lui ai fait une belle citation, j'ai le texte ici, regarde

Et Roudaut de lire :

"Jeune chef de section qui a fait preuve de belles qualités de commandement (...) à Radicofani. Par un emploi judicieux de ses mitrailleuses et de ses mortiers a toujours accompagné efficacement la progression de sa compagnie. Le 22 juin 1944, au mépris du danger, est allé chercher et soigner un de ses hommes blessé sur un terrain soumis à un violent tir d'artillerie ennemi."

- . Tu te souviens du coup, demande Perraud. Le bataillon était arrêté le 16 mai par une grosse résistance devant San Giorgio et Brosset est venu voir ce qui se passait. J'ai envoyé la section de Salvat – un bon copain de Duchêne, par parenthèse – essayer de la tourner et il y a eu de grosses pertes. Salvat lui-même a été blessé. Mon jeune aspi a été parfait ce jour-là.



Jean JÉANNE MPLF
Né le 25 mai 1923
Tombé le 12/5/1944 à Amboglio



Charles WITT MPLF
Né le 6 novembre 1919
Tombé le 10 Juin 1944 près de Viterbo



Paul LANDAIS MPLF
Né le 14 avril 1921
Tombé le 24 mai 1944 à Monte Marone



Michel HERBOUT MPLF
Né le 18/8/1925
Tombé le 11 juin 1944 à Monte Fiascone

Chapitre 75 - 15 août 1944. Nancy a le torticolis...⁶

La compagnie Perraud se distinguera quelques jours après le débarquement de Cavalaire mais il lui faut d'abord se débarrasser d'un adversaire plus surnois. Sur la foi d'on ne sait quel renseignement, elle s'était imaginé pouvoir débarquer à pied sec de l'Empire Pride où elle se trouvait depuis le 7 août. Il n'en était rien et l'on s'était retrouvé avec de l'eau jusqu'aux aisselles. Cela avait vite séché car il faisait chaud, mais les pantalons, raides de sel avaient irrité la peau des cuisses et... le reste. Les plus malins s'étaient mis en slip en attendant la prochaine fontaine mais certains avaient eu de la peine à marcher pendant les premiers jours.

La 4^e brigade borde le Gapeau le 19 août pour attaquer vers Hyères et le Mont Redon le lendemain. Elle a un obstacle difficile devant elle. Le cours d'eau, dont les ponts sont détruits, présente des berges abruptes. Il est bordé de champs de mine. La route des Maures est de plus barrée par le Golf Hôtel, solide bâtisse que l'ennemi a transformée en forteresse. Son artillerie, bien abritée, se montre très active.

La brigade attaque le 20 à 17.00h. Le BMNA, placé en tête, est rapidement cloué au sol par les tirs ennemis, alors que le BMIP tente de déborder le Golf Hôtel par le Nord. Sa 1^{ère} compagnie attaque la cote 186, mille mètres à l'Ouest de l'hôtel, à la nuit tombée. Elle bute sur une position intacte et reste accrochée au bord de la falaise. Elle renouvelle sans succès sa tentative à 03.00h. La journée a été dure et, malgré sa résistance, J. Duchêne a de la peine à garder les yeux ouverts.

Perraud repart à l'assaut le lendemain sous le couvert d'une intense préparation d'artillerie qui s'achève par cinq minutes d'obus fumigènes. Il coiffe son objectif à 09.50h et capture la garnison qui n'a pas eu le temps de quitter l'ouvrage où elle s'abritait. Les hommes de Duchêne ramènent quatre-vingt-cinq prisonniers à l'arrière.

Ils sont de retour à temps pour participer à l'attaque du Golf Hôtel à partir du 186 qu'ils viennent de conquérir. Les barbelés arrêtent de nouveau le bataillon. Il faudra un assaut mené par le capitaine Magendie en personne, à la tête d'une centaine d'hommes prélevés sur toutes les compagnies, pour venir à bout de la position vers 19.00h.

⁶ Voir note 706 en fin de chapitre

Les survivants allemands se sont rendus, on regroupe les blessés de la Une dans une cave avec ceux de l'adversaire et l'équipe médicale s'affaire. On voit également quelques curieux, des civils, émerger de leurs abris. Sans doute pour se venger de ses émotions l'un d'eux s'approche d'un Allemand et tente de s'emparer de sa croix de fer. Jean Bellec l'aperçoit du coin de l'œil et s'interpose. On s'eng... en français et, finalement, impatienté, le lieutenant fait pivoter le civil indélicat et lui met son pied quelque part au moment où le général Brosset entre dans la cave. Renseignements pris sur les causes de cette brutalité, l'athlétique général retourne à son tour le civil et lui botte vigoureusement le train pour la plus grande joie de ceux des blessés qui peuvent encore rire.

Jacques et la compagnie Perraud n'en ont pas encore fini avec l'ennemi en Provence. Le BIMP attaque Mauranne à l'ouest de La Garde le 24 août et doit aller jusqu'au corps à corps. Le capitaine Perraud tombe à la tête des volontaires du Pacifique au cours de cette action. Ce ne sont pas les cent quarante prisonniers faits ce jour-là qui consoleront Bellec, Duchêne et les autres officiers de la compagnie. Ils perdent un chef respecté et très humain, auquel Jacques s'était attaché, et un chef de section. André Salvat a été blessé de nouveau à l'épaule, l'autre avait été touchée à San Giorgio.

Jean Bellec prend le commandement de la compagnie : un Compagnon remplace l'autre. Sa nouvelle mission manque cependant d'être radicalement écourtée quand il choisit d'installer le PC de la compagnie dans une maison partiellement incendiée. Elle brûle même encore un peu quand l'un de ses tirailleurs engage la conversation par gestes avec un prisonnier allemand qui donne des signes de grande inquiétude. Il ouvre soudain de grands yeux, il pâlerait s'il le pouvait. Il se précipite

- . Mon yeutenant ! Mon yeutenant
- . Qu'est-ce qu'il y a ?
- . Le prisonnier, là, il dit ; tout va sauter.
- . Comment ?
- . Il dit comme ça, y'en a des mines plein la cave

Prudemment on évacue la maison en question. L'Allemand a dit vrai : il n'avait pas envie d'être transformé en chaleur et en lumière avec la bâtisse qui explose bruyamment quelques instants après.

La 2^{ème} Brigade étant en second échelon, le début de la campagne est plus calme au BMNA. Jean Fèvre, nommé officier adjoint du commandant Lequesne a supervisé le débarquement du bataillon que des plaques phosphorescentes ont guidé à travers barbelés et champs de mine. Les Américains sont passés par-là : on ne met pas de chandelles dans des boîtes de conserve chez eux !

La brigade n'est engagée que le 20 août. Le BM 5 enlève brillamment le Mont Redon mais, à sa droite le BM11 attaque la cote 101 sans succès.

Le BMNA est alors engagé en direction de La Farlède. Diégo Brosset a en effet décidé d'élargir le combat vers le Nord et de prendre la liaison avec la 3^e DIA qui a atteint Beaumont assez facilement.

La 1^{ère} Cie prend la tête le lendemain, progresse vers la ferme de Beaulieu et atteint le petit Réal. L'enfer se déclenche quand elle débouche de ce ruisseau encaissé. Le lieutenant Tassin qui la commande se porte en tête pour examiner la position ennemie. Elle paraît forte, des barbelés, probablement minés précèdent les premières maisons d'où partent des rafales de mitrailleuse lourde. Il faut faire intervenir l'artillerie et Tassin replie sa compagnie dans le lit du ruisseau en attendant.

La 3^e Cie, désormais dirigée par le lieutenant Duriez, ne comporte plus, avec lui que deux officiers rescapés des combats d'Italie : Alain Taburet, désormais chef de section de voltige et Edmond Nessler, précédemment à l'état-major du bataillon. Alain joue maintenant les grands anciens à vingt et un ans. Deux aspirants et un adjudant commandent les trois autres sections. Lequesne découple la Trois au Nord de la Une. Elle est rapidement arrêtée à son tour par un tir d'artillerie trop bien ajusté à son goût, au moment même où la Une déclenche en vain un deuxième assaut.

Le morceau est décidément coriace. La 4^e compagnie de Naudet, où André Maraggi, passé lui aussi sous-lieutenant, est toujours chef de section, se porte alors à gauche de la 1^{ère}, de nouveau revenue dans son ruisseau. L'artillerie amie et les mortiers de la CA.B pilonnent l'ennemi une partie de l'après-midi.

A 17.30h, enfin, la Une enlève la position que l'ennemi abandonne à la hâte devant un troisième assaut. L'affaire a été coûteuse, Duriez a perdu douze hommes, dont deux tués.

C'est encore une chaude affaire au cours de laquelle le BMNA aura de nouveau prouvé sa valeur. Les anciens voient leurs rangs s'effiloche au fil des combats ; des volontaires viennent bien combler les vides et s'engagent au passage mais ils connaissent mal l'histoire du bataillon et il leur faudra du temps pour en intégrer les traditions.

La chaleur étouffante qui règne en ce mois d'été n'arrange pas les choses quand, incrédule, la division apprend qu'elle n'entrera pas dans Toulon. Elle s'est pourtant battue dans le secteur le plus difficile.

Comme l'un des nouveaux s'en étonne, Taburet lui explique
- Ce n'est pas la première fois que nous avons chaud et que nous sommes mal traités.

- Je ne comprends pas, Mon lieutenant.

- . Je pense à Zouara, en Tripolitaine, où l'état-major d'Alger nous avait exilés. Nous faisons de l'ombre, ce qui aurait d'ailleurs dû être apprécié, aux unités de l'armée d'Afrique. Leurs soldats ralliaient les unités FFL par paquets entiers. Nous étions furieux d'être refoulés d'Afrique du Nord par des généraux qui, hier encore, obéissaient au Maréchal.

- . Et il faisait chaud ?

- . On crevait de chaleur sous les guitounes écrasées de soleil. Je ne parle même pas des myriades de mouches. Nous n'avons jamais compris d'où elles sortaient dans ce désert. On ne mangeait que du mouton congelé australien, il fallait que le popotier nous lise un menu aussi somptueux qu'imaginaire pour que nous l'avalions.

La conversation tombe un instant : Alain se souvient des instants difficiles qu'il a connus comme tout jeune aspirant. Il avait à peine vingt ans et se trouvait encore à l'Ecole des Cadets six mois auparavant. Il ajoute pensivement :

- . La mer était heureusement, toute proche, et les ruines de Sabatrah.

- . Qu'est-ce que c'est, Mon lieutenant ?

- . Une ville romaine... très étendue... Je n'oublierai jamais, dit-il très doucement, comme pour lui-même, non je n'oublierai jamais Germaine Sablon apparaissant dans sa longue robe blanche entre les colonnes de la scène du théâtre antique. Elle était comme auréolée par la lune. L'acoustique était telle que nous entendions ses pas. Dans l'obscurité, la division, sagement assise dans les gradins, écoutait religieusement sa chanson : « Paris, la ville et les faubourgs... » Un instant magique !

Marseille conquis par la 3^e DIA, la DFL devient disponible et, lancée aux trousses des Allemands, marche au Nord sur la rive droite du Rhône. Curieuse poursuite en vérité, qui se solde malheureusement par nombre de marches à pied faute de carburant.

Certains, au BIMP tout spécialement, trouvent cela inconfortable et font preuve d'initiative. Le Petit Charles, un soldat particulièrement imaginaire a mis une technique efficace au point. Il se présente dans les fermes les plus prospères au volant d'un GMC pratiquement neuf et soigneusement astiqué. Après le premier verre de bienvenue et quelques propos anodins, cet entreprenant gentleman propose un marché avantageux au maître de maison :

- . Comme vous voyez, nous avons beaucoup de matériel. Malheureusement l'essence nous fait défaut pour poursuivre les boches.

- . Ah ! oui, répond prudemment l'intéressé qui attend de savoir où ce jeune soldat sympathique veut en venir.

- . Oui, nous avançons trop vite et les ports ne sont pas encore réparés, les Allemands ont tout f.... en l'air.

- Pour sûr, ces salauds ont tout démoli.
 - Tenez ! On pourrait peut-être s'arranger. Mon capitaine est prêt à échanger du matériel contre de l'essence.
 - Ah ! oui ?
 - Vous voyez ce camion américain, il est très costaud, il peut passer partout et il vous serait bien utile dans votre ferme. Regardez, il a même un treuil à l'avant, vous pourrez arracher des souches avec.
 - Ça oui alors ! Ce dernier argument massue à l'air d'avoir convaincu le rusé paysan dont l'œil s'allume. Et combien ce qu'il vaut ?
 - Rien. Pas d'argent, mais je suis autorisé à vous l'échanger pour deux cents litres d'essence.... Si vous en avez bien sûr.
 - Ben ! Faut voir. Faut qu'en cause à mon fils. Il reviendra ce soir.
- L'astucieux personnage qui n'attendait évidemment que cela remonte sur son siège et s'en va au volant du camion convoité non sans avoir dégusté une dernière goutte.

Le voici, le soir même, accompagné d'une jeep et d'un copain. Le fermier a su trouver les dernières réserves d'essence qui sommeillaient tranquillement chez ses voisins en attendant des jours meilleurs. Ils ont vite fait de les dénicher. Qui sous une vieille meule de paille, qui au fond de la soue à cochons. Une dizaine de jerrycans vides sont rapidement remplis. On en charge la Jeep. On tope là, on boit encore un coup après quelques sommaires explications sur la marche de l'engin et on se sépare en toute amitié.

Une heure après, nouvelle apparition dans la cour de la ferme. Deux hommes de la même compagnie, impeccables, casqués, armés de pied en cap et le bras orné de brassards « Police » se présentent. Ils arborent une mine sévère et refusent — stoïquement — la goutte de bienvenue

- Qu'est-ce que ce camion fait ici ?
- Ben voilà, j'l'avions acheté.
- Vous avez acheté du matériel militaire ! C'est très grave
- Ainsi engagée, la conversation tourne rapidement à l'aigre. Les faux policiers ont tôt fait de s'emparer du GMC sous les regards tout à la fois furibonds et craintifs du fermier et de sa femme, d'en réclamer les clefs et de s'en aller en faisant valoir leur grande mansuétude.

Trente kilomètres plus loin la blague recommence.

La 4^e Brigade réussit péniblement à atteindre Nîmes où elle reçoit un accueil délirant. Duchêne et ses camarades sont ensuite arrêtés plusieurs jours au Nord d'Alès. Les paysans auvergnats seraient-ils plus méfiants que ceux du Languedoc ? Le BIMP n'atteint Tassin-la-Demi-Lune que le 4 septembre. Il y est de nouveau bloqué par la pénurie d'essence.

Jean Fèvre a-t-il bénéficié à son insu des procédés expéditifs du Petit Charles pour atteindre Saint Etienne le 2 septembre ? On l'ignore. Cette étape lui permet d'interroger quelques quidams obligeants et de leur demander s'ils connaissent sa sœur, Licette. Elle habitait encore récemment rue de la République. L'un d'entre eux veut bien se charger d'un message. Mais Jean ne peut s'attarder et poursuit sa route sur Sainte-Foy-l'Argentière.

Pas pour se reposer. La corrida habituelle pour dépanner les véhicules en panne sèche et rameuter les hommes dont certains avaient trouvé des fermes hospitalières pour la nuit, se poursuit dans l'obscurité. C'est le régime habituel, on dort dans les camions, par bouts et morceaux, au gré des circonstances. Le pli est pris depuis longtemps.

L'occupation de Lyon est fixée au lendemain, mais il faut auparavant trouver du carburant : denrée plus rare que jamais. Le BMNA ne peut démarrer qu'à 10.00h pour atteindre Tassin la Demie Lune à son tour. La Saône coule paisiblement à quelques pas de là mais tous les ponts ont sauté : c'est tout juste si l'on peut faire passer l'infanterie.

Alain et ses hommes réussissent à gagner la gare des Brotteaux au milieu d'une indescriptible pagaille. Il y a encore quelques miliciens perchés sur les toits à déloger. Les FFI s'en donnent à cœur joie, ils tiraillent dangereusement de tous les côtés, n'importe où, sans raison la plupart du temps. Des balles perdues et des ricochets miaulent dans tous les sens. Les tirailleurs d'Alain éprouvent beaucoup plus de peine à calmer les gens qu'à terminer le nettoyage du quartier. C'est à se demander si les certificats de résistance se distribueront en fonction du volume d'énergie frénétique dépensé ce jour-là ?

Jean passe la journée à faire la liaison entre les compagnies dispersées dans toute la ville. Lequesne l'autorise vers 18.00h à retourner embrasser sa sœur. Elle a déménagé. Fèvre n'en peut plus d'impatience. Il y a là un hôtel où on la connaît : voici l'adresse. Quatre longues années d'exil s'achèvent. Le jeune novice, un peu gauche et réservé, apparaît maintenant comme un grand lieutenant bronzé, un peu sale, triomphant, sûr de soi, vainqueur. C'est la fin de l'incertitude et des humiliations.

Laissant la capitale des Gaules derrière lui, le BIMP bénéficie d'une période de repos à Mornay, entre Macon et Châlons. Duchêne en profite pour se procurer une bicyclette et parcourir la campagne environnante. Le capitaine Picard⁷, venu de la CA, les y rejoint et reprend la Une des mains de Bellec qui retrouve sa chère 2^e section. Il n'aura plus besoin des services du soldat Champion. Ce distingué sportif est un métis calédonien, ancien

⁷ Voir note 707 en fin de chapitre

champion de boxe mi-lourd. Le commandant de compagnie lui confie parfois les délinquants chroniques pour un petit quart d'heure d'exercice : l'intéressé n'y revient généralement pas.

La 1^{ère} Armée se regroupe face à la trouée de Belfort et la DFL relève la 45^e DIUS entre Beaume-les-Dames et Rougemont. Le mouvement s'achève le 20 septembre. La 1^{ère} et la 3^{ème} retrouvent le contact dans la région d'Onans. La 4^{ème} Brigade est en réserve.

La mauvaise saison est là et les unités doivent se séparer de leurs tirailleurs noirs. Leurs néo-calédoniens et leurs tahitiens retrouveront bientôt leurs niaoulis et leurs farés. Ils sont totalement allergiques au froid et à l'humidité ambiants. Des engagés et des unités FFI viennent prendre leur place. Hâtivement instruits, c'est avec cette troupe peu aguerrie que le BIMP et le BMNA vont affronter les violents combats hivernaux qui les attendent.



René de Lajudie

Chapitre 76 - 20 septembre 1944. La route d'Asnan

A la mi-juin le débarquement est déjà vieux d'une semaine. René de Lajudie se retrouve à Londres sous les ordres de son ancien commandant du 9^e Chasseur. Le colonel Ollivier, Paul Amédée pour les intimes, est en effet l'un des responsables de la MMLA⁸ Ayant appris que Lajoncière cachait Lajudie, il a téléphoné pour lui proposer de travailler ensemble. René a accepté. La DB est toujours en Angleterre et peut-être aura-t-il la satisfaction de débarquer avant elle ?

Il observe :

"Le contraste avec la boîte, sa bonne atmosphère de camaraderie et de travail (...) est brutal. "

La Mission est en effet une unité de création récente, peu structurée, où personne, ou presque ne se connaît. Ses missions sont encore vagues : conflit avec les Américains oblige. Le pouvoir politique d'outre-Atlantique la considère comme :

"(...) superflue, voire contraire à ses intérêts."

Londres est à nouveau sous les bombes, le quartier général reste égal à lui-même. Le « *pandémonium* », écrit Lajudie et le moral y est désastreux. A proprement parler peu de choses trouvent grâce à ses yeux pendant cette période.

Depuis le 6 juin, la capitale britannique bruit des rapports les plus inattendus et parfois les plus encourageants. La Résistance aurait fait un excellent travail sur les arrières de l'ennemi. Les inventions françaises seraient mises en œuvre par les armes alliées. Les Allemands prépareraient une bombe volante encore plus puissante. On raconte que Darey dirige un petit atelier de crayons incendiaires, d'ampoules électriques explosives et autres pièges pernicieux pour l'ennemi. Lajudie obtient aussi des renseignements de première main grâce à un de ses anciens élèves, B. qui a fait un aller et retour en France avec Koenig. Il s'extasie devant les méthodes de débarquement : le port artificiel, l'emploi des bulldozers etc.

Il trouve le temps de visiter Hampton Court avec les Lehrmann à la mi-juillet. Sa filleule lui paraît très amusante mais il est toujours en Grande-Bretagne alors que le premier échelon de la MMLA vient de partir. Il ronge son frein une fois de plus et, phénomène curieux, son écriture se modifie à cette époque. Jusqu'ici parfaitement droite, elle penche désormais vers la droite, comme impatiente.

⁸ Voir note 708 à la fin du livre 7

L'échelon avancé de l'état-major Noiret, commandé par le colonel Brunshwig et renforcé de deux cent cinquante officiers venus d'Alger, se rapproche du *Supreme Headquarter Allied Expeditionary Forces* (SHAEF) le 9 août. Il s'installe dans la grande banlieue de Londres dans ce but. La section dirigée par Ollivier reste dans la capitale pour y recevoir un nouveau détachement venu d'Afrique du Nord. C'est René qui va les accueillir, petite escapade bienvenue, même si son jugement sur l'attentisme de l'armée d'Afrique reste toujours aussi négatif. Il n'aura d'ailleurs pas l'occasion de le manifester car le navire qu'il attend à Liverpool arrive finalement à Glasgow.

La vie, à Londres, est rendue pénible par l'offensive des V1 que tout le monde s'accorde à trouver assez terrifiants car rien n'annonce leur chute imminente. On pouvait autrefois descendre dans les abris lors des raids aériens. Rien de tel avec ces sales engins : seule l'interruption soudaine de leur moteur annonce l'insupportable attente de l'explosion finale.

Les nouvelles qui lui parviennent de ses anciens Cadets ne sont pas faites pour calmer l'impatience qui gagne Lajudie. Au combat depuis maintenant plusieurs semaines, ils enregistrent de nouvelles pertes : Witt, mort, Lefèvre, Cachera et Lefèbvre, blessés. Blessé aussi, grièvement, Taburet, qui a obtenu une citation à l'ordre du Corps d'Armée.

Il a également des nouvelles de Beaudouin. Celui-ci lui a fait passer la copie d'un important document avec un petit mot amical. Il s'agit de l'ordre du général de Gaulle qui souligne d'un ultime point d'orgue la singulière aventure de l'Ecole des Cadets"

"(...) Je remercie les officiers de l'Ecole pour le cœur, l'enthousiasme et la foi apportés à instruire les jeunes qui leur étaient confiés."

Voilà des mots qui récompensent de bien des années de labeur parfois ingrat, de peines et de généreux désintéressement.

Il réussit à joindre André Beaudouin à Camberley pour le remercier :

-. J'ai bien reçu votre envoi, Mon commandant. Merci !

-. Ce n'est rien, il est bien naturel que vous soyez au courant.

-. Où en êtes-vous vous-même ?

-. C'est très calme ici. J'ai de longues discussions avec Renouard. Il me parle beaucoup de sa carrière et de l'armée du temps de paix. Je me demande s'il veut me convertir à une carrière militaire.

-. C'est une bonne idée, ça : commente Lajudie. Qu'en pensez-vous ?

-. Ce serait une possibilité mais on court toujours le risque d'être commandé par un imbécile et cela m'ennuierait.

-. C'est vrai partout, observe Lajudie en riant.

-. Oui, dans l'administration. C'est plus rare dans le civil.

Lajudie n'est pas tout à fait d'accord

- . A part le fait qu'il suffit parloir d'être sorti d'une grande école et d'être un bon mathématicien mais presque nul dans tous les autres domaines pour se retrouver à la tête d'une entreprise : et si vous y travaillez...

On entend un moment la ligne grésiller paisiblement, puis

- . Le colonel Pichon, le patron de Camberley, m'a même demandé si la possibilité d'être activé m'intéressait, reprend Beaudouin.

- . Et alors ?

- . Je réfléchis.⁹

La conversation avait ensuite dérivé sur des banalités jusqu'au moment où Beaudouin lui avait dit :

- . Au fait, j'ai reçu une très aimable lettre de Jacques Chambon, je vous en lis les passages significatifs :

"Taravel s'occupe de nos délicats estomacs." Et plus loin "Qu'il vous suffise de savoir, Mon commandant, que vous avez fait du travail solide et qui donne de beaux fruits. Je n'ai entendu que des félicitations sur eux (les Cadets) et tout le monde ici, connaît votre Ecole."

- . Cela entame gravement la modestie que vous me connaissez, ajoute A. Beaudouin en riant, mais cela vous concerne également. J'ai aussi reçu une lettre similaire de Jean Sourieau où il remercie de l'atmosphère de confiance et de travail, si profitable à tous, "que vous avez toujours su faire régner à Ribbesford."

- . Ah ! j'oubliais, ajoute-t-il : Chambon termine en me donnant des nouvelles de Denis, Bouzols, Remlinger, Lebrun et d'Arcangues.

- . Ceci me fait penser à ce que j'ai entendu dire des Cabrol. J'ai failli ne pas vous en parler, lui dit Lajudie. Il a été promu commandant au titre de la MMLA. Vous avez dû apprendre.

- . En effet.

- . Il doit partir en mission dès la première semaine de juillet. Je le rencontre parfois à Londres où il habite en ce moment.

Tout ceci est fort bien se dit Lajudie en raccrochant après cette longue conversation que le central téléphonique n'a miraculeusement pas coupée, mais nous sommes toujours ici.

- . Quand diable partirons-nous, se demande-t-il impatientement pour la centième fois ?

Que ne dirait-il pas s'il savait que le sous-lieutenant Lise Brandin¹⁰, l'ancienne *matron* de Malvern, l'a précédé en France. Le général Koenig, ayant demandé et obtenu du SHAEF les autorisations nécessaires, la MMLA

⁹ Voir note 709 à la fin du livre 7

¹⁰ Voir note 710 à la fin du livre 7

a dépêché en France huit détachements féminins successifs dès la fin du mois de juin. Ils ont été répartis dans la zone de la 2^e Armée britannique. On y compte trente-deux volontaires dont dix-huit sous-Lieutenants.

Nommée chef du Team N°5, L. Brandin a débarqué au cours du mois de juillet. Elle a pris la responsabilité du centre d'hébergement de Bayeux quelques jours après. Elle a une vingtaine de personnes sous ses ordres mais les Volontaires Françaises qui l'accompagnent sont fort mal installées dans ce collège réquisitionné. Les conductrices, n'étant pas officiers, n'ont pas reçu des Anglais le kit réglementaire. Elles n'ont ni lit pliant, ni baignoire de campagne : encore que pour ce dernier accessoire... Elles figurent parmi les premiers Français qui luttent pour la souveraineté retrouvée et de l'indépendance de leur patrie. Plus prosaïquement, ces femmes courageuses font face aux destructions et aux désordres laissés par l'ancien occupant.

Lise Brandin dirige son petit détachement d'une main ferme : elle ne se laissait guère impressionner par les Cadets à Malvern. C'est dire ! Elle fait désinfecter les locaux et remettre les installations sanitaires en état. Elle crée un nouveau dortoir avec des lits récupérés et surveille la tenue de ses assistantes. Elle organise le dur travail de la cuisine bien que cela ne fasse pas partie de sa mission et que rien n'ait été prévu pour nourrir les réfugiés. Elle se dépense sans compter.

Elle recueille tous les blessés civils que l'hôpital, débordé, ne peut garder. Ils ont reçu les soins les plus urgents mais doivent ensuite s'en aller. Les nouvelles accouchées subissent le même sort. Beaucoup se retrouvent au centre d'hébergement.

Elle embauche des réfugiés pour se faire aider, met en place un tour de garde, désigne des chefs de chambre et signale pour conclure son rapport - "L'extrême bonne volonté et le bon moral de toutes."

L'afflux des réfugiés pose un grave problème. Ils sont parfois en mauvaise santé, choqués et souvent extrêmement sales. Les habitants des communes voisines viennent heureusement donner un coup de main. Ce n'est pas une mince affaire d'abriter, soigner et nourrir quarante enfants et une cinquantaine de blessés et de malades à peine sortis de l'hôpital.

Epuisées à la fin de la journée, ces jeunes femmes ne sont pas nécessairement quittes de tout souci. Le 3 août, trois soldats d'une armée alliée s'introduisent dans le collège en bousculant les officiers Volontaires Féminines qui se trouvaient là. Ils ont visiblement un verre de trop dans le nez et réclament à boire. Deux officiers, dont le capitaine de Rothschild, chef de la Section Féminine, cherchent à les faire sortir. Armés de sten guns, les

intrus se montrent menaçants. Il faudra l'intervention de la police militaire britannique pour clore l'incident.¹¹

Parallèlement, car bien des familles ont été dispersées, deux Volontaires, Elena Fisher et Lyliane Cortadellas ouvrent un bureau de renseignements à Bayeux. Elles tiennent à jour la liste de tous ceux qui passent et aident les réfugiés à obtenir leur carte de sinistrés. Elles servent de plaque tournante en fournissant des informations de toutes sortes. Lise Brandin qualifie leur officine improvisée de « Citizen Advice Bureau » en louant l'excellence du travail fourni.

Il est heureux que René de Lajudie n'ait pas, sur le moment, entendu parler de ces aventures. Ce n'est en définitive que le 3 septembre, plus de quatre ans après y avoir débarqué, qu'il quitte enfin l'Angleterre. De mauvaises nouvelles lui sont parvenues au dernier moment : celles de la mort de Diamant-Berger en Normandie, de Carville, Chatenay et Mariani en Bretagne :

"Où les plus dégoûtants furent les Miliciens", écrit-il.

Il s'en va avec quelque mélancolie, regrettant de quitter ces Anglais qui ne manquent jamais une occasion de dire quelque chose d'aimable aux Français. On refuse la plupart du temps de les laisser payer dans les autobus et les insulaires, à peu d'exceptions près, se montrent invariablement pleins d'attention.

Une nouvelle missive part de Granville :

"Ma chérie, je t'écris, j'espère, pour la dernière fois dans ce carnet."

Mais non, il faudra encore attendre jusqu'à la fin de septembre pour exaucer ce rêve si longtemps repoussé. Installé un moment à Jallonville, l'état-major Noiret gagne Versailles d'où Lajudie effectue une liaison avec une annexe de la MMLT installée au ministère de la guerre.

C'est là qu'il rencontre un médecin. C'est probablement un juif et il a été caché à Asnan par une famille amie de la sienne. Il cherche le capitaine Lajudie :

-. C'est moi.

-. Très heureux. Mon capitaine, je suis chargé de vous remettre cette lettre de votre femme. Elle va bien et les enfants également.

Sans que les épreuves soient terminées, les tribulations lointaines et l'exil interminable s'achèvent :

¹¹ Voir note 711 à la fin du livre 7

"Reçu ta lettre mardi, Tu penses d'une joie. J'ai dû en être idiot et je n'ai rien trouvé à dire. J'imagine ton bonheur quand tu auras eu la réponse de tes amis."

Son épouse, invitée dans la région huit jours après, retrouve le médecin en question :

- Je suis allé à l'ancien ministère et j'ai fini par y dénicher votre mari, lui dit-il. Il a dû être assez sidéré car il n'a rien trouvé moyen de me dire sinon:
- Dites à ma femme que j'essaierai d'aller la voir dans quelque temps.
- Il n'avait d'ailleurs pas tellement l'air ravi tant il était surpris !

René de Lajudie, pâle et quelque peu amaigri mais rayonnant, parvient enfin à Asnan avec une camionnette militaire anglaise. Il est en *battle dress*, pour la plus grande joie de la population. Il a droit aux cloches, le premier à être ainsi honoré, au discours du maire etc. Pas moyen d'avoir un peu de tranquillité avec sa famille retrouvée. Beaucoup viennent sans cesse le voir pour le faire parler, savoir comment est de Gaulle et lui poser mille une questions de ce genre.

Les rebelles de juin 1940 et leurs émules rentrent partout en triomphateurs. Instant fugitif, bientôt occulté par la dureté des temps et quelques voix discordantes. Combien de temps la leur pourra-t-elle se faire entendre ?

Chapitre 77 - 28 septembre 1944. La chapelle de Ronchamp.

Devant les menaces dont il est l'objet, Frédéric Lescure décide de s'engager volontairement pour la troisième fois. Il va constater que c'est plus malaisé en 1944 qu'en 1940. Quittant Selongey en toute hâte le 11 septembre au petit matin, il part à la rencontre des éléments avancés de la 1^{ère} DB sur la route de Dijon. Les apercevant, il descend de sa bicyclette et demande à parler à un officier des zouaves, l'infanterie portée de cette division, qu'il rencontre à Epargny vers 10.00h.

Loin de le renseigner, celui-ci lui demande des informations sur l'ennemi. Satisfait des réponses obtenues, il indique à Lescure qu'à son avis c'est à Dijon, en passe d'être libéré, qu'il doit se rendre.

La ville est effectivement en ébullition à son arrivée. Des groupes hétéroclites circulent partout. Hommes et femmes en tenue mi-civile, mi-militaire, souvent pourvus de nombreux galons et d'armes en tous genres, discutent bruyamment. Lescure est très surpris de les entendre parler de leurs récents succès :

- On a fait son affaire à X. on a mis Z. en prison.

Il n'est guère question de combattre les Allemands, ni même, simplement, de laisser la justice faire son œuvre.

Sa visite au 1^{er} Bureau de la division ne lui donne guère satisfaction

- Si vous tenez absolument à vous engager, faites une demande écrite de réintégration adressée au général de Lattre.

- Bien, et en attendant ? demande Lescure.

- Rentrez donc bien tranquillement chez vous et attendez la réponse.

- Mais ne peut-on me prendre provisoirement ?

En aucune manière et je suis surpris que vous insistiez autant avec le nombre d'enfants que vous avez !

Déçu mais nullement découragé, il lui en faut plus que cela, Lescure fait taper sa demande à l'évêché et demande par ailleurs un rendez-vous au chanoine Kir. Très respecté pour ses prises de position vis-à-vis de l'occupant, l'ecclésiastique s'emploie à ce que les gens injustement attaqués bénéficient d'un minimum d'équité. Ayant pris ses renseignements, le chanoine lui confirme qu'il ne figure dans aucune des listes de gens menacés d'arrestation. Cette nouvelle ne rassure guère Frédéric car il conclut que les menaces dont il est l'objet sont d'autant plus graves qu'elles n'ont pas de caractère officiel. Son mentor, décidément bienveillant, l'invite alors à l'accompagner au cours d'une visite qu'il doit rendre au général de Monsabert.

L'affaire est réglée sans délai :

-. Je vois ce qu'il vous faut, déclare le général : présentez-vous à Sudre, il vous mettra avec les zouaves de la 1^{ère} DB.

-. Merci, Mon général

-. Je vous donne un mot pour lui et pour le colonel Létang. Vous serez dans votre élément : là, ce ne sont que des soldats.

Toujours monté sur sa fidèle bicyclette. F. Lescure rejoint les zouaves à Vaux-sous-Aubigny après avoir fait prévenir son épouse par des parents rencontrés en route.

Il est en présence du colonel Létang le 16 septembre et aussitôt affecté au Combat Command N°2 (CC2). Le commandant Barbier le prend comme adjoint au sein du 1^{er} Bataillon de Zouaves.

La 1^{re} DB est alors handicapée par le manque de carburant comme la quasi-totalité des autres unités alliées. Elle est dans l'expectative devant le front des Vosges et la trouée de Belfort que les Allemands ont réussi à fortifier à temps.

Cet arrêt inattendu semble impatienter quelques vaillants résistants de la région parisienne. Ils décident donc de se rendre sur place. Arrivés en première ligne à Frotey-les-Lure, ils refusent de se contenter des explications reçues. Ils veulent absolument pousser plus loin.

-. Plus loin ! Ce sont les Allemands !

-. Bah ! On verra bien !

Impossible de les dissuader, ils ne veulent rien entendre. Les voici partis dans leur conduite intérieure. Ils ne font pas cent mètres et sautent sur une mine. L'ennemi, les ayant aperçus, achève le travail à coups de canon. Il faudra attendre la nuit pour aller ramasser les morceaux de ces incrédules dont la curiosité leur aura été fatale.

Les zouaves de Barbier sont à Magny d'Anigon à partir du 27 ; devant eux Recologne et Ronchamp sont tenus par l'ennemi. La compagnie Lehuédé occupe Malbouhans, mais tout le dispositif ami reste exposé aux regards des observateurs allemands. Ils sont installés dans la chapelle de N.D. du Haut, la bien nommée... de leur point de vue.

Lescure effectue le même jour une reconnaissance jusqu'aux premières maisons de Mourière, village défendu par l'adversaire. Il se montre un peu trop et l'artillerie ennemie ne dédaigne pas de vérifier ses distances de tir en lui expédiant quelques obus. Cette inopportune attention ne l'empêche nullement de relever la position ennemie.

Forte de ces renseignements, la compagnie Lehuédé s'empare de la chapelle le soir même : assez facilement d'ailleurs. Elle a pu aborder par surprise la colline que surmonte son objectif car elle est entièrement boisée.

Les Allemands, privés de leur observatoire, tentent à plusieurs reprises de reprendre cette position le lendemain. Vers 16.30h, après avoir repoussé plusieurs attaques, Lehuédé, assez remonté, appelle en clair :

- J'ai perdu cinquante hommes depuis ce matin et je n'ai reçu aucun ravitaillement.

- C'est la compagnie FFI qui est chargée de vous le faire parvenir.

- Peut-être, mais les Boches nous encerclent ; ils n'ont pas pu arriver jusqu'ici. Je veux bien ne pas manger, Mon commandant, mais sans munitions je vais être obligé de me replier. Ou bien alors, dites à ces c.....s de se remuer le train.

Barbier a l'air choqué, tout à la fois par le langage vigoureux de son subordonné et par la perspective d'un recul. Il dit, presque pour lui-même :

- Ce n'est pas possible, les zouaves n'ont jamais reculé.

Alors Lescure, l'interrompant :

- Mon commandant, donnez-moi quelques volontaires. J'y vais. Il y a une chance d'y arriver sans chercher à traverser le dispositif allemand en force.

Quelques instants après, une dizaine d'hommes et lui, chargés d'une vingtaine de caisses de munitions, parviennent au pied de la colline, à la lisière des bois qui la couvrent. La nuit tombante ne permet plus de voir la chapelle. Il répartit sa petite troupe en cinq groupes de deux, largement espacés et, au culot, leur fait gravir la pente. Il part du principe que quelques-uns, au moins, arriveront en haut sans se faire voir ou au moins en évitant de combattre. Une heure plus tard un nouveau message en clair atteint Barbier :

- Le père de famille est arrivé avec ses neufs enfants

L'auteur du message ne croit pas si bien dire, Patrick, neuvième enfant de Lescure était né le 23 septembre précédent.

Lehuédé, épuisé par trente heures de combats, mais soulagé, demande à Lescure de le remplacer. Au milieu de la nuit : une alerte. On marche dans les bois. Mais non, ce n'est qu'un lieutenant FFI qui arrive à son tour avec sa section chargée de vivres et de munitions. Vous avez dit encerclement allemand ?

Le lendemain à l'aube, Lehuédé, renforcé entre temps par deux sections, tient solidement la chapelle. Lescure part en reconnaissance avec un autre officier pour essayer de voir où en est l'adversaire. L'artillerie amie, prévenue, a suspendu ses tirs. Six cents mètres après leur départ les deux hommes entendent des conversations en allemand et devinent un groupe de chars un peu plus loin : il est temps de se replier et de regagner le périmètre.

N'en ayant sans doute pas assez fait à ses yeux, Lescure se précipite dans le clocher de la chapelle pour contrôler le déroulement de la nouvelle attaque

Chapitre 78 - 15 octobre 1944. Un aumônier de la France Libre.

L'Armée B, récemment devenue la 1^{ère} Armée Française, reprenant son avance, s'est rapidement trouvée au contact de l'ennemi devant la trouée de Belfort. La DFL ayant relevé la 45^e DIUS est arrêtée sur la ligne Moffans, Mignafans, Onans. Sa 2^e Brigade est à gauche, et la 1^{ère}, au Sud, longe le Doubs. La division, de nouveau immobilisée faute de carburant, de munitions, de vivres, s'est installée en défensive à partir du vingt-cinq septembre, comme on l'a vu. Ses bataillons, alignés sur un front de vingt-cinq kilomètres, sont presque tous en première ligne. L'ennemi a décidé de faire face.

Le temps s'était détérioré au début du mois alors que le BMNA s'acheminait péniblement par fragments et tronçons jusqu'à Beaume-les-Dames. Il y avait relevé le I/179 RIUS à Mancenans. Le contact ayant été rompu, seule la présence d'une défense ennemie organisée devant la trouée de Belfort lui est connue.

Installés dans les bois sous une pluie continuelle, les hommes, toujours en tenue d'été, n'arrivent plus à se sécher. Les vêtements chauds sont encore sur les plages de Provence dans l'attente de problématiques moyens de transport. Ils n'ont pour toute protection qu'un imperméable léger et une toile de tente.

Les cent quatre-vingts FFI qui leur sont affectés ne sont guère mieux lotis. Ils sont habillés de blousons taillés dans des couvertures et sont munis de casques français de 1914, de Musers allemands et de quelques fusils anglais récupérés Dieu sait où. Ils ne paient pas de mine mais ils manifestent un grand enthousiasme. Ils constituent un renfort certes bienvenu mais qu'il va falloir instruire et, surtout, discipliner. Bruyants, inexpérimentés, ils allument des feux pour se réchauffer dans ces bois humides. Vite repérés, ils sont aussitôt salués de quelques obus de mortier bien placés qui sèment la panique.

Les tirailleurs qui arrivent quelques jours après en renfort font par contraste figure de soldats d'opérette. Ils sont vêtus de neuf : leurs souliers brillants et leurs capotes immaculées, au pli bien marqué, ne manquent pas de provoquer toutes sortes de quolibets en arabe. Leurs coreligionnaires se tordent de rire tant ils prennent d'infinies précautions pour ne pas maculer de boue grasse leur bel accoutrement. Ils se dispersent bientôt sous les lazzis. Deux jours après ils sont aussi crottés que leurs camarades.

Jean Fèvre est chargé de répartir ces nouvelles recrues dans les compagnies. Malgré leurs protestations, les FFI sont dispersés de manière à mieux assurer leur instruction. Jean doit tenter de se procurer l'armement qui leur est nécessaire, faire la chasse aux moyens de transport et courir après

tous les compléments indispensables. Ce sont là autant de problèmes récurrents qu'il finit par trouver lassants en dépit de l'extraordinaire conscience qu'il apporte à toutes ses actions. Un beau jour, il n'y tient plus :

-. Mon commandant, voici maintenant près d'un an que je fais ce métier : je vous demande de nouveau une section !

-. Voyons, Fèvre ! lui répond Lequesne, vous voyez bien que vous m'êtes indispensable. D'ailleurs vous avez trop d'expérience pour être simple chef de section.

-. Mon commandant je ne veux pas discuter avec vous, mais je vous le demande avec insistance.

Devant ce regard si droit et cette calme assurance, ce vieux baroudeur de Lequesne se sent touché : il lâche, presque malgré lui :

-. Bon, je vois, attendez encore quelque temps, je vais réfléchir. Il faudra vous remplacer, ce n'est pas si facile. En attendant, je vous demande de faire pousser l'instruction de tous ces jeunes. Il y a là beaucoup d'enthousiasme mais peu de compétence.

Pendant tout le mois d'octobre, la DFL, sans cesse aspirée vers le Nord, éprouve de grosses difficultés en raison du froid et de l'humidité que les tirailleurs supportent mal. Elle est alors dangereusement étirée sur près de trente-cinq kilomètres de front. Les troupes, sur la défensive, sont contraintes de s'enterrer. Elles subsistent dans des conditions particulièrement difficiles et vivent une période d'autant plus pénible qu'il n'y a pas grand-chose à faire.

De jeunes Français ont également remplacé les tirailleurs du BIMP par intégration des unités FFI et engagements individuels. Le détachement Le Coz et des combattants d'Indre et Loire lui sont affectés. Leur état d'esprit est excellent et ils regardent avec respect les rescapés de Bir-Hakeim et de la campagne d'Italie, grâce auxquels l'esprit DFL se perpétue au sein de la division.

Le BMNA connaît entre temps quelques incidents. Fin septembre, par exemple un parlementaire allemand se présente aux avant-postes de la 3^e compagnie. Alain Taburet aperçoit de loin l'oberfeldwebel que l'on conduit au PC. L'Allemand revient quelques instants plus tard accompagné du Père Bigo :

-. Où allez-vous ainsi, mon Père ?

-. Chercher un de nos garçons, je ne sais pas pourquoi les Allemands veulent nous le rendre.

-. Je vais vous faire escorter.

-. Non ! merci. Il est entendu que j'y vais seul avec un brancardier.

Un triste cortège franchit les lignes peu après. Les deux hommes trébuchent à tout, instant contre les mottes gelées du champ qu'ils traversent. Un bras pend lamentablement du brancard.

Le front de la 1^{ère} Armée s'étendant sans cesse vers sa gauche, il devient nécessaire dès le vingt-cinq septembre de se couvrir dans cette direction en attaquant. Il s'agit en principe d'une action limitée pour la DFL. Elle se voit quand même dans l'obligation d'engager trois de ses bataillons.

Après quatre jours de difficiles combats, le BMNA, mis auparavant à la disposition de la 4^e Brigade dans la nuit du 29 au 30 septembre parvient vers 11.00h entre la voie ferrée et la piste Clairegoutte-Ronchamp. Des bouchons antichars et des obstructions minées se trouvent devant lui. Près de la fonderie et du Four à Coke, des abattis bien défendus ont dissuadé les fusiliers-marins qui l'accompagnent d'attaquer directement. Ils essaient de contourner la résistance à travers bois en manœuvrant habilement leurs engins. Le bataillon s'installe en début d'après-midi sur les crêtes dominant Eboulet.

Ce mouvement de terrain sert également d'observatoire. On peut de là observer l'attaque qui se déroule contre le Four à Coke. Elle est repoussée avec de fortes pertes, quatre-vingt-douze tués et blessés, par de violents tirs de mortier.

Alain Taburet est toujours à la tête de la section de voltige qu'il commande depuis l'Italie. Il est très aimé de ses tirailleurs. Son autorité sur eux n'a d'égale que sa bienveillance. Son courage lui fait oublier tout danger personnel. Il remarque à peine une grenade à fusil qui tombe à ses pieds sans exploser. Sa section a perdu sept blessés et quatre tués dont le sergent Rivière au cours d'une récente action : lui-même a eu beaucoup de chance :

- Un Boche m'a tiré dessus à vingt mètres, j'ai eu les deux revers de ma capote troués : écrira-t-il.

Il confirme de nouveau ses brillantes qualités de combattant pendant l'attaque du Four à Coke. A telle enseigne qu'il est derechef cité par ses supérieurs

"(...) A conduit sa section avec calme, courage et intelligence, notamment le 30 septembre a conquis une position ennemie fortement organisée et repoussé une violente contre-attaque dans les bois de la Mamme devant Ronchamp. Modeste et brave, incarne les plus belles qualités du jeune officier français. "

Taburet sera même proposé pour la Croix de la Libération. Son commandant de compagnie, Duriez, lui montrera plus tard la citation.

Ce même jour, Brosset et le commandant Saint Hillier se trouvent à l'observatoire en compagnie de la 4^e compagnie, du PC du bataillon et du personnel des armes lourdes vers 16.00h. Une volée d'obus s'abat sur eux.

Brosset et Saint Hilier sont légèrement blessés. Jean Fèvre également, Mais plus sérieusement. Un éclat à la main lui vaut cinq semaines de plâtre et l'opportunité de revoir sa famille au prix d'un bref séjour à l'hôpital de campagne après son opération.

Fèvre n'a toujours pas obtenu sa section mais il reçoit une compensation : il a démontré de telles aptitudes depuis le débarquement que Lequesne le propose pour la Légion d'Honneur :

"(...) A prouvé de remarquables qualités de chef tant à l'instruction qu'au combat (...) S'est confirmé comme un officier de grande valeur pendant la campagne de France, tant au siège de Toulon qu'aux combats devant Belfort. A montré un rare courage, un calme réfléchi et un esprit de décision exceptionnel qui a permis l'engagement fructueux des unités du bataillon. "

Jean est donc absent quand un nouveau drame se produit au BMNA : une tragédie qui aura un grand retentissement dans l'armée française tout entière.

Elle atteint Fèvre de plein fouet quand il voit arriver l'aspirant de Barbot à l'antenne chirurgicale. Cet officier de la 1^{ère} Cie est également blessé :

- . Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi faites-vous une tête pareille ? C'est sérieux votre blessure ?
- . Comment ! Vous n'êtes pas au courant ?
- . Non, De quoi parlez-vous ?
- . Mon pauvre vieux, c'est terrible, le Père Bigo est mort.
- . Le pauvre, un obus, comme moi ?
- . Pas du tout. C'est bien pire que cela.

Le jeune officier lui raconte que deux jours après la blessure de Fèvre, le Four à Coke tenant toujours, a été attaqué de nouveau par les 1^{ère} et 3^e compagnies. Un barrage les avait immédiatement arrêtés avec de grosses pertes ; exactement comme la précédente tentative.

- . Il y avait beaucoup de blessés et nous avons dû reculer de quelques dizaines de mètres. On en voyait plusieurs ramper vers nous. L'Abbé Bigo était en train de donner la communion à un soldat après l'avoir pansé et avant de le faire évacuer.

Barbot s'arrête un instant pour reprendre sa voix qui chavire

- . Le Père a alors demandé à plusieurs reprises au lieutenant Tassin d'aller ramasser les gars qui rampaient vers nous. Tassin a refusé car plusieurs de nos tirailleurs avaient été blessés en tentant de le faire.

Le commandant de compagnie s'est éloigné au bout d'un moment et l'aumônier a aussitôt filé en avant au secours d'un Français blessé. Il a été tellement loin qu'un Allemand lui a sauté dessus sans que nos hommes

puissent tirer de peur de l'atteindre. On l'a entraîné dans un repli de terrain d'où l'on ne pouvait, plus le voir.

- Et, il était parti tout seul, comme ça ?

- Vous le connaissez : il n'avait peur de rien.

Tant et si bien que les Allemands l'ont pris. Il ne s'est rien passé pendant un moment et on a entendu soudain une rafale de mitraillette, puis deux coups de feu. Après : plus rien.

La voix de l'officier se casse de nouveau avant d'ajouter :

- Nous ne l'avons pas vu revenir : c'était fini.

Jean Fèvre repense à cette nouvelle à toutes les lumineuses conversations qu'il a eues avec le prêtre, tous ces instants d'intense communion dans leur foi commune. Il croît encore entendre encore les encouragements de son aîné. Est-il possible que le sort soit aussi injuste ? C'est avec des larmes dans les yeux qu'il demande :

- On l'a retrouvé ?

- Oui. Pas tout de suite. Il y a d'ailleurs eu d'autres dégâts : Duriez a été blessé hier mais il est resté à son poste et a repoussé une contre-attaque. C'est la Quatre qui a fait la décision le lendemain. Les Allemands partis, elle a retrouvé un sergent et trois de nos hommes alignés sur un talus et criblés de balles. Ils avaient disparu depuis vingt-quatre heures. Je ne sais pas quelle unité était en face de nous, mais c'étaient vraiment des durs !

- Oui, en effet. Mais Bigo ?

- Je ne sais pas, j'ai été mouché hier, on ne savait encore rien de précis.

Trois jours après cet entretien Jean passant au PC avant de repartir en permission de convalescence apprend que l'on a retrouvé François Bigo lâchement abattu d'une rafale de mitraillette dans le dos¹². La nouvelle s'est instantanément répandue dans le bataillon. Tous sont atterrés car leur aumônier était l'une de ses figures les plus populaires. Les tirailleurs, eux, ne disent trop rien mais on sent bien que cette nouvelle leur trotte dans la tête. Ils sont d'une humeur dangereuse et le démontreront au cours des journées à venir.

Jean Fèvre, à son grand regret, ne pourra assister à l'imposante cérémonie de la cathédrale de Villersexel. La nef est bondée pour adresser un dernier adieu à celui qui s'était fait tant d'amis. Jean, sur la route de Dijon, retrouve dans sa mémoire le passage de Saint-Luc que François Bigo lui avait si souvent cité :

¹² Voir note 712 à la fin du livre 7

- Si quelqu'un veut venir avec moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il porte sa croix chaque jour et me suive.¹³

FAC SIMILE DE L'UN DES QUOTIDIENS PUBLIES EN INDOCHINE PAR LE 5^e BUREAU DE LA 9^e DIVISION D'INFANTERIE COLONIALE SOUS LA DIRECTION D'ANDRE BEAUDOUIN

CONSERVATION DE L'IMPRESSION MANUSCRITE DES ARTICLES ENVOYÉS

Indo-Soir

25, Rue Catinat - SAIGON - Tél. 21.444-21.435

QUOTIDIEN DU SOLDAT FRANÇAIS EN INDOCHINE

A la Conférence de Paris

LE PROBLEME ALLEMAND

VENDEDI 17 MAI 1946

Publié par le 5^e Bureau de la 9^e Division d'Infanterie Coloniale
N° 48
T. T. L. N. 5
Secteur, France

NOUVELLES D'INDOCHINE

Suppression du Commissariat Fédéral de l'information

SAIGON, (A.P.) 16 2 46. Le Commissariat Fédéral de l'Information (Commissariat Fédéral de l'Information) a été supprimé par décret du 15 mai 1946. Les attributions de ce Commissariat ont été confiées au Chef de Bureau de l'Information.

Le Chef de Bureau de l'Information a été nommé M. Jean-Louis BÉGIN, ancien sous-officier de l'Armée de l'Air, et ancien directeur de l'Information de l'Armée de l'Air.

Le Haut-Commissaire quitte Banmethuot

BANMETHUOT (A.P.) 16 2 46. Le Haut-Commissaire de l'Indochine, M. Jean-Louis BÉGIN, a quitté Banmethuot le 15 mai 1946. Il a été remplacé par M. Jean-Louis BÉGIN, ancien sous-officier de l'Armée de l'Air, et ancien directeur de l'Information de l'Armée de l'Air.

BOSSUES ET PATRIE — VALEUR ET DISCIPLINE — BOSSUES ET PATRIE

¹³ Voir note 713 à la fin du livre 7

Chapitre 79 - 15 décembre 1944. Pershing ressuscité

Dès l'année 1942, sachant depuis longtemps que les jeux étaient faits, le général de Gaulle porte sa réflexion vers les redoutables problèmes qui se poseront en France quand les Alliés y mettront le pied. Ils ont évidemment les moyens matériels de délivrer l'Europe asservie, mais pour le reste ? Il faut absolument que les Français règlent leurs propres problèmes le moment venu. Ces questions relèvent à ses yeux de deux contextes concomitants. Celui de la zone des combats, où il conviendra avant tout d'aider les troupes amies et d'amorcer l'aide due à la population. Celui de l'arrière, ensuite, où toutes sortes de questions urgentes devront trouver leurs solutions. Le rétablissement de la souveraineté nationale sous-tend la réflexion et l'action du Général dans les deux cas.¹⁴

Il crée donc et fait progressivement étoffer deux organes distincts. La Mission Militaire de Liaison Tactique (MMLT)¹⁵ et la Mission Militaire de Liaison Administrative (MMLA)¹⁶.

Les autorités politiques américaines ont d'autres vues. Elles ont organisé des *Offices of Civil Affairs* à chaque échelon de la hiérarchie militaire. Ces bureaux sont destinés à régler les problèmes à venir entre l'armée et les populations civiles des territoires libérés. Les questions administratives, économiques et sociales de la Sicile, de Madagascar ou de l'Italie ont ainsi trouvé leurs solutions à travers un « Allied Military Government for Occupied Territories » (AMGOT) qui tient ces territoires sous sa coupe.

Il n'en est évidemment pas question pour la France aux yeux du Général. Il dispose pour une fois d'un atout maître vis-à-vis des autorités militaires. Le général Eisenhower, commandant suprême, espère que la Résistance française saura entraver l'action des Allemands après le débarquement. Déjà, la qualité des renseignements qu'il reçoit par ce canal est un gage de son efficacité. Il craint, par ailleurs, que la fin du régime de Vichy, longtemps soutenu par l'aveuglement partisan de son propre Président, ne crée un vide politique en France. Des désordres gênants ne manqueront pas de se produire sur ses arrières. L'AMGOT n'y pourra rien, sauf à utiliser des troupes qui lui manqueront ailleurs.

Le réalisme d'Eisenhower l'emporte dans cette divergence de vue fondamentale qui empoisonne encore un peu plus les rapports entre Franklin Roosevelt et Charles de Gaulle. Un important groupe d'officiers français de la MMLT est en mesure de rejoindre les différents échelons des unités

¹⁴ Voir note 714 à la fin du livre 7

¹⁵ Voir note 715 à la fin du livre 7

¹⁶ Voir note 716 à la fin du livre 7

combattantes peu après le débarquement. Les premiers échelons de la MMLA se mettent parallèlement en place au fur et à mesure de la libération du territoire.

Il y aura à terme sept armées alliées en ligne, dont la 1^{ère} Armée Française qui n'a évidemment pas besoin d'officiers de liaison tactique. André Beaudouin est l'un des six hauts responsables choisis à ce niveau. Il connaît son affectation depuis le 15 mai 1944 et assure à partir du mois d'août le commandement de la MMLT auprès de la 1^{ère} Armée US. Celle que le général Hodge est destiné à commander le moment venu. Le soldat de 2^{ème} classe d'octobre 1940 se trouve ainsi investi d'une seconde et très importante responsabilité. Son commandement regroupera à terme quelques soixante officiers, du chef de bataillon aux aspirants, et autant de sous-officiers et de soldats. On trouve au moins vingt-deux anciens Cadets sous son autorité.

Beaudouin avait été réclamé par le colonel Le Bel, son supérieur immédiat. Cet officier supérieur avait pris soin de le présenter au général Omar Bradley quelque temps après le débarquement. Débordé par les soucis opérationnels, Bradley n'avait pu lui consacrer que quelques minutes et l'avait dirigé vers son second du moment.

Le premier contact avec le général Courtney Hodge se passe bien mais André trouve qu'il manque un peu de chaleur. Avec leur franchise et leur comportement direct habituels les officiers de l'état-major ne tarderont guère à le mettre au courant. La présence des officiers français auprès de lui constitue un problème pour le général américain. Il est bien au courant de la position d'Eisenhower à travers le compte-rendu de son entretien avec le général d'Altier. Le commandant suprême avait déclaré à ce dernier qu'il souhaitait :

"(...) Etablir des relations amicales entre les commandements français et américain (et qu') il désirait former une équipe interalliée très unie dans laquelle les Français auraient leur place."

Mais Hodge connaît parfaitement également les plans américains de l'AMGOT. Comment peut-on concilier les deux choses ? Il a donc tendance à repousser les décisions nécessaires. Il attend surtout d'être en mesure d'analyser en détail les termes d'un ordre de mission circonstancié que Beaudouin n'est pas encore en mesure de lui soumettre.

L'accueil des autres officiers est empreint de la franchise et du comportement direct qui leurs sont habituels. Ils mettent immédiatement Beaudouin au courant des rouages de l'état-major, même si, souvent très jeunes, ils ont un peu tendance à traiter ce petit major français par dessus la

jambe. Beaudouin, qui s'en amuse et n'espérait pas autre chose attend le moment où on aura besoin de lui.¹⁷

Le colonel Benjamin Dickinson, responsable du G2, a sensiblement l'âge d'André. C'est un homme cultivé, qui a voyagé et dont la chose militaire n'est pas le seul horizon. Incomparable source d'informations pour le Français, il trouve en lui un partenaire intellectuel à sa mesure. Circonstances de guerre aidant, ils ne tardent pas à transformer ce qui n'est d'abord que respect mutuel en chaude camaraderie. Les réflexions de l'Américain feront mieux comprendre à Beaudouin la personnalité de leur patron commun. Hodge est un pur produit de l'Infanterie et souffre de la comparaison avec le bouillant Patton. Celui-ci, véritable cavalier formé aux blindés, a tout l'élan et le panache de son arme d'origine. Hodge est un homme compétent mais un peu timide et reste marqué par un passé frustrant. Encore récemment chef de la 3^{ème} Armée, il avait été supplanté par Patton au moment du départ pour la Grande-Bretagne avant l'invasion. C'est l'insistance d'Eisenhower qui a permis sa nomination comme commandant en second de la 1^{re} Armée auprès de Bradley. L'intention étant de lui en confier la responsabilité quand son chef prendrait le commandement du 12^e Groupe d'Armées US (12^e GAUS).

Le transfert d'autorité a lieu le 5 août : la poche de Falaise sera fermée dans moins de deux semaines. La Mission de Liaison Tactique s'est encore étoffée et, surtout, son statut est désormais à peu près établi. Ses responsabilités restent cependant affaire de circonstances et varient en fonction de l'idée que les Américains s'en font. On note, d'après l'un de ses responsables, que ses membres :

" (...) Ont certainement rendu de grands services au moment de la récente offensive en établissant la liaison avec les FFI, en renseignant le commandement et quelquefois en persuadant les commandants d'unité d'accomplir certaines avances qu'ils hésitaient à faire. (...) actuellement, ces officiers paraissent en général cantonnés dans des missions de G2 (renseignement) et d'interrogation des prisonniers. Si on veut qu'ils continuent à travailler utilement pour la France il faut qu'ils s'imposent aux états-majors alliés et fournissent des documents constructifs."

La Mission participe aussi au regroupement des unités FFI dans le cadre d'une organisation légale. Ce n'est pas sa tâche la plus aisée.

C'est un succès dans l'ensemble et au début de l'automne, le temps est loin où le général Noiret écrivait au général Leyer :

¹⁷ Voir note 717 à la fin du livre 7

"Les Alliés n'ont mis aucun empressement à faciliter notre tâche. Le rétablissement de l'organisation militaire et territoriale a d'abord été pour eux, un épouvantail."

Pendant toute la période qui précède la prise de Paris, Beaudouin s'emploie à obtenir des unités américaines de la 1^{re} Armée qu'elles utilisent leurs jeunes officiers de liaison à la recherche de renseignements auprès de la population française. Il est satisfait de noter que les officiers américains sont généralement très contents des services rendus par la MMLT. Ses subordonnés les accompagnent souvent lors des reconnaissances pendant la poursuite et sont fréquemment chargés de trouver des locaux propres à abriter les PC de régiment ou de division.

Ils se sont généralement bien habitués aux méthodes américaines. On fait les choses *By the Book* : pas de place pour l'improvisation. Mais ils souffrent de voir leurs hôtes trop enclins à suivre *ne varietur* les plans préétablis. L'adversaire excelle à utiliser le terrain et à provoquer la surprise par des réactions spontanées imprévisibles : les Américains s'en étonnent chaque fois. Beaudouin, quant à lui, est fasciné par l'abondance de leurs moyens matériels mais critique la lourdeur de la logistique qui en découle. Il apprécie le sentiment de sécurité que cette supériorité procure, surtout sur le plan médical. Le manque de formalisme des relations hiérarchiques lui convient parfaitement, mais la férocité de certaines sanctions disciplinaires lui donne à réfléchir.

Les officiers de la MMLT sont autant d'observateurs au profit du commandement français et permettent à Beaudouin d'adresser des rapports d'opérations réguliers. Il note à la mi-octobre que la 1^{re} Armée US progresse vers le Rhin alors que, plus au Nord, la 9^e bataille pour prendre Aix-la-Chapelle. La 3^e Armée, au Sud, partie de Metz et Nancy, progresse vers la Saar. Dans un autre chapitre, il se montre frappé par les consignes reçues par les commissaires du parti nazi, le NSFO, qui ont ordre d'obliquer :

"Le soldat à combattre et à résister par tous les moyens. En cas de nécessité (ils doivent) employer des mesures draconiennes telles que la décimation."

Toujours au chapitre du moral, Beaudouin poursuit en signalant :

" Une circulaire bien curieuse (...) a été lancée par la *Verein Eisamer Kriegerfrauen* (Ligue des Femmes Solitaires de Guerre). (Qui...) offre aux permissionnaires « sans femmes, sans fiancées, sans flirts » l'hospitalité la plus généreuse.

Il suffit que le candidat porte bien en évidence les armes parlantes de l'association. "

André y va de son petit dessin et ajoute :

"L'appel se termine par cette savoureuse recommandation : « Ne soyez pas timides : votre femme, votre sœur ou votre amante sont des nôtres »."

La 1^{ère} Armée adopte une attitude défensive après la prise d'Aix-la-Chapelle par la 9^e Armée. Beaudouin en profite pour faire une tournée d'inspection pendant la seconde quinzaine d'octobre. Il signale à cette occasion avec quelque acidité l'attitude amicale des Américains vis-à-vis des prisonniers allemands qui :

" Sont traités avec une sollicitude qui gêne légèrement les Français les plus objectifs. "

Attitude que les services de propagande allemands tentent de contrer à l'aide de rumeurs fort efficaces. Selon l'une :

"Un accord secret existerait entre Roosevelt et Staline prévoyant que tous les prisonniers allemands seraient remis à la Russie pour travailler à sa reconstruction."

Selon l'autre :

"Un échange de déserteurs allemands contre américains devrait avoir lieu très prochainement à travers la Suisse."

Et Beaudouin conclut :

" Le *Psychological Warfare Department* américain reconnaît que ces deux oui-dire menaçants constituent une contre-mine très efficace. "

Ce succès justifie la boutade d'un prisonnier allemand que Beaudouin rapporte :

"Si Goebbels avait été ministre de la propagande sous le premier empire, Napoléon ignorerait encore qu'il a perdu la bataille de Waterloo."

Il ne se passe toujours pas grand-chose dans le secteur de la 1^{ère} Armée à la mi-novembre. Après avoir décrit de nouveaux procédés de combat utilisés par l'ennemi, Beaudouin parle dans son rapport de la constitution d'une milice civique en Allemagne et ne peut s'empêcher d'ironiser :

" Cette milice doit avoir un aspect assez singulier de par la diversité des équipements requis : uniformes de membres du parti, de conducteurs d'autobus, de douaniers, de pompiers, de chefs de gare, de forestiers."

Beaudouin reçoit des nouvelles de Cabrol au début du mois de septembre. Il lui explique dans une lettre qu'il sort à peine d'une grave pneumonie qui a été heureusement traitée à l'Hôpital Américain de Neuilly. Il a demandé à être muté chez Leclerc et, à défaut, chez de Lattre.

Malgré l'optimisme général, le scepticisme naturel du colonel Dickinson reprend le dessus dès le 15 novembre. Le service de renseignement du 12^e GAUS vient tout juste de confirmer la récente création de la 6^e Armée Panzer allemande. Il n'est pas surprenant, se dit-il, que l'adversaire cherche à se

constituer une réserve de chars mais, points essentiels, où et quand attaquera-t-il ?

Des indices inquiétants ont été relevés. Un document capturé évoque la formation d'une unité nouvelle sous les ordres de Skorzeni. La 6^e Panzer est passée au Sud du Rhin et le colonel pense que son QG est installé quelque part entre le Rhin et la Roer. Il admet, avec le G2 de Patton, que cette nouvelle grande unité compte quatre, voire six divisions SS Panzer.

Le mauvais temps se met de la partie au début du mois de décembre et l'observation aérienne devient difficile : les zones à surveiller sont très boisées. Dickinson n'en est plus, comme le 20 novembre, date de son dernier rapport, à estimer que l'ennemi :

- N'a plus la possibilité de lancer une grande attaque.

Il estime au contraire :

- Qu'il conviendrait de bombarder vigoureusement un certain nombre d'objectifs.

Il les désigne en fonction des points de stationnement des principales unités de la 6^e Panzer dont il donne une liste assez précise. Hodge est d'accord avec lui et demande que l'on déclenche cette opération aérienne. L'exécution en est malheureusement différée.

Le 10 décembre, alors que l'offensive de Patton bat son plein, le chef du G2 de Hodge soumet son bulletin périodique N°37 à son chef et en donne une copie à lire à son ami français. Beaudouin peut ainsi y glaner quelques informations essentielles :

- De toute évidence, l'ennemi attend l'épuisement de notre offensive. Il la fera suivre d'une contre-attaque entre la Roer et l'Erf où il engagera tous ses moyens pour défendre le Reich.

Ainsi commence le texte qu'André lit avec une certaine inquiétude, il lève les yeux vers Dickinson :

- *Carry on, this is just the beginning.* Et Beaudouin, poursuit sa lecture :

(...) Von Rundstedt (...) a habilement ménagé ses forces et se prépare à jouer son rôle (... lancer) tous ses moyens au point focal (qui) se trouve entre Roemond et Schleiden.

- Bien entendu, André, tout ceci est très confidentiel, j'ai confiance en vous mais vous ne devez en aucun cas en parler à qui que ce soit.

Le 14 décembre au soir, après avoir lu un rapport envoyé par le VII CA, Ben Dickinson réalise qu'il s'est trompé sur un point :

- C'est dans les Ardennes qu'ils vont attaquer ! déclare-t-il devant Hodge et quelques-uns de ses officiers. André n'a pas encore quitté la pièce et personne ne songe à s'en formaliser tandis que le colonel pointe son index sur la carte entre Monchau et Echtenach.

Dickinson part en permission à Paris moins de vingt-quatre heures après cette déclaration si pertinente. Ses indications n'ont pas été prises au sérieux par Bradley, lequel ignore que von Rundstedt attaque sur un large front à travers les Ardennes au même moment.

Beaudouin aura probablement donné quelques indications essentielles pour le bon déroulement de l'escapade de son ami : la première depuis le débarquement. Celui-ci n'a guère le temps d'en profiter.

L'opération allemande s'est déclenchée pratiquement à la charnière entre la 1^{ère} Armée au Nord et la 3^e au Sud. Le PC de Hodge a déjà quitté Spa pour se replier à Chaudfontaine, près de Liège le surlendemain. Il s'éloigne ainsi de Malmédy que menace directement le 1^{er} Régiment de Panzers du colonel Jochen Peiper. Ceci achève de rompre la liaison entre la 1^{ère} Armée et Bradley installé à Luxembourg. Elle est également interrompue entre le V CA de Gerow et le VIII de Middleton. Hodge ne peut s'empêcher d'exprimer son amertume au reçu des ordres d'Eisenhower. Son unité, avec le V CA et le VII CA de Collins, passe sous les ordres de Montgomery, alors que Middleton reste sous ceux de Bradley.

Beaudouin se fait tout petit et cherche à glaner un maximum de renseignements pendant cette période. La conférence du G2 qui a lieu au PC de la 1^{ère} Armée le 21 décembre, lui en donne l'occasion. Il éprouve cependant des difficultés à transmettre les informations recueillies. Les liaisons terrestres sont hasardeuses, le téléphone ne fonctionne plus et il n'a pas accès au réseau radio alors que l'offensive est déjà commencée depuis cinq jours. Il voit de loin arriver Montgomery au PC de Hodge et Dickinson, le soir même, lui raconte :

- Il est arrivé un peu comme le Christ venant chasser les marchands du temple. Il faut dire qu'il paraissait plutôt mieux renseigné que nous, relate avec dépit le chef du G2.

Par bribes et morceaux, Beaudouin prend conscience du conflit latent existant entre conceptions britanniques et américaines. Les premiers voudraient céder du terrain, laisser les Allemands s'épuiser et constituer des réserves pour contre-attaquer. Les seconds, humiliés par leur recul, n'ont qu'une idée : mettre tout le monde en ligne, se battre sur place et reprendre l'initiative quand on le pourra.

Les événements leur donneront raison, mais au prix de sérieux sacrifices. Le 27 au soir les Allemands sont arrêtés à Rochefort par une des divisions de Collins. Ils sont à huit kilomètres de Dinant : l'histoire se répéterait-elle ? Non ! Ils ont entrevu la Meuse pour la dernière fois de ce conflit.

Montgomery a laissé derrière lui des officiers de liaison auprès de la 1^{ère} Armée et de ses différents corps. André profite de la première occasion pour interroger l'officier britannique qui s'est joint à eux :-.

- . Avez-vous entendu parler, *major*, de l'un de mes amis, le commandant Cabrol ?

- . Oui, parfaitement, je l'ai vu en septembre dernier. Je crois savoir qu'il est à l'état-major de *Monty* depuis cette date mais je n'ai pas très bien compris ses fonctions. D'ailleurs je vois souvent des officiers français qui ont l'air de s'occuper de choses différentes auprès d'un même état-major allié. *Can you explain ?*

- . Certainement. Cabrol fait partie de la Mission de Liaison Administrative dont le rôle n'est pas d'aider directement les forces alliées. Elle est chargée de pourvoir aux besoins des populations françaises au fur et à mesure de leur libération. Elle s'occupe donc de ravitaillement, de transports, de secours médicaux, de communications etc.

- . Leur action est donc limitée au territoire français.

- . En principe, oui. Beaucoup nous ont, quittés depuis que nous sommes en Allemagne. Ils devraient tous être bientôt partis sauf ceux qui seront chargés de s'occuper des camps de prisonniers.

- . Croyez-vous que nous entrerons en Allemagne aussi vite ? Cela va mal en ce moment. Je vous trouve optimiste.

- . Dès que le temps se lèvera l'aviation va assommer les Allemands.

- . Dieu vous entende !

Beaudouin rédige un rapport circonstancié sur les récentes opérations de la 1^{ère} Armée en guise de réveillon. Il souligne les intéressantes hypothèses de Dickinson pour expliquer le manque de mordant des divisions panzer.

Le colonel évoque d'abord l'existence d'un plan d'attaque en deux phases : la seconde restant à venir. Ou bien les consignes d'économie en matériel et carburant freinent-elles l'adversaire ? S'agit-il d'une hésitation du commandement adverse après le succès de la percée initiale des Alliés ? Faut-il craindre une attaque dans le secteur britannique ? Ou bien enfin, l'existence d'une arme secrète obligerait-elle l'ennemi à attendre qu'un maximum de troupes américaines soit rassemblé dans un secteur réduit ?

" Aucune de ces hypothèses ne s'impose indiscutablement. Le développement prochain de la bataille demeure imprévisible." conclut prudemment Beaudouin qui, comme à l'accoutumée, ne néglige pas les aspects politiques :

"Si la crise actuelle tourne à notre avantage, il est à prévoir que ses répercussions seront salutaires. Le commandement américain aura réalisé l'ampleur de la menace militaire allemande sur nos frontières fragiles du Nord et du Nord-Est, et le règlement de nos problèmes de sécurité peut s'en trouver grandement avancé."

Beaudouin commence son rapport du 24 janvier par ces mots :

" La bataille des Ardennes peut être considérée comme close par la prise de St-Vith."

Comme toujours, après avoir indiqué l'essentiel des informations tactiques à sa disposition, ce sont les aspects humains et politiques qui retiennent son attention :

" On ne sait ce que sont devenues les divisions Wallonia et Charlemagne, mais on pense qu'elles auront été expédiées vers le front russe puisque leur rôle de « libération de la Belgique et de la France » est désormais éteint (sic). Et en conclusion :

" Il est notable que les récents événements militaires joints au malaise politique belge et à l'immense prestige du général de Gaulle ont provoqué une (...) puissante vague de francophilie dans tous les milieux wallons."

La fin de février voit la 1^{ère} Armée prête à lancer l'opération « Grenade » en conclusion de la période difficile qu'elle vient de traverser. La conquête des barrages de la Roer n'a pas été commode et elle a dû patauger jusqu'au 23 en attendant que les eaux aient baissé. Elle est déployée face à Bonn le 26 février. Elle a cinquante kilomètres à parcourir pour atteindre la ville. Il lui reste la ligne Sigfried à franchir avant de parvenir à Cologne et Remagen, ses objectifs. Il faudra ensuite traverser le Rhin.

Hodge atteint Cologne une semaine plus tard. Tous les ponts sont réputés détruits et les corps de son aile droite pivotent vers le Sud. Mais, coup de théâtre ! Le 5 mars à 13.30h, la 9^e DB de Middleton s'empare du pont de Remagen encore intact. Ses éclaireurs arrachent les fils des détonateurs au moment même où les sapeurs allemands les mettent sous tension. C'est le seul pont utilisable sur le cours du Rhin. L'effervescence règne au QG de Hodge qui pousse quatre divisions au-delà du fleuve.

La 1^{ère} Armée exploite cette tête de pont inespérée en direction de Munster et de Dortmund. L'ennemi est forcé de se réfugier derrière le Sieg le 26 mars. L'enveloppement de la Ruhr commence deux jours après. Lippstadt est atteint le 1^{er} avril. Des signes de désintégration commencent à se manifester chez l'ennemi dès la mi-avril.

Une patrouille du 273^e RIUS de la 9^e DI a l'honneur d'effectuer peu après la jonction avec les Russes. André Beaudouin assiste de loin à l'événement et en fournira plus tard un vivant témoignage.¹⁸

Il rédige l'un de ses derniers documents avant de quitter le QG de Hodge. C'est une réponse à un questionnaire où il s'exprime avec réalisme et une pointe d'humour. On demande, par exemple, quel est le comportement des Américains vis-à-vis des Allemands :

¹⁸ Voir note 718 à la fin du livre 7

"Les Allemands sont étonnés, résignés, soulagés Tout le monde est anti-nazi et ne demande qu'à fraterniser (...) D'ailleurs, l'extraordinaire mélange réalisé par Hitler entre sa population civile, les prisonniers de guerre et la main d'œuvre étrangère porte en soi de curieux effets. Il est certain que de nombreux civils allemands ont permis à des prisonniers français d'échapper aux recherches des SS (...) Il est également certain qu'en plusieurs endroits où l'occupation américaine est peu dense ce sont d'ex prisonniers français qui maintiennent l'ordre (...) Il n'en demeure pas moins, à mon avis, que ce comportement correct des Allemands est, comme leur anti-nazisme, de très fraîche date."

Beaudouin sait également enfoncer le clou à l'occasion :

"L'état sanitaire des Allemands paraît très satisfaisant Il suffit de pénétrer dans une maison, même villageoise, pour constater que le standard général (alimentation, confort etc.) est nettement supérieur à celui du Français moyen. Le pillage méthodique de l'Europe pendant quatre ans est sans doute à la base de cet achèvement."¹⁹

Il n'hésite pas, enfin à conclure en écrivant :

"J'ignore quels sont les sentiments de la population allemande à l'égard de la France (...) Les Allemands auront, pour la France, le sentiment qu'il leur sera ordonné d'avoir."

Amené à remettre un certain nombre de Croix de Guerre aux combattants de la 29^e DIUS, il est remarqué par le rédacteur de « Let's Go ». Cet organe de la division mentionne les noms des récipiendaires et ajoute :

"As two members of the 29th Photo team recorded the event on celluloid, diminutive, curt Major Beaudouin methodically read the citations in french. The medals pinned on, the gallic major surprised all present by stepping to the front, giving the group « At ease », and addressing them in perfect english. « We have seen together a victorious war against the Germans. And we will see together a victorious war against the Japs. We shall remain together brothers in peacetime as we were brothers in arms. OK ? Good luck ! »"

Il se préoccupe également de faire attribuer la Légion d'Honneur à bon nombre d'officiers supérieurs du 12^e Groupe d'Armées US. Il écrit à ce sujet à Gaston Palewski, le chef de cabinet du général de Gaulle :

"(...) Le prestige de l'armée française, de la France et, partant, des récompenses qu'elle accorde, parmi la grosse majorité des troupes américaines, est demeuré intact. Ainsi, à la 1^{ère} Armée américaine du moins, les officiers de liaison français sont traités sur le même pied que leurs collègues britanniques ; ainsi, la 1^{ère} Division américaine, qui a droit au port

¹⁹ Voir note 719 à la fin du livre 7

de la fourragère française depuis la guerre 1914-1918, a demandé à être dotée de cet insigne pour faire son entrée en Allemagne."

Il se déplace même à Paris pour obtenir un contingent supplémentaire. Ayant sans doute réussi, il est moins réjoui par le comportement du compatriote chargé de remettre ces hautes distinctions. Le général qu'il accueille, a dû commettre quelque impair à son égard car Beaudouin le décrit comme :

"Typique de la ganache formée à l'école des troupes d'Algérie. Vulgaire, faraud et c.....d comme il n'est pas permis. "

On trouve d'ailleurs un autre commentaire au dos d'un cliché :

"Pour la punition de mes péchés, c'est moi, casqué, au coude du cornichon à feuilles de chêne. Düren en Allemagne le 12 mars 1945."

Alors que la fin des combats approche, Beaudouin intervient auprès de son supérieur. Il est choqué par la rigueur des règlements qui ont pour effet de remettre des Alsaciens-Lorrains « malgré-nous » sous l'uniforme allemand et de les enfermer dans des camps de prisonniers américains. Il réclame une latitude de jugement qui soit souple et moins systématique.

La deuxième étape de la vie militaire de Beaudouin sera saluée, comme la première, de commentaires flatteurs. Le général Hodge ne quittera pas la France sans lui décerner la Bronze Star après lui avoir adressé une brillante lettre d'appréciation. Le colonel Rotival, au moment où son ancien subordonné le quitte pour servir sous d'autres cieux, écrira de lui :

"Il m'apparaît devoir constituer pour votre mission, un élément de tout premier ordre."



André Beaudouin et Louis de Cabrol à Malvern

Chapitre 80 - 29 janvier 1945. Hansi libéré

Jean Fèvre, bien qu'incomplètement guéri, retrouve le cantonnement de son bataillon le jour anniversaire de l'armistice de 1918. Il s'est bien gardé de passer par un dépôt pour éviter d'être happé par quelque service de l'arrière en mal de renfort. Relevée par les amis du BIMP, son unité est au repos depuis le 16 octobre.

Il trouve bien des changements à son retour. De nouveaux vides se sont, hélas ! creusés : soixante-cinq morts depuis le début de septembre. Le BMNA a quitté la 1^{re} Brigade pour la 2^e en permutant avec le BM 11 : il a, en outre, récupéré la compagnie nord-africaine du 1^{er} Bon de Légion Étrangère. Lequesne, enfin, est de retour après une permission bien méritée ; l'état d'esprit de sa troupe est plus calme qu'au moment de son départ. Les tirailleurs, exaspérés par les circonstances de la mort du Père Bigo, étaient en effet déchaînés et le bataillon n'avait plus fait de prisonniers pendant un bon moment.

Le BMNA mène quelques actions ponctuelles au début du mois de décembre alors que Jean vient enfin d'obtenir ce qu'il réclame depuis si longtemps. Lequesne a donné droit à ses demandes répétées et l'a affecté à la 4^e compagnie où il commande une section sous les ordres du capitaine Naudet. Il y retrouve son ami Maraggi, promu sous-lieutenant, qui s'empresse de lui raconter les potins du bataillon.

Lors de l'attaque du col de la Chevestraye, par exemple, le BMNA s'était englués dans un terrain difficile, défendu par des champs de mines très denses. Bertholaz, le lieutenant commandant la 3^e Cie, avait été sérieusement blessé à la tête en arrivant sur le premier objectif. Alain Taburet avait immédiatement pris le commandement et poussé la compagnie vers son second objectif. Bravant les nombreuses mines et les tirs violents de l'adversaire, il avait obligé celui-ci à se retirer. Les Allemands avaient abandonné toutes leurs positions dans les Vosges peu après cette poussée de la DFL.

Lequesne, impressionné par l'esprit de décision de son jeune subordonné lui avait confié la Trois jusqu'à nouvel ordre. Où est donc le jeune homme qui jouait aux boy-scouts dans les collines galloises il n'y a pas si longtemps ? Il doit être le premier des anciens de Malvern-Ribbesford à commander une compagnie au feu dans une unité régulière.

Le BMNA se retrouve en second échelon le 7 décembre. L'administration militaire peut alors reprendre ses droits. Alain Taburet, par exemple, reçoit la première lettre de sa famille depuis quatre ans. C'est une grande joie mais il reste sans nouvelles de son frère, Pol depuis l'annonce de son évasion par l'Espagne en 1943. Le bataillon reçoit également les décrets confirmant les

récentes Croix de la Libération de Piobetta, Bigo, Tassin et, surtout, ce qui réjouit Jean Fèvre, la reconnaissance du capitaine Mézan comme Compagnon.

Cette distinction fait l'objet de bien des conversations à la popote de Noidans-les-Vesoul où Lequesne a réuni ses officiers. On se tourne vers Fèvre, le seul ancien de la compagnie lourde. Jean n'aime pas être ainsi distingué en public, mais les toasts de fin de repas que l'on vient de porter à l'occasion de sa prochaine nomination, ont, pour une fois, eu raison de sa réserve. Il se décide à parler :

- . Ceux qui ont connu l'atmosphère de notre cantonnement de Nabeul ne sont plus très nombreux.... Ce camp était un vaste progrès par rapport à Zouara et notre patron, Paul Mézan, le patron de la « Lourde », avait fait quelque chose d'étonnant de la popote.

C'était une installation extraordinaire. Elle n'avait pas coûté un sou en dehors des pots indispensables pour obtenir les matériaux nécessaires auprès des propriétaires d'origine. Construite à l'aide de caisses de munitions remplies de terre pour la stabilité, on y avait enchâssé des pare-brise de GMC en guise de fenêtres. C'était astucieux car on pouvait ainsi les ouvrir. Le toit en tôle ondulée était moins inattendu bien que des troncs de cocotiers aient servi de charpente. Le plus surprenant en était l'intérieur. Un plancher de GMC servait de piste de danse, deux planches sur des fûts d'essence figuraient le bar, un piano et de nombreuses tentures faites d'étoffes locales lui donnaient un air très confortable. Le plus agréable, au cours de cet hiver, était la cheminée où brûlait chaque soir un bon feu. Les troncs d'olivier se consumaient silencieusement et donnaient de belles braises, mais le sapin des palettes projetait de toute part de grosses étincelles résineuses. Un petit malin avait récupéré une aile d'avion italien : plantée verticalement et percée aux bons endroits, cela faisait un foyer parfait.

- . Ça dégagait, demande un des auditeurs ?

- . A tout bout de champ, les prétextes ne manquaient pas. Nous invitons les infirmières de la *Spears*, les toubibs, des officiers amis et surtout les « épouses » qui avaient pu rejoindre leurs maris.

- . Et Mézan lui-même : quel genre de type était-il ?

- . Un seigneur, absolument sans peur, direct, ouvert, une foi jamais démentie, un homme en qui nous avons eu immédiatement confiance. Il avait un panache extraordinaire. J'ai appris après coup qu'il avait commandé sa compagnie en gants blancs, calot bleu ciel et monocle au Garigliano. Il paraît même qu'il avait demandé à ses hommes de se raser de près avant l'attaque.

Fèvre estime qu'il il a assez parlé pour un soir et en reste là. Il ne répondra plus que par monosyllabes aux questions qui fusent autour de lui. Il lui semble que l'on viole, un passé secret qui ne lui appartient plus tout à fait.

Lequesne n'a rien dit pendant que Fèvre parlait : ses pensées sont ailleurs. C'est dans un grand silence qu'il se décide à annoncer son départ : il a été chargé d'une mission au Levant. Certains indices faisaient craindre cette éventualité mais personne ne voulait y croire. C'est peu dire que tous sont désolés, il ne laisse que des regrets. Le commandant Bertrand dont il annonce l'arrivée, prend une bien difficile succession.

L'ambiance devient encore plus sombre à l'annonce du transfert de la division vers les poches de l'Atlantique. Les plus anciens se souviennent :

- On nous avait mis en quarantaine dans un bled épouvantable en Afrique du Nord, se souvient l'un.

- Nous avons bien failli louper le débarquement en partant en Italie. On nous a interdit ensuite de rentrer dans Toulon que nous venions de dégager, renchérit un autre.

Cette mission nouvelle qui paraît parfaitement secondaire enrage les plus excités :

- Qu'est-ce qu'on va f... là-bas ? Laissons mijoter les Allemands, ils finiront bien par moisir tout seuls !

Le moral de la division est provisoirement au plus bas.

Hitler, lui, a d'autres idées. Ses blindés assiègent Bastogne depuis cinq jours quand la DFL, rameutée en catastrophe, rebrousse chemin et traverse de nouveau la France en chemin de fer et en camion sur des routes verglacées, par un froid noir. De retour à l'Est, elle relève la 2^e DB le 2 janvier et s'installe sur un front de quarante kilomètres. C'est un espace énorme, même si le Rhin borde la position de Plobsheim à Sélestat. Elle se trouve à nouveau en défensive.

Au BMNA, installé dans la région de Sélestat depuis le 1^{er} janvier 1945, Taburet profite de cette période de calme provisoire pour demander une permission et faire un saut à Lons-le-Saulnier. Son frère, Pol, y est en traitement. Les gamins de 1940 ont peine à se reconnaître après quatre ans d'épreuves, d'angoisses et de combats

- Comment va la famille ? Et Philippe ?

- As-tu des nouvelles de Gaël ?

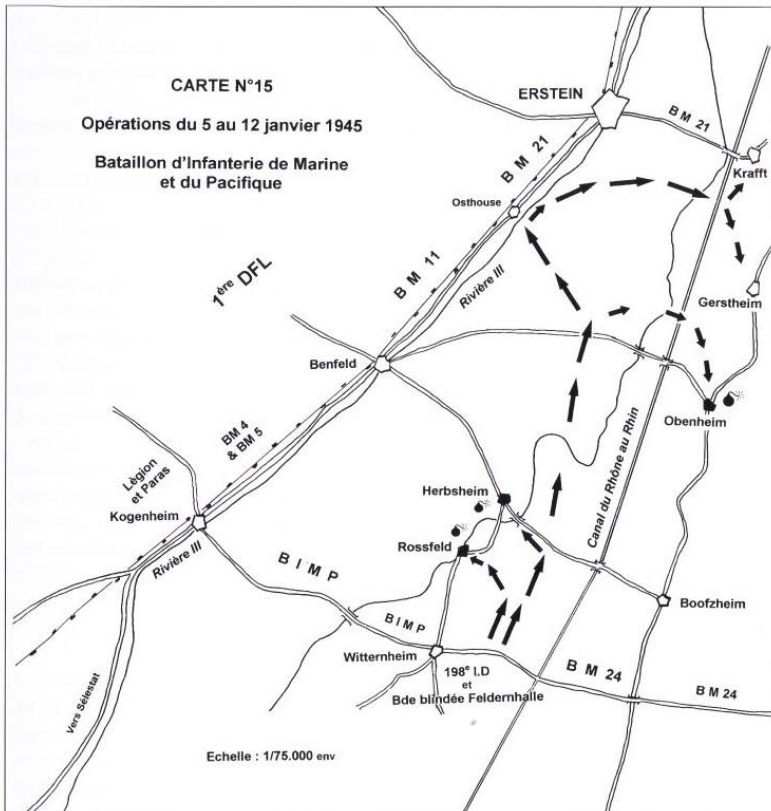
Ils n'en finissent pas de se retrouver.

Le BIMP occupe le quartier Obenheim-Boofsheim, entre le Rhin et le canal du Rhône au Rhin. Le capitaine Picard achève de prendre sa troupe en main et de lier connaissance avec ses officiers. Il a relevé le lieutenant Favreau qui avait lui-même succédé à Pergaud. Il a pris la mesure de son

unité. Il y a là André Salvat, de retour après sa blessure de Mauranne et Jacques Duchêne que son chef connaît déjà un peu. La réserve naturelle du jeune officier lui inspire confiance : il saura bientôt en apprécier la fermeté de son caractère.

La période de repos et d'instruction du mois de décembre est déjà lointaine. Le bataillon est sur le qui-vive. L'ennemi a conquis une tête de pont à Gamsheim et va bientôt tenter quelque chose à partir de la poche de Colmar. Le BIMP risque, une fois de plus, de se trouver aux premières loges de l'enfer.

L'énorme front que tient la DFL aurait dû être organisé derrière l'III. On n'a cependant pas voulu abandonner la dizaine de villages alsaciens récemment libérés qui se trouvent à l'Est de la rivière.



La 1^{ère} compagnie du BIMP est poussée sur Wittenheim le 5 janvier. Une autre occupe Neunkirch à deux kilomètres à l'Est. L'ennemi se montre actif et lance de nombreuses patrouilles. Il fait quelques prisonniers à la faveur d'un coup de main dans la nuit du 5 au 6. On pressent dès lors une attaque en règle. Le bataillon resserre son dispositif et la Une se replie sur Rossfeld où se trouve le PC du commandant Magendie. Elle s'installe dans la nuit du 6 au 7 janvier. Le village est coupé en deux par un petit ruisseau qui traverse ensuite Herbsheim. La section de l'aspirant Dupuy occupe la partie Sud-Ouest, au-delà du pont. Les lisières sont défendues par la section Bellec. La section Duchêne, le PC et le reste de la 1^{ère} compagnie occupent l'intérieur de l'agglomération.

Le reste du bataillon est organisé en point d'appui à Herbsheim sous le commandement du capitaine Roudaut. Il a remplacé Picard à la CA.

L'alerte générale est donnée à 06.45h le 7 janvier. Elle ne surprend pas le BIMP, déjà alerté la veille par une escarmouche à Neuenkirch. Des centaines de formes blanches surgissent devant les avant-postes dans l'aube glaciale. De nombreux chars les accompagnent et laissent de longues traces noirâtres dans la neige. Le point d'appui d'Herbsheim est attaqué à 11.00h. Une section de canons de 105 qui se croyait protégée est quasiment détruite d'entrée de jeu. Les artilleurs survivants rejoignent aussitôt les rangs du bataillon et combattent avec eux. Les fantassins allemands, très mordants, franchissent le Zembs, à l'entrée du village, mais sont cloués au sol par les feux du BIMP. Ils repartent à l'assaut en début d'après-midi et réussissent à prendre pied dans la petite cité. Le pont saute alors sous leur nez. La 2^e Cie, accompagnée des chars légers des fusiliers marins de Barberot, contre-attaque à la tombée de la nuit et rejette les Allemands de l'agglomération. Le périmètre de défense est donc rétabli sans trop de dommages. Par contre, la situation est grave au BM 24 que les Allemands, fonçant au Nord vers Krafft ont réussi à isoler.

Du côté de Rossfeld, la Une a juste eu le temps de faire quelques travaux défensifs au cours d'une nuit agitée. La section Bellec est vigoureusement attaquée mais réagit brutalement et ne se laisse pas entamer. Une forte patrouille ennemie réussit un peu plus tard à pénétrer dans le cimetière, à l'Ouest du village. Il faut l'en déloger : c'est l'affaire d'un groupe placé jusque-là en réserve. Il fonce et, avec l'aide d'un Tank-Destroyer (TD), réussit à chasser l'adversaire.

Devant la vigueur de l'action ennemie, la position de Herbsheim est renforcée au cours de la nuit suivante par un peloton de TD et une section du BMNA prélevée sur la Trois que commandait encore récemment Taburet. Ce détachement est aux ordres du sous-lieutenant Daumont.

La pression s'accroît sur Rossfeld et Herbsheim le 8 janvier. Les deux points d'appui du BIMP sont désormais entièrement encerclés et l'ennemi circule librement dans les intervalles. Il lance des patrouilles et tente de s'infiltrer. Le froid est si vif que les mitrailleuses refroidies à eau, gelées, refusent tout service. Il faut à chaque instant déloger l'adversaire à la grenade.

Au BM 4, étroitement encerclé depuis quarante-huit heures, la situation s'aggrave. Elle est bientôt quasi-désespérée. Ses voisins ne peuvent malheureusement rien faire pour lui.

Le BIMP est toujours étroitement cerné le 9 au matin et subit un bombardement d'artillerie presque continu. La section du lieutenant Didi, repousse sans merci les grenadiers ennemis qui ont réussi à prendre pied au Nord du village, mais les ressources commencent à manquer. Le point d'appui n'est heureusement qu'à deux kilomètres de l'III.

Il devient nécessaire de dégager les marsouins. Le Bataillon de Légion Étrangère du commandant de Sairigné est désigné pour les relever. Un fort groupement mixte à base de parachutistes et de fusiliers marins, aux ordres du commandant Pierre de Morsier, monte une véritable opération dans ce but. L'entreprise, menée avec énergie et courage, réussit à rompre le blocus. La colonne apporte vivres et munitions et se charge des blessés. Elle arrive à temps, le bataillon était à bout. Le BIMP dégagé, peut se replier à travers les bois de Benfeld. Il se regroupe en réserve à Bolsenheim. La 1^{ère} compagnie a eu chaud mais peut rompre le contact sans enregistrer de blessé, malgré les obus allemands.

Le BM 24 disparaît le lendemain 10 janvier. La radio du commandant Coffinier se fait l'écho de ces dramatiques combats. L'ennemi atteint le centre du point d'appui. Disloqué, à bout de résistance, le bataillon est détruit à Obenheim dans la soirée. C'est un nouveau choc pour la DFL. Bien des officiers pensent que l'ordre de combattre en avant de l'obstacle de l'III était une erreur et que l'état-major de la 1^{ère} Armée est fautif. Ils n'hésitent pas à dire qu'il a provoqué de nombreuses pertes dont la disparition du BM 24.

Les Allemands n'ont pas réussi dans leur tentative mais les chaleureuses félicitations que Leclerc adresse à la DFL pour avoir si bien défendu Strasbourg ont un goût amer.

L'offensive allemande est à peine repoussée au Sud de Strasbourg quand le chef de la 1^{ère} Armée décide d'en finir avec la poche de Colmar.

La division, doit s'engager dans le compartiment de terrain Sélestat-Illhausern et commence à glisser vers le Sud le 18 janvier. Elle achève sa mise en place quatre jours plus tard sous de violentes tempêtes de neige.

La 1^{ère} Brigade fait partie du Regimental Combat Team N°1 (RCT 1) qui commande le colonel Delange, elle stationne à Saint-Hippolyte. La 2^e Brigade (RCT 2) du colonel Gardet, avec le BMNA depuis novembre, s'installe à Bergheim. La 4^e, avec le BIMP, n'a qu'un rôle passif.

Le RCT 2 attaque le 23 janvier sur un front de quatre kilomètres. Le BMNA ouvre la marche. Il éprouve presque tout de suite de sérieuses difficultés dans sa progression. Les 1^{ère} et 2^e compagnies sont en tête. La Trois, dont le capitaine Anthonioz a pris le commandement en décembre des mains de Taburet, et la Quatre marchent en second échelon.

Le BMNA pénètre dans les bois situés à l'Est de l'III et y engage le combat à 09.00h. Il atteint la rivière, son premier objectif, peu après. On voit bien quelques passerelles que l'ennemi n'a pas détruites, mais elles sont battues par des tirs de snipers et d'armes automatiques.

Les coups de feu échangés au-dessus de l'eau sont sans grand effet sauf quand une section tente de franchir la passerelle de la maison forestière Junghurst. Son chef est tué immédiatement. Il faut attendre que le BM 5 réussisse à franchir l'obstacle. A 13.00h la 2^e Cie parvient à traverser l'III avec des bateaux pneumatiques, se rabat vers le Sud et enlève les résistances qui empêchaient la Une de passer.

Les conditions sont très dures, la zone de combat ne comporte aucun village, donc pas d'abris naturels, or la température oscille entre moins 15 et moins 20°. Le froid intense diminue le tonus des attaquants alors que l'adversaire, bien accagnardé dans ses casemates de rondins presque invisibles sous la neige, est parfaitement à l'abri.

La 3^e compagnie franchit l'III à son tour, dépasse la Deux et prend la tête. Taburet et ses hommes atteignent la piste qui prolonge celle de la Junghurst à travers les bois de Gemeinmark. La ligne d'attaque est bientôt arrêtée par une nouvelle rangée de casemates. Le morceau est trop dur et le commandant Bertrand demande à l'artillerie d'intervenir.

Le tir des 155 levé, le bataillon repart mais est de nouveau immobilisé par les 88 ennemis. Le BMNA n'atteindra pas son second objectif ce jour-là. On s'installe en défensive tout en maintenant un étroit contact.

La Trois, placée en lisière du bois, fait face à l'Est, la section de Taburet est en liaison avec la 2^e Cie vers le Sud. C'est là qu'un tir de harcèlement inopiné, la nuit est largement tombée, s'abat sur elle vers 21.00h. Alain

s'effondre, gravement blessé avec une fracture ouverte de la jambe et l'artère fémorale blessée.²¹

Aussitôt transporté à l'ambulance Spears, Alain est immédiatement amputé : il n'y a rien d'autre à faire. Il quitte ce monde le 29 janvier, à la veille de ses vingt et un an. Il a beaucoup souffert sans jamais perdre sa lucidité.

" A fait ses premières armes en Italie où il s'est révélé d'un courage et d'un sang-froid exceptionnels. Pendant toute la campagne de France et d'Alsace, a confirmé ses brillantes qualités de chef (...). "

Telles sont les dernières appréciations de sa quatrième et dernière citation, celle qui accompagne, six jours après sa blessure, la nomination dans l'ordre de la Légion d'Honneur de l'un des plus anciens Cadets.

²¹ Voir note 721 à la fin du livre 7



Frédéric LESCURE (1940)

Chapitre 81 - 7 avril 1945. L'administration a tout son temps

Le commandant Barbier commence à trouver que F. Lescure en a assez fait : il compte déjà plus de dix coups de main ou patrouilles et son chef aimerait le voir moins exposé. Voilà un capitaine de quarante ans qui se prend pour un sous-lieutenant ! Rien n'y fait, Frédéric ne tient pas en place et effectue de nombreuses liaisons tous les jours. Comme il pleut à verse depuis quelque temps dans la région du Col de Croix, son bataillon se réchauffe grâce à la goutte qu'un habitant de Fougerolle a eu la bonne idée d'exhumer. Il vient de déterrer ses réserves murées dans sa plus profonde cave pendant l'occupation et les vend à un prix minime aux combattants.

Lescure gête, c'est le mot qui convient, dans une pauvre baraque dont le toit a été transformé en passoire par les bombardements. La pluie s'infiltrait partout et ses occupants sont constamment trempés. Alors, tant qu'à faire, autant marcher : cela réchauffe, se dit Lescure.

La région des Noirs Etangs, où se trouve alors le bataillon, est calme et les unités françaises sont provisoirement sur la défensive. Pas tout à fait car on aimerait bien connaître l'organisation de l'ennemi aux environs de la route de Servance au Thillot. La 1^{ère} compagnie du capitaine Vianne doit effectuer une opération dans cette direction le lendemain. Lescure demande bien entendu à diriger la reconnaissance qui s'avère nécessaire.

Au matin, on demande des volontaires, mais certains déclarent :

- Ce sont toujours les mêmes qui doivent tout faire !

Lescure explique alors qu'il dirigera lui-même l'opération : il y a alors trop de monde pour le suivre.

Aidé par les hommes du Génie qui les avaient posés, les hommes de tête commencent par enlever les pièges défensifs afin de laisser passer la colonne. Un tout jeune homme enlève le dernier, Lescure est juste derrière lui. Le piège lui explose dans la main et le blesse grièvement. Frédéric vient de passer au travers une nouvelle fois. Il recommande à ses hommes de bien repérer le passage en vue du retour, puis se porte en avant vers la crête qui constitue son objectif.

La marche est rapide afin de rester exposé le moins longtemps possible. L'ennemi les a certainement repérés, des balles sifflent au-dessus de leurs têtes quand ils traversent les zones dégagées où on peut les voir. Sorti d'un épais taillis, Frédéric aperçoit devant lui une cabane forestière, adossée à la crête.

Elle pourrait parfaitement abriter un poste allemand. Il se met donc à courir en terrain découvert quand une violente explosion se produit derrière lui. Il sombre aussitôt dans le noir absolu.

Couché sur le dos, il reprend connaissance pour entendre quelqu'un déclarer :

- . Il est fichu ! Il n'y a rien à faire. Ce n'est pas la peine de s'en occuper.

N'éprouvant aucune sensation, il réalise qu'il ne s'agit pas de lui. Il ne souffre pas pour le moment. Il a l'impression d'être toujours dans la nuit, ne sent plus son bras droit et ressent une immense fatigue.

Il a déclenché une mine bondissante en courant et c'est le jeune soldat qui le suivait à trois mètres qui a tout pris : ou presque. Le capitaine, que l'on ramène tant bien que mal en arrière, ne perd connaissance à aucun moment. Bien au contraire, il est soulagé :

"Maintenant je suis sauvé, se dit-il, je pourrai un jour rentrer chez moi sans risquer de me faire pendre, sans que mes enfants risquent de rougir de moi."

Aidé de deux de ses hommes, plus porté que marchant véritablement, Lescure rencontre bientôt deux brancardiers envoyés par le capitaine Vianne qui suivait sa progression à la jumelle. Il y a un jeune médecin au poste de secours avancé. Il y est pansé et lardé de quelques coups d'aiguille bienfaisants avant d'être chargé sur une jeep à destination de l'arrière.

Son chef de bataillon résumera cette nouvelle aventure en concluant ainsi la citation précédente :

" Le 17 octobre 1944, au cours d'une reconnaissance poussée au contact des défenses ennemies devant le fort de Château-Lambert, a été grièvement blessé par une mine, donnant à nouveau l'exemple d'une sérénité et d'un courage remarquables. "

Il passe d'abord au centre chirurgical de Corravilliers, mais n'y reste pas. Transporté à la caserne de Lure transformée en hôpital, il commence par traîner un moment dans un vestibule. Il est opéré quelques heures après sa blessure. Il a encore assez d'énergie pour se lever le même soir afin de donner à boire à l'un de ses voisins de lit.

L'établissement de Lure étant un hôpital avancé, il est emmené à Vesoul. La préfecture y sert d'hôpital. Il n'y reste pas longtemps puisque à peine réveillé il est conduit le lendemain à Dijon, à l'hôpital Montmuzard. Il subit là une seconde opération dont il émerge le torse et un bras plâtrés. Sa famille lui rend visite, ce qui lui permet de faire la connaissance de son fils Patrick, né un mois plus tôt. Il demande à rester à Dijon pour ne pas s'éloigner des siens

Rien n'y fait. Il est transféré à l'hôpital Hyppolite Fontaine malgré ses réclamations. Il est question d'un départ pour le Midi, voire l'Afrique du Nord puisque c'est là que la 1ère DB a été formée.

Lescure ne l'entend pas de cette oreille et le voici parti à pied pour regagner Montmuzard. Il est pieds nus, en pyjama, le torse entièrement plâtré et le bras droit étayé à l'horizontale. Les passants ouvrent de grands yeux et sont tellement sidérés que pas un n'offre de le transporter. Personne ne lui demande rien en route mais il faut le réanimer après qu'il se soit effondré dans la cour à son arrivée. Le médecin chef, subjugué par une telle volonté, décide de le garder.

Il n'est pas au bout de ses peines. Il lui faut d'abord subir une très douloureuse rééducation au Val de Grâce à Paris. Son bras est complètement ankylosé au sortir du plâtre.

Sa situation administrative confine par ailleurs à l'absurdité. Il combat en première ligne depuis cinq mois mais l'armée ignore officiellement son existence. Il n'a ni solde, ni courrier et encore moins de statut reconnu. Il a entraperçu son dossier à Montmuzard – il est devenu énorme – mais c'était pour lui faire remplir un questionnaire. L'administration se préoccupait de savoir s'il avait porté la francisque. Convaincu de longue date de la nécessité de réconcilier les Français entre eux, Frédéric avait été choqué que l'on puisse poser une telle question.

Il est obligé d'entamer des démarches pour régulariser sa position militaire. "Démarche" est bien le mot car s'il poursuit sa rééducation au Val, il est obligé de prendre une chambre en ville et doit déambuler de longues heures dans Paris. Grand marcheur, cela ne le gêne pas, mais cela devient monotone à la longue.

Le hasard veut qu'il rencontre un jour, au sortir de l'hôpital, un de ses - anciens sergents de Brynbach. Lamodière est devenu lieutenant d'artillerie :

" Un avancement tout à fait honnête ", comme le constate son aîné.

La Direction de l'Infanterie, l'Inspection de l'Infanterie, le cabinet du Général et quelques autres organismes reçoivent les visites répétées de Lescure. Il ne manque jamais de raconter ce qui lui est arrivé et de dire ce qu'il faut faire, selon lui, pour réconcilier les Français entre eux.

Il n'obtient de ces augustes instances qu'un ordre de mission pour retourner dans son unité. Il a ordre de rassembler toute la paperasse nécessaire à la reconstitution de son état signalétique. Aucun militaire digne de ce nom ne saurait valablement exister aux yeux de l'Intendance sans ce sacro-saint viatique.

A force d'insister lors de ses fréquentes visites il finit par importuner tout le monde et on le lui fait savoir sans détour

" La troisième fois, le colonel de R. me menaçait. Un peu plus et on mettait en prison ! Vraiment c'était extraordinaire ! "

N'arrivant à rien, il écrit directement au Général. Le chef de l'Etat n'a pas oublié ceux qui étaient auprès de lui en juin 1940 et son correspondant obtient satisfaction. Le capitaine Frédéric Lescure est rappelé sous les drapeaux à compter du 16 septembre 1944 par un ordre daté du 7 avril 1945 : admirable résultat de la machine administrative à remonter le temps.

Rétabli, étiqueté, reconnu, soldé, proposé pour la Légion d'Honneur par ses pairs et toujours plein d'enthousiasme, le temporaire capitaine de zouaves retrouve son unité à la fin du mois d'avril. Il est au tableau pour chef de bataillon, mais ne sera jamais nommé. La 1^{ère} DB a atteint la frontière autrichienne : la guerre est presque terminée

Les combats cessent peu après, les troupes françaises ont désormais tout le loisir d'observer les villages où elles séjournent et d'ouvrir de grands yeux. Si, à l'église, la travée des femmes est bondée pour l'office, seuls quelques gamins et leurs grands-pères occupent celle des hommes. S'il y en a d'âge militaire, il leur manque qui un bras, qui une jambe.

La qualité des logements, par contre, des petites villas pour la plupart, les fleurs aux fenêtres, les piscines omniprésentes et les terrains de sport que l'on voit partout, frappent les esprits. Lescure fait la même remarque que Beaudouin :

-. Nous avons du retard en France, pense-t-il.

Nommé directeur du service social de la 1^{ère} DB, notre homme réussit plusieurs jolis coups pour trouver les fonds nécessaires à sa mission. La maison Hohner, par exemple, notable fabricant d'accordéons et d'harmonicas, lui vend un important lot d'instruments au vu du bon d'achat qu'il présente. Achetés avec des marks valant cinq francs - fort avantageux cours officiel - ils peuvent être revendus avec un gros profit au bénéfice de la caisse de secours de la division.

Frédéric Lescure, démobilisé et réformé - une seconde fois, ce qui est pour le moins inhabituel - voit sa carrière militaire s'achever définitivement sur ces activités charitables.

De longues et inhabituelles aventures de guerre touchent à leur fin. Il va désormais pouvoir se consacrer à nouveau à sa famille et vivre de nouvelles péripéties. Elles seront industrielles.

Il les vivra sans plus composer avec sa conscience qu'il ne l'a fait jusqu'ici.

Chapitre 82 - 7 avril 1945. *Roehampton Park*

Le chef d'escadron baron Philippe Mortimer de Cabrol de Mouté achève de boucler sa cantine en sifflotant. On serait content à moindre prix. L'adjudant Cabrol a fait son chemin depuis le mois d'avril 1940. L'encre de sa nomination au grade d'officier de liaison de 3^e classe, sous la plume du général Koenig, est à peine sèche. Il est à la veille de retrouver la France. Il quittera demain son appartement de Kensington pour prendre ses fonctions à la Mission Militaire de Liaison administrative. Promu le 6 juillet 1944, il doit quitter le Royaume-Uni le lendemain.

Le temps est radieux, la campagne anglaise n'a jamais été si belle et, même si la bataille fait rage en Normandie depuis un mois, les prémices de la victoire prochaine sont visibles. Le flot des convois a envahi les routes du Sud, les divisions alliées partent s'aligner face à la Wehrmacht bientôt aux abois. On sent qu'une énorme machine de guerre est en route. L'Angleterre est comme grosse d'un fantastique arroi guerrier qu'elle déverse sur le continent en un sauvage accouchement.

Louis de Cabrol a tout lieu d'être satisfait. A trente-deux ans, il a déjà dix années de brillants services et deux références prestigieuses derrière lui : Saumur et l'Ecole des Cadets. Il a l'expérience du combat, l'estime de ses pairs et la perspective d'une carrière militaire plus qu'honorable. Que demander d'autre après quatre ans d'une existence somme toute pas trop désagréable ?

Et pourtant ! Se doute-t-il que sa vie est en passe de basculer inexorablement ? Certainement pas.

Après avoir effectué diverses missions au cours de l'avance alliée jusqu'à la Seine, on le retrouve à Paris au mois de septembre comme officier de liaison auprès des forces britanniques. Il tombe malade à cette époque, comme on l'a vu. Son affectation à la MMLA ne lui plaît au premier abord qu'à moitié et il tente sans succès d'intégrer une unité combattante.

Le mois de février lui apporte deux grandes satisfactions. La naissance de son fils est certainement une grande joie : Richard, Louis, que l'on connaîtra plus tard sous le nom de Jean-Louis, vient au monde le 22 février. Son père, nommé chef de la Mission Militaire auprès de la 2^e Armée Britannique deux jours auparavant, a ainsi tout à la fois le plaisir dé, recevoir une affectation dans la zone des combats et d'avoir un héritier.

Le voici bientôt immergé dans l'ambiance bien particulière des unités anglaises où il se sent complètement à l'aise.

La seconde Armée est engagée dans la bataille de la Ruhr depuis le 8 février. Elle tente d'atteindre le Rhin au moment où Cabrol la rejoint. Le mess du général Dempsey retentit encore de la querelle qui vient d'opposer Bradley à Montgomery. Le premier voulait récupérer la 9^e Armée US, restée sous les ordres du second depuis l'affaire des Ardennes. La volonté d'en finir avec les Allemands en réunissant quatre armées américaines sous son autorité, se cachait derrière ce souhait. Les Britanniques et les Français auraient donc été relégués sur les ailes dans un rôle secondaire. Ce projet qui prévoyait une attaque à travers le terrain le plus difficile du front, avait été combattu par Montgomery et rejeté par Eisenhower.

La campagne du Palatinat est pratiquement achevée alors que Patton conquiert à son tour une seconde tête de pont au-delà du Rhin le 22 mars : un mois après l'arrivée de Cabrol. Les Français en feront autant une semaine plus tard.

On ne peut plus parler de front continu en Allemagne au début du mois d'avril. Les grandes unités du Reich autrefois triomphant sont définitivement morcelées. Les Alliés sont maintenant confrontés à une succession de points d'appuis désespérément défendus. Ces défenses sont écrasées en quelques jours, voire en quelques heures.

Des prisonniers français, conscients de la déliquescence de l'appareil administratif et policier ennemi, n'attendent pas l'arrivée des alliés pour agir. Débordant sans peine les vieux *felwebels* préposés à leur garde, ils s'ouvrent les portes des camps. Les premiers moments de joie passés, ils réalisent qu'ils ne sont guère plus avancés. Que faire ? Attendre les Alliés sur place et vivre d'ici là sur le pays ? Entreprendre de gagner les lignes ennemies au prix de dangers inconnus mais bien réels ? Bon nombre optent pour la seconde solution.

Les éléments avancés d'une division anglaise rencontrent l'un de ces groupes. Ils les encouragent mais ne peuvent s'attarder. Ils ne sont pas équipés pour les aider, le mieux est de rendre compte. Le message parvient à l'arrière le 7 avril :

- . *Frenchmen did you say ? Very well, call major Cabrol. That's his job.*
- . *All right ! Give me a jeep and a driver. I'll go and meet them.*
- . *Take Major X. with you. G2 might be interested in what they have to say. You never know.*
- . *Fair enough. Lets go !*

Les éléments de reconnaissance britanniques ont malheureusement laissé ça et là des groupes d'Allemands résolus, voir fanatiques, chargés de la

défense de Wissen et fermement décidés à livrer un dernier baroud *für der Führer*. Ils ont prudemment laissé passer les premiers engins anglais dans l'espoir d'un gibier plus conséquent. Le temps passe : rien ne vient. Le tube du panzerfaust dépasse à peine de la broussaille qui borde le fossé où le tireur s'est allongé. Un véhicule léger débouche soudain : trois hommes sont à bord. Un officier est debout à côté du chauffeur, agrippé au pare-brise pour mieux surveiller la route. L'autre est assis derrière. Ce n'est pas un char ! tant pis, ces *dummkopff* feront l'affaire.

- Wh000sh ! Blamm ! L'Allemand et son chargeur n'attendent pas la suite et s'enfuient aussitôt.

L'obus, venu de la gauche, a frappé la carrosserie derrière le conducteur. L'officier anglais et ce dernier ont été tués sur le coup. Louis de Chabrol a été projeté de la jeep qui s'est renversée. Il gît sans connaissance au bord de la route.

Il ouvre les yeux au bout de quelques instants, complètement abasourdi, sans perception réelle de son état. Il se passe la main sur la figure comme pour chasser le voile noir qui semble l'entourer. Il ramène sa main pleine de sang. Le bas de son corps est inerte : il ne sent rien, ne peut bouger et perd de nouveau connaissance.

Une douleur insistante au côté le réveille de nouveau et, se redressant péniblement sur un coude, réalise qu'il doit avoir les côtes cassées. Il tente de se lever mais ses jambes refusent tout service. Il les regarde et s'étonne sans comprendre de l'angle que l'une d'entre-elles fait avec son corps. Du sang ! Il y a du sang partout et Cabrol réalise dans un sursaut qu'il va mourir là s'il ne fait quelque chose. Il réussit tant bien que mal à se faire lui-même deux garrots avant de s'évanouir de nouveau sous l'emprise de l'atroce douleur qui l'envahit peu à peu.

Il ne se réveille guère qu'au sortir de sa première opération. Le bas de ses jambes, déchiqueté par la volée d'éclats qui a tué ses deux compagnons, n'était plus que plaies irréparables. Il a été nécessaire de l'amputer des deux côtés.

D'autres se laisseraient envahir par le désespoir et l'angoisse d'une vie gâchée par le mauvais sort. Pas lui : sa première pensée est caractéristique :

- Je remonterai à cheval, se dit-il.

C'est là le premier pas d'un extraordinaire rétablissement physique et surtout moral. Cela va lui prendre des mois. Peu lui importe d'apprendre que l'explosion lui a de surcroît crevé un tympan. Cela se répare, lui dit-on.

- Est-ce que je pourrai remarquer ?

Bien sûr ! Mais vous n'en êtes pas encore là. Je ne vous cacherai pas qu'il va malheureusement falloir que vous subissiez encore plusieurs interventions avant que l'on puisse vous appareiller.

-. Ce sera long ?

-. Probablement. Cela dépendra de l'habileté des chirurgiens et de votre propre résistance. Nous regrettons de ne pouvoir vous garder ici. Nous ne sommes pas équipés. Vous partez demain pour l'hôpital américain N°1 à Orly. On fera le point là bas.

Louis de Cabrol entame une période de son existence qui lui laissera un souvenir atroce. Arrivé vers le 15 juin en région parisienne, il est opéré plus de douze fois avant que l'on soit en mesure de l'appareiller. Il faut à chaque reprise attendre une douloureuse cicatrisation chaque fois plus problématique pour ensuite faire un essai d'appui. Une infirmière débutante lui verse un beau jour par erreur de l'alcool dans l'oreille blessée. L'abominable souffrance qui résulte de cette distraction retarde sa convalescence. Il supporte ces épreuves avec bonne humeur et son cousin A. de Lassence ne le trouvera aucunement déprimé lors de ses visites. Son étonnant courage pèsera lourd dans son rétablissement final.

Sur le plan administratif, il est d'abord affecté au département Central pour les Territoires Occupés au début du mois de juillet. Il est ensuite proposé au maintien en activité au début d'octobre - le temps, sans doute, de guérir - pour être en définitive démobilisé et rayé des cadres avec réforme à cent pour cent et deuxième degré, en décembre 1945.

La Légion d'Honneur et sa nomination au grade de capitaine à titre définitif sont les manifestations de la reconnaissance publique. Ce sont là de maigres consolations dans un univers de souffrances.

Il ne se contente pourtant pas de subir. Il demande et obtient l'autorisation de gagner l'Angleterre où on lui trouve un point de chute comme délégué auprès de la Société des Amis des Volontaires Français. Il ferme ainsi la boucle ouverte cinq ans auparavant. C'est l'époque à laquelle la profonde rupture qui semble s'être produite entre son épouse et lui s'achève en séparation définitive.

Cabrol entre à l'hôpital de Roehampton, près de Richmond en Grande-Bretagne, sur les conseils de ses amis, après plus de quatre mois de traitements et de chirurgie. Spécialisé dans la traumatologie et la rééducation fonctionnelle, cet établissement est universellement connu.

Son nouveau pensionnaire apprend courageusement au fil des semaines à maîtriser ses prothèses. Ce n'est pas encore l'âge des plastics, légers et résistants, qui seront utilisés plus tard. C'est encore celui de l'aluminium et du cuir, lourds et peu performants. Les débuts sont particulièrement pénibles :

les tissus, à peine cicatrisés, sont encore fragiles et la sensibilité des névrômes reste vive. Cabrol ressort épuisé des premiers essais de marche malgré la sollicitude de ses infirmières et des praticiens qui l'entourent. Il a perdu tout équilibre autonome et les muscles de ses jambes doivent apprendre à compenser les mouvements que ses mollets ne peuvent plus accomplir.

Plus pénibles encore sont ces douleurs fantômes, ressenties dans les membres disparus. Il a parfois l'impression qu'on lui marche brutalement sur les pieds qu'il n'a plus ou qu'une forte entorse lui torture les chevilles disparues. Malgré tout, serrant les dents, il fait face. Faisant preuve d'une volonté de fer au cours de tentatives quotidiennement renouvelées qui le laissent sans souffle, épuisé, la sueur au front. Il franchit tous les obstacles d'une très pénible rééducation. Mais aussi, quel sentiment de triomphe ne ressent-il pas le jour où il franchit, cannes en main le seuil du vestibule pour déboucher dans la pleine lumière du parc ?

Il a fait la conquête de tous et d'une reporter du Monde Illustré²² en particulier. Celle-ci, venue faire une enquête à Roehampton, converse avec Cabrol :

- Je n'aime pas beaucoup que l'on parle de moi, dit-il. Pourtant, je dois vous raconter ce qui m'est arrivé, parce que d'autres mutilés, à mon exemple, reprendront courage. D'autres mutilés qui apprendront que, pour eux aussi, la vie peut n'avoir pas changé. Voici les dates : le 1^{er} juillet, j'arrive à Roehampton. Le troisième jour je marche sur mes pilons avec deux cannes ; le cinquième jour, sans canne. Le trente-septième jour, j'entre en possession de mes jambes articulées.

- Le surlendemain de ce jour, rapporte la journaliste, j'ai aperçu la haute silhouette du commandant de Cabrol sous la grille de l'hôpital. En passant, il me dit :

- Je vais déjeuner en ville. Mercredi, je reprends l'avion pour la France. Dans quelques jours je monterai à cheval.

La guerre s'est achevée entre temps et la France tourne désormais son énergie vers la reconstruction. Elle n'oublie pas ceux que le conflit a laissés au bord de la route. Des filières d'intégration se sont ouvertes pour ceux de ses soldats qui ne peuvent ou ne veulent pas poursuivre une carrière militaire. Les Affaires Étrangères paraissent mieux adaptées au cas de Cabrol que l'administration coloniale par exemple. Le cabinet du Général prend les choses en main : Gaston Palewski s'en ouvre à Georges Bidault le 5 novembre 1945 :

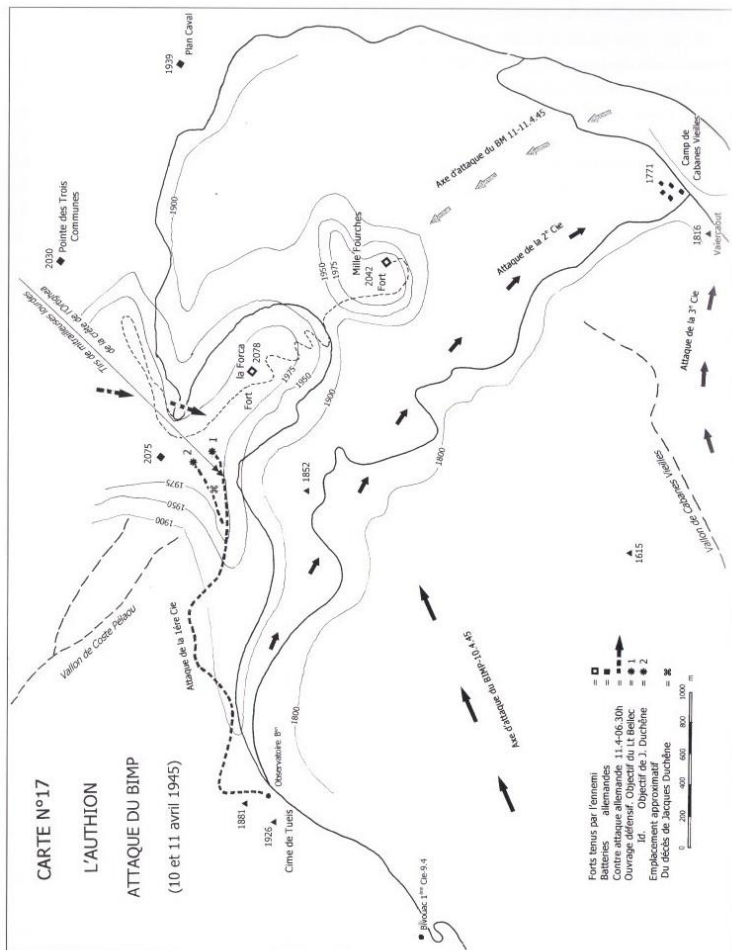
- Le commandant de Cabrol ayant rendu de grands services à la France Libre (...) trouver un emploi dans le cadre latéral des Affaires Étrangères. Il

²² Voir note 722 à la fin du livre 7

a été des premiers dans la France Libre. Dans la formation de nos « Cadets », il a montré des qualités éminentes et rendu, en coopération avec nos alliés, les plus grands services.

Le ministre répond pratiquement par retour du courrier

- (...) Louis de Cabrol a été nommé vice-consul de France et va être incessamment affecté à Boston.



Chapitre 83 - 21 avril 1945. Authion

A son grand dépit, la 1^{ère} DFL été rappelée au moment où elle allait avoir l'immense satisfaction morale de pénétrer en Allemagne et de solder ainsi la dette contractée en juin 1940. Mais la France se doit d'achever elle-même la reconquête de l'intégralité de son territoire.

Le Général veut que la nation retrouve sa place aux yeux du monde et ces derniers combats y contribueront comme ceux des poches de l'Atlantique. Il s'agit, sept mois après la libération de Paris, de chasser l'ennemi des dernières parcelles du territoire national encore entre ses mains. Ch. De Gaulle souhaite également s'assurer des gages territoriaux afin d'obtenir une rectification de frontière à notre profit : opération qui est au demeurant souhaitée par la population locale.

Le Général s'adresse à ses chefs de corps la veille de l'opération et leur dit :

- Chaque succès militaire nous donne des moyens de plus dans les négociations.

Ce ne sont malheureusement pas les Italiens que nous allons trouver en face de nous, pensent certains. Il aurait été agréable de leur remémorer leur trahison de juin 1940 à coups de canon.

Les troupes américaines du secteur n'ont fait que contenir les Allemands depuis le débarquement du 15 août. Ceux-ci sont installés sur les cimes et les bombardements aériens restent sans conséquence d'ordre militaire. Eisenhower a besoin de ses hommes en France et en Allemagne et ne songe pas une seconde à conquérir un objectif de haute montagne aussi secondaire à ses yeux.

La vie est devenue très précaire dans la région de Sospel depuis le mois de septembre. La vallée est occupée par l'ennemi qui contrôle ainsi les voies d'accès menant à ses positions. Réquisitions, arrestations, combats contre les maquis, très violents tirs d'artillerie alliés et incendies récurrents sont le lot quotidien des sospellois.

Il faut attendre le 31 octobre pour voir les GI libérer enfin Sospel. C'est au tour de l'adversaire de bombarder la ville qui n'en peut mais. Elle ne compte plus que mille habitants à la fin de l'année.

Le signal de la reconquête finale est donné le 8 avril par deux commandos parachutistes. L'un est français et l'autre britannique. Ils sont chargés de mener des actions de guérilla sur les arrières de l'ennemi.

L'ultime bataille de libération du territoire national s'articule en trois opérations. La première vise la Tarentaise : elle est menée du 23 mars au 10 avril par les 7^e, 13^e et 27^e BCA. La seconde se déroule en Maurienne du 5 au

12 avril, les 11^e, 15^e et 27^e BCA en sont chargés ainsi que le 6^e BCA que nous retrouvons donc ici cinq ans après les combats de Norvège d'avril 1940.

La dernière action d'ensemble est confiée à la DFL bien qu'elle soit loin d'être une unité de montagne. C'est en effet une opération de ce type dont il s'agit. Aux difficultés habituelles du combat, s'ajoutent la nature du terrain avec ses fortes dénivelées, ses éboulis de pierres instables, l'absence totale de couverts, les brutales coupures de profonds ravins et, bien sûr, l'altitude. En cas de succès, ce dont personne ne doute, la division pourra l'exploiter en direction du col de Tende et de l'Italie de Turin.

Les Allemands ont eu tout le temps d'aménager les anciennes fortifications françaises que les Italiens avaient retournées à leur profit. Le Sud du massif de l'Authion - objectif de la division - est donc battu par des feux puissants et truffé de champs de mines et de pièges.

La DFL n'est ni entraînée ni équipée pour le combat en montagne. Les semelles lisses des brodequins américains par exemple, n'offrent aucune prise aux rochers glissants et il faut prévoir de nombreuses chutes. Il lui faudra réaliser des prouesses pour hisser son armement lourd et appuyer ses fantassins.

L'Authion est un ensemble de sommets dont certains dépassent les deux mille mètres. Il domine de mille cinq cents mètres les vallées du Cairois, de la Roya et de la Bevera. Son sommet est couronné de plusieurs ouvrages fortifiés plus ou moins modernes. Les principaux : Millefourche, La Forca et Plan-Caval avaient brisé de leurs feux toutes les tentatives italiennes de juin 1940. Les Allemands et plus particulièrement leur 34^e DI s'y sont solidement installés depuis un bon moment.

Le plan général prévoit une attaque frontale et un débordement, encadrés de deux actions secondaires. L'effort principal est confié au BIMP et au BM 11. Ces bataillons sont restés en réserve pendant l'opération contre Colmar. C'est leur tour. Ils sont chargés de conquérir le fort de La Forca, puis celui de Mille Fourches pour s'emparer enfin de la croupe de Cabanes-Vieilles.

L'attaque directe contre le fort de La Forca revient à la 1^{ère} Cie du capitaine Picard. Sa première section est normalement commandée par le lieutenant Salvat, mais celui-ci vient de bénéficier d'une permission pour se marier. Le commandant Magendie a promis de le rappeler si une opération était décidée mais n'a pas jugé utile de le faire. Jacques Duchêne est en effet disponible et prend le commandement de la section à sa place.

L'objectif de la compagnie est particulièrement coriace. La prise du fort lui-même est conditionnée par la conquête de deux d'ouvrages disposés en barrage à la racine de l'éperon à l'extrémité duquel se dresse le fort principal. Il semble qu'aucun boyau ne les relie. Une cinquantaine de mètres les sépare.

De la cime de Tuis qui marque la base de départ, Picard et ses officiers aperçoivent les deux ouvrages essentiels à mille cinq cents mètres de leur observatoire. Observant les fortes grilles qui ferment la porte du fort, les officiers se demandent au passage comment on parviendra à en faire sauter les barreaux de trois centimètres de diamètre tout en combattant.

Le détachement d'assaut comprendra deux sections. La Deux de Jean Bellec ouvrira la marche et coiffera l'ouvrage le plus proche. La Une de Jacques Duchêne passera ensuite en tête et s'emparera du second objectif. Elles vont attaquer de bas en haut, dans un terrain complètement découvert.

La Trois du lieutenant Atal et la section lourde de l'aspirant Dupuy - un athlète à la peau sombre - sont en second échelon avec le capitaine Picard. Ils aborderont l'objectif par un autre cheminement que le détachement d'assaut.

La route qui mène à La Forca serpente à droite de la ligne de crête qui, de Tuis, mène à l'objectif. Il n'est donc pas question de l'emprunter : cela reviendrait à mener l'assaut final contre une pente infranchissable de l'ordre de quarante-cinq degrés. Bellec et Duchêne marcheront par conséquent en contrebas et à gauche de cette ligne de crête

Le BIMP se glisse dans la vallée de la Bevera, mille mètres en contrebas des cimes de l'Authion, le 9 avril 1945. La 1^{ère} compagnie bivouaque inconfortablement à mille sept cents mètres d'altitude et à près de six kilomètres de son objectif du lendemain. La nuit est froide, la neige tombait encore sur les sommets il y a quelques jours.

Réveillés avant l'aube, les hommes parcourent près de quatre kilomètres à flanc de montagne pour parvenir près de la cime de Tuis vers 07.30h. Le soleil se lève derrière les montagnes et annonce une belle journée de printemps.

Les marsouins aperçoivent le terrain qui les attend. Le panorama est aussi grandiose qu'aride et cahoteux. On aperçoit la masse impressionnante des ouvrages fortifiés sur la ligne de crête. Elle surplombe un vaste glacis parsemé de rocs à demi enterrés et de plaques d'herbe jaunies par l'hiver. Des amas de gneiss blanc mettent çà et là une tache plus claire. C'est un désolant et sinistre spectacle.

La marche du détachement d'assaut à travers les éboulis et la pierraille est encore plus pénible que prévu. Les semelles dérapent sur la roche humide, c'est merveille qu'il n'y ait jusqu'ici aucune jambe cassée. Picard et les deux autres sections suivent un sentier muletier.

Les hommes sont en treillis vert et portent cartouchières, bilons, armement individuel, grenades et FM. Ils n'ont emporté ni sacs, ni musettes.

L'aviation française bombarde les sommets tenus par l'ennemi à 07.45h. Elle est bientôt relayée par les 105 et les 155 du 1^{er} RA. Les obus labourent les pentes, endommagent quelque peu l'extérieur des forts et cherchent les emplacements de tir repérés par les photos aériennes.

La compagnie Picard débouche à 09.30h, protégée par les 75 PAK et les mitrailleuses de la CA du capitaine Constant Roudaut. Les soldats Jean Pierre Noyer et Albert Balland observent la scène tout en servant leur arme. Ils cherchent à masquer les embrasures des ouvrages ennemis

La compagnie d'attaque a plus de mille cinq cents mètres à parcourir. La première partie du trajet se fait sans incidents, les nombreuses chutes mises à part. La plupart des hommes doivent s'aider de la main pour ne pas tomber. On perd quelques instants pour récupérer un tube de mortier qui a dévalé la pente. Le silence de l'ennemi n'est que tactique. Il dispose d'un avantage écrasant et peut se permettre d'attendre. Les hommes de la Deux approchent de la première casemate. Un feu meurtrier s'abat sur eux au dernier instant.

Jean Bellec est blessé par une balle de mitrailleuse en arrivant au piton 2068, son objectif. Des armes lourdes, disposées sur la crête de l'Orthigea, plus loin au Nord-Ouest, prennent la compagnie en écharpe et provoquent de nombreuses pertes. La moitié de l'effectif de la Deux est rapidement hors de combat. Le soldat de 1^{ère} classe Joseph Carbonnel se précipite auprès de son chef de section. Il lui prodigue les premiers soins avant de reprendre sa marche en avant.

Conformément au plan et sans marquer d'arrêt, Jacques, le sergent Huber, son adjoint, et leurs hommes dépassent les débris de la section Bellec et foncent autant que le terrain le permet. Soumis aux mêmes feux, ils perdent également beaucoup de monde en franchissant les trois cent cinquante mètres qui séparent leur objectif de celui de Bellec.

Ils s'approchent de la seconde casemate et réussissent à chasser l'ennemi d'un élément de tranchée avancée en détruisant l'arme automatique qu'il abritait. Momentanément arrêté, Duchêne n'a plus que quelques hommes avec lui, le caporal-chef Pecro en particulier. Il est alors rejoint par Carbonnel et son camarade Lavergne avec qui, d'un autre bond, il gagne un trou d'obus à quelque vingt mètres de son objectif.

D'aussi près, on discerne bien la coupole fixe en acier à l'abri de laquelle, une, voire deux armes automatiques battent le terrain devant elles. Une tranchée reliant plusieurs emplacements de combat longe le flanc sud de la crête. Pendant que Jacques et ses hommes observent le dispositif ennemi, les mitrailleuses lourdes de l'Orthigea continuent à fouiller le terrain pour les empêcher de progresser.

Duchêne réussit, à joindre le capitaine Picard avec son *talky-walky malgré* le vacarme assourdissant des obus et des rafales de balles qui les

cherchent. Un tir de mortiers est prévu pour faire baisser la tête des défenseurs et se reportera en avant à 10.05. Jacques Duchêne se dresse à l'instant prévu, entraînant les quelques hommes restants, quand une balle vient le faucher. Un soldat est atteint dans le dos, un autre est choqué par l'explosion d'une grenade. Le jeune chef de section, touché à l'abdomen et incapable de bouger, a encore l'énergie d'encourager ses hommes à s'accrocher au terrain. Il refuse de se faire évacuer et leur dit très simplement :

- . Faites votre boulot

Il meurt peu après.²³

Sa citation pour la Légion d'Honneur dira en dernier hommage :

"(...) D'un calme et d'un courage admirable au feu (...) A la tête de sa section, est monté à l'assaut entraînant ses hommes dans son magnifique élan (...)"

Ainsi disparaît un bon compagnon ; c'est le quatrième officier issu de la promotion « Libération » qui tombe dans l'un des ultimes combats de la libération de la France.

*

Une autre tragédie va se nouer à quelques jours de là. Le BMNA n'a pas fini d'égrener ses morts au fil des combats menés depuis si longtemps.

La 4^e Cie avait perdu son chef, le capitaine Naudet, grièvement blessé devant Gemeinmark au cours de la bataille pour la reconquête de Colmar. - Jean Fèvre l'avait immédiatement remplacé. Il avait aussitôt commandé une brillante attaque sur la maison forestière de Gemeinmark avec l'aide de deux chasseurs de chars. L'affaire, rondement menée, avait rapporté cinquante prisonniers.

Jean avait été de nouveau sollicité le lendemain pour l'attaque des bois de Speck et d'Ohnenheim. Il ne s'agissait plus de progresser sous bois mais en terrain complètement découvert, sans aucun abri ni défilement.

Les hommes se détachaient parfaitement sur le fond neigeux du paysage et constituaient ainsi d'excellentes cibles. La Quatre et la Deux, de nouveau en tête, avaient été assez vite contraintes de se replier sur leur base de départ. Il avait, pour cela, fallu traverser de nouveau la rivière dans l'eau glacée en transportant les blessés. Jean garde un souvenir cruel de ces dernières opérations d'Alsace. Il avait de nouveau mené une dure attaque le lendemain et son ami Maraggi avait été blessé.

Ces brillantes actions lui avaient valu une troisième et particulièrement brillante citation, Fait exceptionnel, il avait été nommé une seconde fois dans l'ordre de la Légion d'Honneur :

²³ Voir note 723 en fin du livre 7

" Jeune officier d'un grand courage et d'une haute valeur (...) son capitaine ayant été blessé, a pris résolument le commandement de la compagnie, l'entraînant deux heures plus tard à l'assaut du bois du Cactus, disloquant un ennemi- puissant et retranché, prenant cinq casemates et faisant cinquante-deux prisonniers, dont un chef de bataillon. (...) Lors de l'attaque du bois d'Ohnenheim, dirigeait avec le plus grand sang-froid l'attaque de son unité, malgré les réactions violentes de l'ennemi, il atteignait son objectif en s'emparant de prisonniers et d'un important matériel. "

C'est donc un commandant de compagnie déjà aguerrri qui, au soir du 12 avril, apprend que la 4^e Brigade a conquis l'Authion. L'exploitation peut commencer. Elle se fait lentement, difficilement, au pas des mulets, à travers une montagne où tous les ouvrages de franchissement sont détruits. Elle s'accomplit face à des Allemands dont la nation achève de s'effondrer mais qui n'ont en rien abandonné la partie.

Il faut se battre de piton en piton et une patrouille du BMNA, effectuant une reconnaissance offensive vers le village de Piena le 16 avril, se fait sérieusement contrer par une forte résistance. Fèvre perd sept tirailleurs blessés et restés entre les mains ennemies. Il entend, révolté, les Allemands qui les achèvent à la mitrailleuse.

Il n'est donc pas question d'en rester là. Jean Fèvre monte un coup de main sur Piena et s'empare de la gare du village. L'ennemi n'a cependant pas entièrement décroché. La gare est située près de la rivière, au pied d'une falaise impressionnante d'environ deux cents mètres de haut. Au sommet, Piena-Alta est toujours tenu par l'adversaire.

Le caporal Georges Ravoire a installé sa mitrailleuse dans le grenier de la gare : quelques tuiles à enlever et la voici en batterie. Il ne se passe rien jusqu'au 21 avril quand un tirailleur, son tour de garde achevé, descend sur le quai pour fumer une cigarette. Il s'accoude sans méfiance à un chariot sous la verrière. Un claquement sec, l'écho d'un coup de feu sur la falaise, un tireur d'élite installé à Piena-Alta vient de le toucher.

Jean Fèvre a entendu : il vient aux nouvelles, mais le malheureux tirailleur est mort. Jean repart sur la voie sans aucunement se hâter, comme s'il méprisait le danger pourtant bien réel. Le sens de ses responsabilités est tel qu'il néglige encore une fois ce qui pourrait entraver sa tâche. Les effets du feu lui paraissent plus que jamais secondaires. Mais c'est une fois de trop. Sa tenue le désigne : un blouson de cuir, une canne et cette démarche mesurée contrastant avec les galopades des hommes quand ils se sentent à découvert. Il n'a pas fait trente mètres quand Ravoire le voit s'effondrer. Il se précipite. C'est terminé : Jean a été atteint à la tête, il n'y a plus rien à faire.²⁴

²⁴ Voir note 724 en fin du livre 7

Le dernier officier de la DFL tué au combat est le cinquième Cadet de la « Libération » à donner sa vie. Il y avait bien longtemps qu'il en avait, lui aussi, fait don.

Le général de Gaulle le reconnaîtra comme Compagnon.



Jean Fèvre



Jacques Lemarinel
Né le 5 juin 1923
MPLF le 19 juin 1944 à Fonte Vitriana
Compagnon de la Libération



Louis de Cabrol à Roehampton en 1945

Chapitre 84 - 7 octobre 1945. Lettre au Général

Le cauchemar s'achève sous le soleil du mois de mai les Allemands ont enfin capitulé. Les volontaires de juin 1940 et leurs camarades peuvent rentrer chez eux après cinq ans d'exil, de doutes, de souffrances et, pour finir, de fierté silencieuse. La République réaffirmée honore justement les plus prestigieux d'entre eux alors que leur chemin, semé de tombes amies, mène leurs pas vers des foyers autrefois bouleversés.

André Beaudouin retrouve le pavé parisien débarrassé des pesantes bottes ennemies, mais il n'a pas le sentiment d'avoir achevé sa tâche. Le 10 mai, le conflit à peine terminé en Europe, il s'est porté volontaire pour l'Extrême-Orient. La 1^{ère} Armée US entreprenait alors son long périple vers le Pacifique et les Japonais.

La réponse ayant tardé à venir, le colonel Rotival l'avait chargé d'une mission auprès de la 9^e Armée US. La situation y était assez difficile aux dires du colonel. Tout était rentré dans l'ordre après un mois et la 9^e avait quitté l'Allemagne à son tour. Depuis la mi-juin, Beaudouin, nommé adjoint du colonel Rotival, avait pu prendre les choses un peu plus tranquillement en attendant que sa demande reçoive une suite. Celle-ci lui était parvenue fin juillet et il avait regagné Paris d'où il ne devait partir qu'à la fin du mois de novembre.²⁵

Paris est en effet sous le soleil et Beaudouin profite de ce répit bienvenu pour renouer le fil des amitiés rompues par les opérations, pour faire le point sur sa propre existence, envisager l'avenir et penser aux autres. Il rencontre plusieurs vieux amis et reçoit la visite de quelques-uns de ses anciens subordonnés de Ribbesford.

Anne Crawshay va bien et poursuit son œuvre en faveur des Français : ils sont encore assez nombreux dans les hôpitaux britanniques. Les Anglais retroussent leurs manches et entreprennent de reconstruire leurs villes dévastées. Churchill a été écarté du jeu politique et médite sur l'ingratitude humaine.

Cabrol est définitivement hors de danger, Lajudie également. Leur ancien chef leur a demandé

" (...) D'agir de concert pour créer un groupement des anciens élèves, afin que l'esprit qui les animait et la camaraderie qui les unissait ne se dissolvent pas : ensuite pour obtenir que leurs droits acquis, en particulier celui d'être admis dans l'armée comme officiers d'active, ne soient ni ignorés, ni contestés (...) "

²⁵ Voir note 725 en fin du livre 7

La santé de Lise Brandin n'a pas résisté aux dures conditions de vie qui prévalaient dans les zones fraîchement libérées après le débarquement. Elle avait assumé la responsabilité du Centre d'Accueil du Collège de Bayeux pendant de longues semaines. Cela avait été le règne de l'improvisation, de la compassion et de la charité les plus admirables. Elle avait ensuite poursuivi sa lourde tâche pendant l'automne et le rude hiver qui avait suivi, mais, finalement épuisée, avait regagné Paris le 15 janvier 1945.

La vie n'avait pas toujours été facile pour ces jeunes femmes. Les conditions d'hygiène et de confort qu'elles assumaient sans plaintes étaient très précaires, elles manquaient souvent d'eau en particulier. Cela ne les empêchait pas d'exercer leur imagination. Une fois installées au Mans, par exemple, elles avaient improvisé des fours à pain pour pallier la pénurie ambiante. Fabriqués à l'aide de fûts et de tôles récupérées, ces engins fonctionnaient à l'aide d'huile de vidange. Mais où en trouver ?

-. Corta, tu mets ton uniforme N°1, ta plus belle cravate, ton meilleur sourire et tu vas trouver le colonel américain...

-. Ils ont été très coopérants, notera Lyliane longtemps après.

André Beaudouin a également des nouvelles de Louis Chadrin. Un ami commun lui a raconté ses récentes aventures.

-. En vous quittant, il a été affecté à la compagnie de QG N°31 en formation : autrement dit l'état-major du général Koenig. Nommé adjudant-chef, il a pris la responsabilité du parc automobile.

-. J'avais cru comprendre qu'il avait été nommé sous-lieutenant, interroge Beaudouin ?

-. Vous avez raison, je crois qu'il l'a été à titre temporaire peu après le débarquement. Il est arrivé en France le 6 juin avec une unité canadienne de chars. Il m'a raconté sa stupeur devant ce formidable déploiement de forces. Il a été également très frappé par les innombrables ballons captifs au-dessus des navires.-.

-. Il n'a pas dû avoir grand-chose à faire pendant les premières semaines, je suppose ?

-. Non, tout le monde attendait que le front avance. Il ne m'a raconté que deux anecdotes sur cette période. Comme il avait reçu la dotation anglaise, complète avec lit de camp, baignoire pliante etc. il n'avait rien eu de plus pressé que d'en faire cadeau à son ordonnance : son « tampon » comme il disait. Cela lui avait permis de reprendre la bonne vieille habitude de coucher par terre.

Il avait aussi rêvé d'embrasser la première Française rencontrée. Il l'a trouvée à Bayeux mais la fille, déjà blasée, lui avait demandé :

-. T'as des sèches ?

-. Non je ne fume pas, avait répondu Chadrin.

- Vous pensez si ce dialogue prosaïque l'avait refroidi.
- Cela se comprend, remarque Beaudouin.
 - C'est à Bayeux que le second échelon du QG 31 s'était installé au moment où Koenig a été nommé gouverneur de Paris. Chadrin avait fait le voyage dans la Buick du général, conduite par le caporal-chef Barbaud.
 - La même que nous avons aperçu à Ribbesford ?
 - Exactement. Elle avait fait grand effet sur les passants qui l'ont vue s'arrêter devant l'Arc de Triomphe à l'arrivée de Chadrin et Barbaud à Paris.
 - Ils ont cherché à voir leurs femmes je suppose ? demande Beaudouin.
 - Oui, mais elles étaient toutes deux absentes. Le QG s'est installé aux Invalides qui venaient tout juste d'être évacués par les Fritz. Chadrin, prudent, a tout fait déblayer, mais en prenant garde aux pièges que les Frisés auraient pu y laisser. Grenades dégroupillées sous les paillasses, par exemple, voire au bout des tirettes de chasses d'eau.
 - On en a trouvé ?
 - Non, ils avaient déguerpi trop vite. Chadrin a ensuite fait approuver par Koenig un plan général de liaison autour de Paris. Ce petit malin s'était arrangé au passage avec les Britanniques pour constituer une forte réserve d'essence : ils avaient été très chics, disait-il. Il dirigeait un parc important : dix-sept sous-officiers, cent quatre-vingts hommes de troupe et quatre-vingts véhicules étaient sous sa responsabilité. Sans compter les engins qu'ils ont récupérés dans Paris. Il avait fallu improviser un atelier de réparation et de dépannage à partir de rien ou à peu près. Son service tournait sans anicroches au bout de deux mois avec l'aide d'une secrétaire et de son copain Michel André.
 - Je reconnais bien là son efficacité habituelle, remarque Beaudouin, mais je suis surpris qu'il n'ait jamais eu de pépin.
 - Il y en a eu un : le marché noir. Les pneus, l'essence, les bons de transport, les sauf-conduits de circulation auraient valu de l'or s'il l'avait voulu. Il avait d'ailleurs sa méthode pour contrôler tout cela : il n'avait pas été deuxième classe pour rien et connaissait les ficelles et les « coupures » selon son expression.
 - Racontez-moi cela.
 - Il avait décidé de passer une inspection de nuit. Il avait commencé par le garage Surcouf qui leur servait de base. Le rapport du sous-officier de permanence, le registre de contrôle et le reste étaient parfaitement en ordre. Il avait ensuite inspecté le poste de garde : tout allait bien. Il avait dit bonsoir, avait repris sa voiture et s'en était allé tranquillement pour aller se garer sur le quai. Ayant pris soin d'enlever le rotor, il était retourné à pied au garage. Ah ! là ! là ! Je le cite car j'ai retenu ses expressions :

- . C'était le cirque, une nuée de moineaux en m'apercevant. Plusieurs siphonnaient le réservoir de leur voiture, les filles dans les cabines des camions, les autres sortant le ravitaillement récupéré pendant les sorties de la journée. Dans un autre camion, un boucher de Bayeux, un réserviste, découpait son cochon, une pompe Japy, adossée au mur, témoignait des services rendus.

- . Pas mal ! Qu'a-t-il fait ?

- . Rien. Il a fait le tour sans dire un mot, aucune punition. Les gars étaient tellement subjugués que les trafics se sont définitivement arrêtés d'eux-mêmes.

- . Chadrin a été démobilisé, je crois ?

- . Oui, le général Koenig a été nommé à Baden-Baden et Louis a organisé le déplacement de tout son état-major. Arrivé là-bas, il a passé les consignes à un capitaine. Il a refait le plein de sa jeep vers 21.00h et s'est retrouvé aux Invalides le lendemain vers 06.00h. Trois heures plus tard, il était démobilisé.

Beaudouin a aussi rencontré Tavel par hasard. Il était en bonne forme et lui a donné des nouvelles de Lehrmann. Lui-même, affecté à l'état-major du I/RMT dès son arrivée, avait fait toute la campagne à la tête de la section de commandement de son bataillon. Nommé lieutenant depuis février, il avait suivi la 2^e DB dans tous ses déplacements. Il a l'intention de se marier et attend actuellement une nouvelle affectation.

Lehrmann n'a pas été affecté à une unité combattante : il ne s'y attendait d'ailleurs pas. Il a débarqué dans les rangs de la compagnie de QG 31 en septembre et a travaillé à Paris. Récemment nommé sous-lieutenant, il est resté dans la capitale comme chef du détachement de liaison du CCFA quand Koenig est parti en zone d'occupation. Sa famille va bien, la jeune France fait des progrès tous les jours et va bientôt les poursuivre à Madagascar où son père doit partir. Ce dernier est loin de se sentir complètement guéri de sa blessure et craint que tous les éclats reçus n'aient pas été extraits.

André Beaudouin, de rencontres en récits des uns et des autres, voit la date de son propre départ approcher rapidement. Il ne veut cependant pas quitter la France sans rendre un ultime service et témoigner encore une fois de sa fidélité. La lettre qu'il adresse le 7 octobre au chef du Gouvernement Provisoire en est le meilleur exemple :

Mon Général,

"(...) Je crois pouvoir me permettre de vous exprimer toute ma gratitude pour le passé que vous nous avez permis et de vous présenter mes souhaits chaleureux pour le difficile avenir."

Puis, après avoir fait le point de sa situation personnelle et rendu compte de la mission qu'il a confiée à ses anciens adjoints au bénéfice de ses chers Cadets, il ajoute :

"Je vous serai infiniment reconnaissant de bien vouloir sanctionner de votre haute autorité, tout ce qui pourrait être entrepris en leur faveur."

Tout en s'intéressant ainsi aux aures, A. Beaudouin se va se préoccuper également de son propre avenir. La proposition du colonel Pichon n'a pas été retenue et, malgré l'appui de son ami Renouard, il ne semble pas qu'il ait quelque espoir d'appartenir jamais à l'armée active. Qu'à cela ne tienne, les dispositions légales lui permettent de postuler un poste aux Affaires Etrangères. Son curriculum est éloquent après tout. Il parle bien l'anglais, le persan et le patchou. Il est familiarisé avec la pensée et la civilisation islamiques. Il a laissé de très nombreux amis en Afghanistan et s'en est fait d'influents en Grande-Bretagne. Sa grande culture générale supplée aisément les diplômes qu'il n'a pas. Ses brillants succès professionnels enfin, militent en sa faveur.

Il effectue les démarches nécessaires et est intégré dans les cadres complémentaires du Quai en qualité de Secrétaire d'Orient de 2^e classe (2^e échelon). L'avenir est assuré, pour lui-même et pour sa mère, désormais complètement à sa charge.

Aussi est-ce le cœur plus léger qu'il peut s'embarquer un mois jour pour jour, après sa lettre au Général.

L'interminable parenthèse du meurtrier conflit européen se ferme. Elle s'achève sur la mort du soldat pour les uns, les perspectives du grand large pour les autres. Les cicatrices du corps et de l'âme seront, pour tous, longues à se refermer.

NOTES DU LIVRE VII

701 - Structure de la 1^{ère} D.F.L.

(Unités d'infanterie)

Commandant la 1^{ère} D.F.L. : général BROSSET, puis général GARBAY

Chef d'E.M. : lieutenant-colonel SAINT-HILLIER, puis colonel de SAIRIGNE

1^{ère} Brigade : colonel DELANGE

1^{er} B.L.E. Commandant de SAIRIGNE

2^e B.L.E. commandant MOREL, puis commandant SIMON

22^e B.M.N.A. : commandant LEQUESNE puis commandant BERTRAND

2^e Brigade colonel GARBAY, puis colonel GARDET

B.M. 4 : commandant FOUGERAI

B.M. 5: lieutenant-colonel GARDET, puis commandant BERTRAND, puis capitaine HAUTEFEUILLE.

B.M. 11 : commandant X.LANGLOIS, puis Capitaine BRISBARRE

3^e Brigade : colonel RAYNAL, puis colonel DELANGE

B.I.M.P. commandant MAGNY, puis capitaine MAGENDIE

B.M. 21 commandant FOURNIER, puis capitaine OURSEL

B.M. 24 commandant SAMBRON, puis commandant COFFINIER

Au cours des opérations :

Novembre 1944 : le 22^e B.M.N.A. passe à la 2^e Brigade, le B.M. 11 passe à la 4^e Brigade. Le 3^e B.L.E. (capitaine LALANDE) est créé à la 1^{ère} Brigade ?

Février 1945 : Le B.M. 11 passe à la 4^e Brigade, le B.M. 24, disparu à Obenheim, est dissous, la 1^{ère} Brigade devient la 13 D.B.L.E. (lieutenant-colonel de SAINT-HILLIER).

702 - BMNA.

Selon les auteurs, cette unité de la 1^{ère} DFL est appelée soit BMNA, dénomination qui est retenue ici, soit BNA, pour Bataillon Nord Africain.

703 - Les circonstances de l'attaque du Garigliano.

Le futur maréchal Juin avait imposé que les 400 canons du corps expéditionnaire soient, au départ de l'attaque, utilisés au seul profit de la 2^e DIM, chargée du coup de boutoir sur le mont Majo. Les divisions adjacentes ne devant récupérer leur artillerie qu'après la conquête de ce sommet.

La tête de pont des alliés était à craquer mais l'ennemi ne semblait pas s'en apercevoir et n'a ni attaqué en avançant le CEF, ni reculé, ce qui aurait obligé à monter une nouvelle opération. Il s'est contenté de lancer de multiples patrouilles et la consigne, du côté français, était de ne pas se laisser faire de prisonniers.

Le choix de l'heure de l'attaque a été dicté par le fait que les Britanniques, à droite du CEF, ne pouvaient franchir le Rapido que de nuit. La 2^e DIM, par contre, devant attaquer à travers un terrain chaotique, avait au moins besoin de la clarté de la lune naissante. Celle-ci se levant à 23.00h.

704 - Général Pierre Bellec

Pierre Bellec rallie la France Libre en juin 1940 pour aboutir en Syrie - postérieurement à la campagne - après l'opération de Dakar. Combattant de Bir Hakeim, il est en tête de la sortie du 11 juin 1942. Compagnon de la Libération. Blessé le 12 avril 1944 il est hospitalisé à l'hôpital de Pozzuoli près de Naples et voit un jour arriver Marlène Dietrich en personne, venue reconforter les blessés. Il commence à bavarder avec elle et cherche à la retenir en attendant que ses camarades se réveillent. Il met machinalement la main sur la cuisse de la célèbre actrice qui ne dit rien. Soudain, confus de cette familiarité, il veut retirer sa main :
- Mais non ! Lieutenant, ne l'enlevez pas, lui dit-elle dans un français parfait.

705 - Jean Fèvre

Jean Fèvre a été promu sous-lieutenant à la date du 25 décembre 1942, juste après avoir quitté l'Ecole des Cadets, comme en témoigne son Etat Signalétique et des Services. Il a, bien au contraire, été promu 9 mois après son accession au grade d'aspirant.

706 - Nancy a le torticolis

« Gaby va se coucher dans l'herbe - Nancy a le torticolis », tels sont les messages de la B.B.C. lancés sur les ondes la veille du débarquement de Provence pour informer la Résistance du début de cette importante opération.

707 - Le capitaine Picard

Pierre Georges Picard est issu de la promotion « Du Roi Alexandre 1^{er} » (121^e 1934-1936), il a par conséquent une trentaine d'année lors de la campagne de France de 1944-45.

708 . La Mission Militaire de Liaison Tactique

Le général NOIRET, commandant des Forces Terrestres en Grande-Bretagne dispose, entre autres, de

Un Etat-major dirigé par le colonel JANIQUE et représentant l'état-major avancé de l'EMGG

Un corps d'officier de Liaison Tactique. L'organisation de ce corps est évidemment calquée sur celles des forces terrestres alliées.

709 - André Beaudouin et l'active.

André Beaudouin a effectivement fait l'objet d'une proposition dans ce sens de la part du colonel commandant le camp de Camberley, le colonel Pichon. Voici la réponse du colonel Renouard, commandant les FTGB.

" J'ai reçu votre lettre dans laquelle vous m'exposez les avantages que trouverait l'Armée à la titularisation dans les cadres actifs du chef de bataillon de réserve Beaudouin.

Non seulement je pense comme vous sur ce point mais j'irai plus loin que vous si possible.

J'ai, en effet, été à même d'apprécier le Cdt Beaudouin alors qu'il commandait l'Ecole des Cadets de Ribbesford, placée elle-même sous mon commandement (FTGB) que j'ai exercé pendant un an et demi.

Il m'est arrivé souvent au cours de cette période de regretter que le Cdt Beaudouin n'appartint pas à l'armée active où sa présence me paraissait si souhaitable pour les raisons que vous exprimez vous-même d'une façon excellente.

Je n'avais pas pensé à ce moment, poser au Cdt Beaudouin la question que vous avez eu l'heureuse idée de lui poser.

Etant donnée la réponse qu'il vous a faite, j'estime qu'il devrait vous adresser une demande de titularisation. Il va sans dire qu'elle sera appuyée par moi de mon mieux et que cette correspondance sera jointe au dossier ainsi constitué.

Signé : Renouard. Londres le 29 août 1944 "

710 - Lise Brandin

Lise Brandin, d'abord employée civile à l'Ecole des Cadets de Malvern, s'est plus tard engagée, avant le 23 mars 1944, dans le corps des Volontaires Françaises où elle portera le matricule 70511 (certaines sources indiquent le N° 75035). Nommée sous-lieutenant, sans doute après le stage classique, elle figure parmi les 249 engagées antérieurement au 31 juillet de cette même année. Deux cents d'entre ces dernières seront intégrées à la MMLA. L. Brandin fait la campagne de France au sein de cette mission.

Le Centre d'Accueil de Bayeux sera fermé le 19 août 1944

" (...) afin d'éloigner de Bayeux une foule de réfugiés qui n'ont rien à y faire et parce que le collège est destiné à reprendre sa destination première très prochainement. "

Il n'a malheureusement pas été possible d'en savoir plus sur L. Brandin, faute de connaître sa date de naissance.

711 - Marianne D.

Seconde fille d'un industriel français installé en Grande-Bretagne, Marianne D. est une proche cousine et amie de l'auteur qui a été reçu dans sa famille à son arrivée en Angleterre en juin 1940 avant de rejoindre le camp de Brynbach. Ultérieurement engagée, à 18 ans, le 14 avril 1943 dans les Volontaires Françaises sous le matricule 70379, Marianne D. a été molestée au cours de l'incident du 3 août rapporté plus haut.

Elle sera grièvement blessée au cours des opérations de Normandie. Elle est titulaire de la Légion d'Honneur et de la Croix de Guerre.

712 - La mort du R.P. François Bigo

Le récit qui est fait ici de la disparition de notre aumônier des années 1940/1941 est basé sur le Mémorial de l'Ordre de la Libération, l'article de René Corcos (Op. Cit.), au moins partiellement en ce qui concerne cette source, et, essentiellement sur la lettre du lieutenant Tassin. Cet officier semble avoir été un témoin oculaire jusqu'au moment où le Père Bigo quitte les lignes françaises. Le lieutenant Tassin, commandant la 1^{ère} compagnie écrit le 11 novembre 1944 à la mère du Père Bigo

« Jamais une unité de notre bataillon n'avait été engagée sans que « Le Père » ne vint nous visiter avant l'attaque et aider à soigner les blessés pendant et après » et : « En le reprenant à Lui, Dieu a accepté le sacrifice qu'il avait tant de fois renouvelé, de sa vie, et il n'en était pas de plus digne pour veiller à la libération de la France ».

Il y a des lacunes et des contradictions dans les sources qui nous sont parvenues lorsqu'elles décrivent les circonstances dans lesquelles le corps de l'aumônier a été retrouvé. Etait-il ou non accompagné de trois — voire quatre infirmiers qui auraient été fusillés en même temps que lui. Avait-il (ou ils) les mains liées et suspendues à l'arbre le plus proche ? A-t-il été retrouvé avec : « à côté de lui son ciboire portatif d'où se sont échappés les hosties et un paquet de pansement ». Faut-il comprendre, comme l'a fait le lieutenant Tassin que : « Il a dû fléchir le premier soldat allemand et a pu communier son blessé, mais au moment où il déchire son paquet de pansements survient un officier qui lâchement les assassine tous deux, tirant dans le dos (de) celui dont le regard si droit lui en aurait imposé » ?

Le 2 novembre 1944, dans une émission de la Direction Politique du radio Journal de France, M. Maurice Schumann indique que : « Le sous-lieutenant Heffner, du 18, bataillon bavarois vient non pas de tuer, mais d'assassiner, l'Abbé François Bigo. »

A-t-on fait des prisonniers qui ont ainsi accusé cet officier ? Seule circonstance qui aurait permis de l'identifier en moins d'un mois. Nous ne le saurons sans doute jamais, mais est-ce bien important ? Le Père Bigo est mort pour sa foi : cela seul compte. NDLA.

713 - Saint-Luc

Le passage cité est tiré de l'Évangile de Luc Ch. 14, verset 27. La version synodale de l'Écriture traduit ainsi le verset original : « Et quiconque ne porte pas sa croix et ne me suit pas, ne peut être mon disciple. »

714 - Le Commandement Suprême des Forces Françaises et la Délégation Militaire en Grande-Bretagne.

Une ordonnance du 4 août 1944 confirme le rôle éminent du Président du Comité Français de Libération Nationale (CFLN) en lui conférant les attributions dévolues au généralissime par la loi de 1938. Le Ministère de la Guerre et l'Etat-Major Général Guerre (EMGG) lui sont subordonnés

Dès le 31 juillet 1943 le chef de l'EMGG est le général Rober Leyer - ancien major de l'École d'Application de la Cavalerie - qui restera en fonctions jusqu'à la fin novembre 1945

714 - Organisation du Commandement Supérieur des Forces Françaises et de la Délégation Militaire en Grande-Bretagne.

Général R. LEYER

Parmi les différents services et unités qui lui sont subordonnés, figurent divers organismes de liaison parmi lesquels on trouve :

- Une mission militaire aux U.S.A.
- Une Mission Militaire, créée à Londres après le départ du général de Gaulle et de ses services à Alger.
- Une Mission Militaire de Liaison Administrative, créée en avril 1943. (MMLA).

La Mission Militaire, créée à peu près en même temps que la MMLA, est installée à Londres et a pour mission d'effectuer la liaison et la coordination auprès des autorités militaires alliées. Elle cumule ses compétences avec celle de Commandant Supérieur des Forces Françaises en Grande-Bretagne.

Général Pierre KOENIG : Commandant Supérieur.

Commissaire Principal de la Marine Roger RAULIN : Chef de cabinet.

Officiers de liaison : Cdt André PONIATOWSKY et Intendant capitaine Jack HASEY.

Aides de camp : lieutenant Raymond BOVERAT et aspirant Léon BOUVIER.

Secrétaires : 4.

Deux états-majors particuliers sont à la disposition du général Koenig

- Colonel de CHEVIGNE : Etat-major particulier Militaire :
 - ** Général NOIRET : Forces Terrestres : 1000 hommes environ. Dispose à son tour d'un état-major
 - . Colonel MARCHAND, commandant les FTGB, puis Col RENOUARD à dater du 10.07.1944.
 - Dépôt
 - Ecole des Cadets
 - Centre d'instruction de Camberley
 - Magasins de l'Intendance
 - Volontaires Françaises
 - . Des Officiers de Liaison tactique détachés auprès des grandes unités alliées : MMLT. Etc.
 - Général Valin : Forces Aériennes : 2000 hommes environ

- Amiral d'Argenlieu : Forces Navales : 2500 hommes environ

La compétence de ce premier état-major s'étend à toutes les questions militaires (Guerre, Transports et Communications, Air, marine) concernant les Forces Françaises du Théâtre d'Opérations Européen, y compris la Grande-Bretagne.

Colonel PASSY : Etat-major particulier des Forces de l'Intérieur et de la Liaison Administrative,

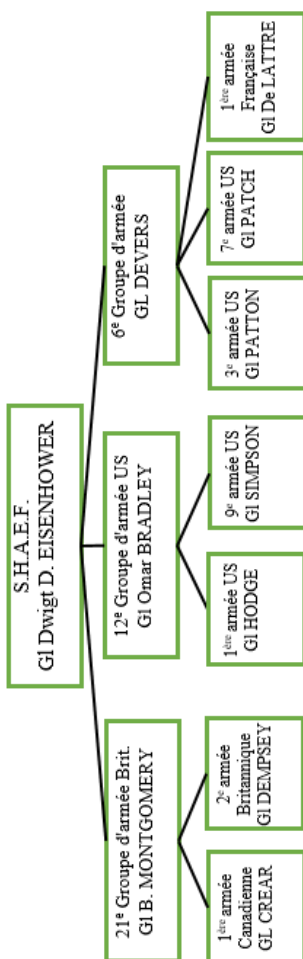
qui dispose de deux Organes d'Exécution :

- Le Bureau Central de Renseignement et d'Action de Londres (BCRAL)

- La Mission Militaire de Liaison Administrative (MMLA)

La compétence de ce second état-major s'étend d'une part à la préparation, l'organisation et l'emploi de la résistance militaire en France et, d'autre part, à la Liaison administrative avec le haut Commandement allié pour les questions de débarquement.

715. La Mission Militaire de Liaison Tactique



Banzet	1 US, 3 US
Barbier	1 US, 3 US
Barriere	3 US
Bernheim	2 Brit
Bloch	3 US
Bokanowski	3 US
Calonne	9 US, 3 US
Darchives	1 US
Desrousseau	1 US
Duchesne	1 US
Dupouy	1 US
Duprez	1 US, 3 US
Geillon	9 US, 3 US
Gonthier	1 US
Guiberteau	1 US, 3 US
Gunsburg	3 US
Hannebique	2 Brit
Heynes	3 US
Kauffman	1 US
Lazar	1 Can
Le Roux	1 US
Lhuillier	9 US
Martin	2 Brit
Morvan	1 US, 3 US
Paoli	2 Brit
Plowright	1 Can
Richert	1 US, 3 US
Rochelle	1 US
Thouviot	1 US
Trebucq	1 US
Vitte	3 US
Voelkel	9 US, 3 US
Wahl	2 Brit
Weill	1 US
Weiss	1 US
Weyl	3 US

Affectation des cadets et des officiers français de la MMLT

<u>Unité</u>	<u>Personnels français MMLT</u>
21 ^e groupe d'armée Britannique GI Bernard MONTGOMERY	Col TROULLIER
1 ^{ère} armée canadienne - GI CREAM ** 49 ^e DI *1 ^{er} CAC Cne de SINEDY ** 3 ^e DI ** 6 ^e DI ** 49 ^e DI ** 51 ^e DI *2 CAC GI Simond ** 2 ^e DI ** 3 ^e DI ** 4 ^e DB	Col de MADIÈRE .- <i>Aspirant Lazar</i> .- <i>Aspirant Plowright</i> .- <i>Aspirant Lazar</i> .- <i>Lt Meniaud</i> .- <i>Cdt LEPRINCE</i> .- <i>Lt Lefevre</i> .- <i>S/Lt Sauvagnargues</i> .- <i>Lt Monod</i>
2 ^{ème} Armée Britannique GI DEMPSEY *VIII CA GI O'CONNOR ** 3 ^e DI ** 7 ^e DI *XII CA *2e DB GI ROBERTS XXX CA GI BUCKNALL	Col CANDEAU .- <i>Cdt GAUTHIER</i> .- <i>Aspirant Jean MARTIN</i> .- <i>Aspirant WAHL</i> Cdt Ehrman puis Cdt de CHAUVIGNY .- <i>Aspirant PAOLI</i> .- <i>Aspirant Hannebique</i> .- <i>Aspirant BERNHEIM</i>

Unité	Personnels français MMLT
21 ^e groupe d'armée US GI Omar BRADLEY	Col. LE BEL puis Lt Col ROTIVAL
<u>1^{ère} armée HODGE</u> *V ^e CA GI GEROW **1 ^{ère} DI **2 ^e DI **30 ^e DI **99 ^e DI **N ^e DI *VII ^e CA (<i>Jayhawk</i>) GI COLLINS **1 ^{ère} DI **4 ^e DI **9 ^e DI **30 ^e DI **83 DI (<i>Granite</i>) *VIII ^e CA GI MIDDLETON **14 ^e groupement cavalerie **9 ^e DB **28 DI ***109 ^e RI ***112 ^e RI **106 ^e DI *XVIII ^e CA GI RIDGWAY **4 ^e DI ***22 ^e RI *XIX ^e CA GI CORLET **29 ^e DI **N ^e DI **78 ^e DI	- Aspirant Darchives - Aspirants Richert et Duprez - Aspirants Duchesne, Rochelle, Thouviot - Aspirant Banzet - Aspirant Darchives - Aspirant Dupouy - Aspirants Duchesne, Rochelle, Thouviot - Aspirants Weiss et Guiberteau - Aspirant Morvan - Aspirant Desrousseaux - Aspirant Kauffmann - Aspirant Trebucq - Aspirant DUPOUY - Aspirant Gonthier - Aspirants Weill et Barbier - S/lr Le Roux
<u>9^e Armée GI SIMPSON</u> **8 ^e DI **29 ^e DI **8 ^e DB	- Aspirants Voelkel et Geillon - Aspirant Guiberteau - Aspirant Lhuillier - Aspirant Calonne

716. La Mission Militaire de Liaison Administrative

Le général de Gaulle a défini lui-même dans une note manuscrite du 15 juin 1944 les modalités de fonctionnement de ces Missions.

1°. La liaison administrative ne peut et ne doit fonctionner, telle qu'elle est prévue et constituée que sur la base d'un accord avec les alliés pour ce qui concerne la coopération de l'administration française et des armées alliées.

2°. Nous devons administrer nous-mêmes nos propres territoires, tant au point de vue civil qu'au point de vue militaire.

3°. Dans ces conditions, la meilleure solution possible consiste à employer les officiers de liaison administrative auprès des autorités civiles et militaires françaises et sous les ordres exclusifs de ces autorités.

(...)

Sous l'autorité du général P.Koenig et soumises aux instructions du second état-major particulier de ce dernier, dirigé par le colonel Passy, la MMLA englobe deux Missions :

. Lt Colonel de Boislabert. Théâtre d'opérations Nord (elle comprendra 800 personnes à sa dissolution).

.Colonel Chevalier. Théâtre d'opérations Sud.

Chacune de ces deux Missions comprend des détachements adaptés à la hiérarchie des forces alliées : états-majors et commandements jusqu'à l'échelon des brigades.

Les détachements sont composés d'officiers polyvalents auxquels il est demandé de multiples qualités et compétences : une parfaite maîtrise de l'anglais, des connaissances en allemand, une formation administrative solide, une moralité et un sens civique à toute épreuve, de la psychologie et du doigté, un jugement sûr, de l'autorité et de la persuasion, de l'initiative, voire de l'imagination. Ces « polyvalents » pouvaient utiliser les compétences de spécialistes appartenant aux sections suivantes

- Ravitaillement et Services Agricoles.
- Transports et Travaux Publics.
- Médicales et sociales.
- Eaux et Forêts.
- Energie.
- Presse- Radio-Cinéma.
- Défense Civile du territoire.
- Etc.

Connues sous le signe M.M.L.A. ces missions, qu'il ne faut pas confondre avec les Missions Militaires de Liaison Tactique (M.M.L.T.), dirigées par le général Noiret. Ce même officier qui, lors du dîner d'adieu de la "18 Juin", a sauté sur l'estrade pour faire applaudir Beaudouin et porter un toast à la santé du général de Gaulle « Et Dieu protège le Général » s'était exclamé ce vaillant personnage.

L'action des responsables de la MMLA est dominée par quelques idées simples : maintenir la souveraineté française, appliquer les lois définies par le Comité de Libération Nationale et en cas d'hésitation préférer les autorités administratives désignées par les Comités de résistance départementaux

L'Histoire reconnaîtra que ces Missions rendirent les plus grands services partout où elles purent agir, les populations comme l'armée en témoignèrent. Elles travaillèrent sans relâche et bien que n'étant pas destinées à combattre, elles subirent des pertes sensibles. Leur tâche était achevée en octobre 1944 : la souveraineté française était partout rétablie en métropole.

Nota Important: les anciens Cadets ayant servi dans la cadre de la MMLT peuvent se référer au N° 240 de la Revue de la France libre. Y figure, en effet, un excellent article de Claude

Hettier de Boislambert sur les circonstances dramatiques et passionnantes de la création de cette Mission.

717. Les responsabilités d'André Beaudouin à la MMLT

Nous ne disposons pas de l'organigramme de la Mission auprès de la 1^{ère} Armée US mais celui de la 9^e Armée a été préservé. Ils ne sauraient être très différents.

Cette mission compte 24 capitaines, 41 lieutenants, 19 sous-lieutenants et une poignée d'aspirants : 172 personnes en tout, y compris 87 other ranks et lui-même. On note les noms de Raymond Banzet, Michel Lhuillier, Marcel Thouviot de Coninck, Louis Weiss et de deux autres anciens Cadets.

718 La rencontre entre Russes et Américains à Torgau

André Beaudouin a fait un récit imagé et vivant de cette rencontre historique. Cette relation a été publiée dans la revue mensuelle "Le Pacifique", par les soins de l'Association Culturelle des Chinois d'Indochine.

719 Un anglicisme inhabituel

Beaudouin traduit le terme anglais "Achievement" par "Achèvement", ce qui ne veut absolument pas dire la même chose.

720 Le conflit Leclerc-de Lattre

Le 29 novembre (1944) l'ordre était arrivé au QG de la 1^{ère} Armée d'arrêter l'exploitation en plaine d'Alsace. L'ordre d'opération N°75 du général de Monsabert explique « Il y aurait intérêt, du point de vue moral, que la 1^{ère} Armée Française entre la première dans Colmar²⁶ ».

Le 30 novembre, le GI de Lattre prescrit à ses troupes d'adopter une attitude défensive en plaine et de se préparer à attaquer d'Ouest en Est, en partant des Vosges. Cette différence de conception est fondamentale. La plaine d'Alsace a toujours été balayée du Nord au Sud, ou inversement, mais jamais l'Ouest en Est, ce qui oblige à franchir en force tous les cours d'eau qui sillonnent la plaine.

Le général Leclerc reviendra à trois reprises auprès du GI de Monsabert sur la nécessité de liquider rapidement la poche d'Alsace par une action appropriée et non pas en maintenant le gros des forces françaises dans les Vosges, face à Colmar, en vue d'une attaque frontale des Vosges au Rhin. Rien n'y fit.²⁷

Le général Saint Hillier raconte par ailleurs : " Nous avons la surprise de recevoir l'ordre d'étudier et de préparer une action offensive dans une semaine, entre « la lisière Sud du bois de l'Illwald et Guémar, en direction de Marckholsheim » (...) Le général Garbay adresse, en réponse à cet ordre, une note qui fait état des difficultés qu'éprouverait la division²⁸ « dans une zone de parcours difficile, coupée par cinq cours d'eau, coulant du Nord au Sud, perpendiculairement à l'axe d'attaque, et encadrée par des masses boisées qui commandent les deux seules routes existantes etc. (...) ». Après avoir rappelé l'état de la division, sa fatigue et le manque d'effets chauds par une température glaciale, qui provoqueront 30% de pertes dans son effectif déjà réduit, le général propose de reporter la zone d'attaque plus au Nord (...) La proposition du général Garbay n'est pas retenue parce que la condition mise par nos alliés à la participation de la 3^e DIUS à l'offensive de la 1^{ère} Armée était que son flanc gauche soit protégé."

²⁶ En compensation de la prise de Strasbourg par la 2e DB, (NDLA).

²⁷ Extrait d'un dossier sur le conflit Leclerc-de Lattre. Fondation Leclerc à Montparnasse, archives de la 2e DB, carton Z(2).

²⁸ Il s'agit ici de la 1ère DFL

721. La mort d'Alain Taburet

Le Mémorial des Cadets indique qu'Alain a été blessé le 28 janvier alors que le J.M.O. du 22^e B.M.N.A. indique sans ambiguïté la date du 23 : il doit s'agir d'une erreur de transcription.

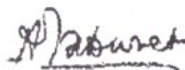
Il ne semble pas non plus, toujours suivant le J.M.O. qu'Alain ait été blessé « alors qu'il délogeait d'une casemate un ennemi retranché et puissamment armé », comme l'indique sa citation pour la Légion d'Honneur. Il est par contre très probable que le jeune sous-lieutenant ait effectivement accompli un tel fait d'arme au cours de la journée du 23 janvier.

Enfin, si l'on en croit le J.M.O. Alain, blessé le 23, soigné par Germaine Sablon, est décédé à l'antenne Spears le 29. Il s'est donc écoulé quelques six jours entre sa blessure et l'issue fatale, on peut imaginer qu'un processus infectieux était venu aggraver son état.

L'un de ses camarades de combat, le lieutenant Edmond NESSLER a laissé un saisissant témoignage sur son jeune camarade :

- Personnellement, j'étais lié à Alain par tous les liens d'affection qui peuvent unir un grand aîné à un jeune officier de qualité exceptionnelle. Il avait été mon adjoint en Tripolitaine, puis un compagnon de tous les combats d'Italie et de France. J'avais eu à maintes reprises l'occasion d'admirer son courage tranquille et un sang-froid en tout point extraordinaire. Il reste digne de son prestigieux passé de patriote et de soldat jusqu'à la fin (...) Nous sommes près de lui.

Spécimen de la signature d'Alain Taburet (photo de promotion)

A handwritten signature in dark ink, appearing to read 'A. Taburet', with a horizontal line underneath.

722. Le Monde Illustré.

Ce périodique a publié en 1945 un article intitulé : « A Queen Mary Hospital l'Angleterre ressuscite ses mutilés » sous la plume de Christiane Fournier.

Les paroles de Louis de Cabrol ici reproduites en sont extraites.

723. L'attaque de l'Authion

Comme le montre le croquis du texte, appuyé sur le témoignage de plusieurs des participants, l'attaque de la 1^{ère} compagnie a effectivement été dirigée sur l'éperon situé immédiatement au Nord-Ouest du fort de La Forca. Les indications du Mémorial des Cadets sont erronées sur ce point : Jacques Duchêne n'est nullement tombé sur « La crête de Bollène-Vésubie. »

Après la mort de J. Duchêne, il ne reste vers 15.00h que sept hommes valides à la 1^{ère} section : ils doivent se replier. Une section antichar et les hommes d'un groupe de mortiers où figurent les soldats Noyer, Bernard Carrère, Ballard, Plouaiett et Jouany sont convertis en voltigeurs. Lancés à l'attaque vers 17.00h ils reprennent le mouvement de terrain où Jacques a trouvé la mort mais sont arrêtés par la même tourelle. L'aspirant Petitjean rampe jusqu'à elle et en grenade l'embrasure par laquelle une arme vient pourtant de le blesser au bras. Le fortin se tait mais un nouveau tir de mortiers ennemi ne laisse que quatorze survivants. Il leur faudra attendre 22.00h pour être relevés par une section de pionniers. L'éperon de La Forca aura coûté à lui seul soixante-six tués et blessés, dont cinquante-trois à la seule 1^{ère} compagnie.

724. Obsèques de Jean Fèvre

Les obsèques de Jean Fèvre ont eu lieu le 22 avril dans la charmante chapelle de Sospel. Le général Fèvre, son père, assiste à une messe commémorative célébrée le 12 mai suivant à Juan-les-Pins. Le BMNA, dissous en octobre 1945 après avoir défilé à Paris le 18 juin 1945, a laissé 305 morts sur les routes de la Libération entre Bir-Hakeim et l'Authion.

725. Notes d'André Beaudouin décernées par le colonel Lebel

(Chef de la M.M.L.T. auprès du 12^e G.A.U.S.)

" 21 janvier 1944. Officier d'une culture générale très étendue qui sait montrer dans une unité combattante les mêmes qualités dont il a fait preuve dans son commandement à l'Ecole des Cadets de Ribbesford.

Possède les qualités de tact et de fermeté qui sont nécessaires à un officier de son grade et de son rang. D'une grande conscience professionnelle mérite en tous points de recevoir à titre définitif le grade qu'il détient à titre fictif. "

Extraits du mémorial des Cadets

- Alain Taburet
- Jacques Duchêne
- Jean Fèvre

Alain Taburet



Né le 17 Mars 1923 à Saint-Renan (Finistère)

MORT POUR LA FRANCE

le 29 Janvier 1945 près de Sélestat (Bas-rhin)

Alain Taburet est étudiant quand l'invasion allemande atteint la Bretagne. Embarqué sans doute à Brest, il arrive en Angleterre le 20 juin 1940 et est incorporé immédiatement à la Légion des Jeunes Volontaires Français, stationnée successivement au camp de Brymbach et à Rake Manor.

Il fait donc ainsi partie du groupe initial à partir duquel est fondée l'École Militaire des Cadets à Malvern, transférée ultérieurement à Ribbesford.

Il peut signer son engagement militaire régulier le 15 octobre 1941 et gagne son galon d'aspirant en décembre 1942, dans les rangs de la deuxième promotion « Bir-Hakeim ».

A sa sortie de l'École, l'aspirant Taburet effectue un stage au camp d'Old Dean à Camberley, à l'issue duquel il est affecté à la Force « L » le 5 mai 1943 puis dirigé sur la 1^{ère} Division Française Libre le 16 mai suivant.

Chef de la section de mitrailleuses de la 3^e Compagnie du 22^e Bataillon de Marche Nord-Africain, il combat vaillamment en Italie, se distingue pendant la bataille du Garigliano, est blessé et cité à l'ordre du Corps d'armée :

"Jeune aspirant, calme et résolu, pendant la bataille du Garigliano du 11 mai au 13 mai 1944, a commandé au feu sa section avec intelligence et autorité avant d'être blessé par éclat d'obus."

Après un bref séjour à l'hôpital, il remonte en ligne et sa brillante conduite devant Radicofani lui vaut une nouvelle citation à l'ordre de la Division :

"A, du 17 au 18 juin 1944, conduit sa section avec compétence et sang-froid. Le 18 juin 1944, à la cote 632, au nord-est de Radicofani, a chassé de la crête qu'il occupait un ennemi supérieur en nombre et composé de troupes d'élite. A ensuite contribué par son feu à dégager une section voisine violemment contre-attaquée."

Promu sous-lieutenant le 25 juin 1944, il débarque en Provence le 15 août suivant et participe avec ses tirailleurs à l'avance victorieuse qui porte la 1^{ère} Armée Française jusqu'en Alsace.

Le sous-lieutenant Taburet se distingue encore durant les durs combats des Vosges et est cité cette fois à l'ordre de l'Armée

"Evadé de France en 1940 pour rejoindre le général de Gaulle, blessé au Garigliano, cité pour sa belle conduite devant Radicofani, a conduit sa section du 19 septembre au 10 octobre avec calme, courage et intelligence, notamment le 30 septembre a conquis une position ennemie fortement organisée et repoussé une violente contre-attaque dans les bois de la Mannue, devant Ronchamp. Modeste et brave, incarne les plus belles qualités du jeune officier français"

Fin janvier 1945, le 22^{ème} Bataillon de Marche Nord-Africain se bat devant Colmar. Le 28, lors de l'attaque de la forêt de l'Illwald, à trois kilomètres au sud de Sélestat, le sous-lieutenant Taburet est très grièvement blessé à la tête de sa section qu'il entraînaît à l'assaut. Il meurt le lendemain à l'Ambulance Spears.

Son corps est inhumé au cimetière d'Obernai (Bas-Rhin).

Par décret en date du 30 décembre 1948, le sous-lieutenant. Alain Taburet a été nommé Chevalier de la Légion d'honneur, à titre posthume, pour le motif suivant :

"Malgré son jeune âge, incarne les vertus de la France millénaire. Parti en Angleterre à l'âge de dix-sept ans pour rejoindre le général de Gaulle, volontaire pour se battre, a fait ses premières armes en Italie où il se révèle, d'un courage et d'un sang-froid exceptionnels. Pendant toute la campagne de France et d'Alsace, a confirmé ses brillantes qualités de chef jusqu'au 24 janvier 1945 où il est tombé glorieusement à la tête de ses hommes dans le bois de l'Illwald, alors qu'il délogeait d'une casemate un ennemi retranché et puissamment armé."

Jacques Duchêne



Né le 18 octobre 1923 à Mayence (Allemagne)

MORT POUR LA FRANCE

LE 10 AVRIL 1945

À La Bollène-Vésubie (Alpes maritimes)

Jacques Duchêne était né à Mayence (Allemagne) où son père, officier de carrière, commandait une unité des troupes d'occupation, après la Première Guerre mondiale.

En 1939, la famille Duchêne se trouve à Dijon où Jacques prépare son premier baccalauréat. L'année suivante, c'est la guerre et l'invasion. Le père, chef de bataillon dans un régiment de Tirailleurs, est tué pendant la funeste Campagne de 1940.

Le jeune Jacques, accompagné de sa mère, se replie sur Bayonne où il retrouve son frère aîné Jean, âgé de dix-huit ans.

Le 23 juin 1940, les deux jeunes gens embarquent à Saint-Jean-de-Luz, sur un bananier qui les conduit en Angleterre.

Jean s'engage immédiatement, tandis que son frère, trop jeune, est affecté à la Légion des Jeunes Volontaires Français qui devait former le premier élément de l'École Militaire des Cadets.

Jacques Duchêne fait partie du premier contingent de l'École et est promu aspirant en juin 1942, dans les rangs de la promotion « Libération »

Comme la plupart de ses camarades de promotion, il est alors; dirigé sur la Nouvelle-Calédonie que menace, à cette époque, la foudroyante avance japonaise dans le Pacifique. La menace écartée, l'aspirant Duchêne est incorporé au Bataillon d'Infanterie de Marine du Pacifique et ramené vers le théâtre des opérations en Europe.

Le Bataillon d'Infanterie de Marine du Pacifique est bientôt engagé dans la Campagne d'Italie. L'aspirant Duchêne s'y distingue et obtient, en juin 1944, une première citation à l'ordre de l'Armée :

« Jeune chef de section qui a fait preuve de belles qualités de commandement au cours de l'avance des 18, 19 et 20 juin 1944 en Italie (région de Radicofani). Par un emploi judicieux de ses mitrailleuses et de ses mortiers, a toujours appuyé efficacement la progression de sa compagnie. Le 22 juin 1944, au mépris du danger, est allé chercher et soigner un de ses hommes grièvement blessé sur un terrain soumis à un violent tir d'artillerie ennemie. »

En outre, il est promu sous-lieutenant le 25 juin 1944. Au cours des mois suivants, c'est toute l'épopée de la 1^{ère} Division Française Libre à laquelle il participe lorsqu'elle se couvre de gloire en Provence, dans les Vosges, en Alsace.

Vers la fin de la guerre, le Bataillon de Marine du Pacifique est dirigé sur les Alpes-Maritimes pour ouvrir un nouveau front sur les arrières des forces allemandes encore accrochées en Italie

Le 10 avril 1945, le sous-lieutenant Duchêne, à la tête de sa section, se lance à l'assaut de la crête de La Bollène-Vésubie, dans l'Authion. Au cours d'un furieux corps à corps, le jeune officier tombe, grièvement blessé. Mais il refuse le secours de ses hommes avec ces mots d'une simplicité épique « Ne vous occupez pas de moi. Continuez votre boulot. » Peu après, il expire sur le champ de bataille.

La Croix de la Légion d'honneur lui sera décernée, à titre posthume, avec cette nouvelle citation à l'ordre de l'Armée :

« Evadé de France dès 1940, qui a rallié les Forces Françaises Libres à l'âge de 16 ans. D'un calme et d'un courage admirables au feu. Le 10 avril, à la tête de sa section, est monté à l'assaut de la cote 2068 (Authion), entraînant ses hommes dans son magnifique élan jusqu'au corps à corps avec les défenseurs d'une position organisée sur la contre-pente. Grièvement blessé, a ordonné ses hommes qui se préparaient à l'évacuer de continuer le combat, leur donnant ainsi le plus bel exemple d'abnégation. Est mort peu après, sur la position conquise. »

Par décret en date du 15 octobre 1945, il recevra également la Médaille de la Résistance Française.

Jean Fèvre



Né le 9 février 1920 à Metz (Moselle)

MORT POUR LA FRANCE

LE 21 AVRIL 1945

À Piena (ALPES-MARITIMES)

Jean Fèvre naît à Metz, où son père est officier. C'est un enfant intelligent, gai, affectueux, d'une nature ardente.

À huit ans, il entre en sixième au collège Saint-Clément, y fait de brillantes études, bouclant à seize ans ses trois baccalauréats. C'est alors que, mûri très vite, il entre dans la Compagnie de Jésus.

1939 : tandis qu'il termine sa licence ès lettres, il est impatient de recevoir son ordre d'appel. C'est le 9 juin 1940 qu'il est incorporé au 27^e Régiment d'Infanterie à Dijon, à la date, à l'heure même où son frère aîné, lieutenant au 152^e Régiment d'Infanterie, est tué devant Rethel. Symbolique relève!

Jean Fèvre, à l'heure de la défaite, fait partie d'un détachement qui se replie jusqu'à Bayonne. Il n'est pas question pour le jeune soldat d'abandonner la lutte : avec quelques camarades, il s'embarque à Saint-Jean-de-Luz, le 21 juin 1940, gagne l'Angleterre et, dès son arrivée, s'engage dans les Forces Françaises Libres.

Ses antécédents universitaires le font affecter à l'encadrement des jeunes Volontaires Français stationnés à Rake Manor (Surrey). Puis, il est nommé professeur à l'École Militaire des Cadets où il achève cependant sa formation d'élève-officier. Promu aspirant en juin 1942, il sort de l'École avec la première promotion " Libération ".

En mars 1943, il est désigné pour l'encadrement d'un renfort destiné à la 1^{ère} Division Française Libre. Par le Nigeria, l'Égypte et la Libye, il rejoint l'Afrique du Nord, et l'épopée commence. Successivement agent de liaison à l'État-Major de la 1^{ère} Division Française Libre en Tunisie, puis chef de section au 22^e Bataillon de Marche Nord-Africain, il participe avec éclat aux

batailles d'Italie, de Provence et d'Alsace, où il est blessé devant Belfort, à Ronchamp.

Après une brève permission auprès de ses parents qu'il n'a pas revus depuis quatre ans, il repart pour le front, et c'est le dur hiver de 1944-1945, pendant lequel sa conduite valeureuse est reconnue par sa promotion au grade de sous-lieutenant, puis de lieutenant, ainsi que par sa nomination au grade de Chevalier dans l'Ordre National de la Légion d'Honneur.

Enfin, en mars 1945, son unité est transférée dans les Alpes où elle va mener une rude guerre de montagne.

En avril, le lieutenant Fèvre avec sa section pousse jusqu'à la gare de Piena qui commande la vallée de la Roya. On lui conseille bientôt de se replier car il est trop en flèche. Mais il refuse, la gare étant le seul point où il puisse efficacement remplir sa mission. Et c'est le 21 avril au matin que, grave, avec le calme et la sérénité qui le caractérisent, il visite ses avant-postes. Tout semble calme "en face". A la jumelle, il veut vérifier. Deux balles claquent, partant de la cime de Piena. Jean Fèvre tombe, atteint en plein cœur. C'est le dernier officier de la 1^{ère} Division Française Libre qui tombera au cours de ces ultimes combats.

Par décret du 16 octobre 1945, le lieutenant Fèvre est nommé Compagnon de la Libération, à titre posthume.

Cette suprême distinction venait s'ajouter à celles que Jean Fèvre avait déjà gagnées sur le champ de bataille.

Le 10 octobre 1944, il avait été cité à l'ordre de l'Armée avec le motif suivant:

« Au cours des combats de mai-juin 1944, s'est révélé un officier de premier ordre. Calme et courageux, a su prendre d'heureuses initiatives et a parfaitement orienté l'action des unités de tête du bataillon. A accompli plusieurs missions difficiles et dangereuses, faisant preuve, en toutes circonstances, d'un total mépris du danger.

A contribué dans une large part au succès obtenu par le bataillon. »

En 1945, fait sans doute unique dans les annales militaires, il avait été fait deux fois Chevalier de la Légion d'honneur, avec les citations ci-après :

Décret du 12 avril 1945 portant promotions et nominations dans l'Ordre National de la Légion d'Honneur.

Au grade de Chevalier : FÈVRE Marie, Jean. Sous-Lieutenant, 22^{ème} B.N.A.

« Tout jeune, a rejoint les Forces Françaises Libres en juin 1940. Après s'être entraîné en Angleterre, a prouvé de remarquables qualités de chef tant à l'instruction qu'au combat. A participé brillamment aux opérations de la Campagne d'Italie, en particulier au Garigliano et à Radicofani. S'est confirmé un officier de grande valeur pendant la Campagne de France, tant au siège de Toulon qu'aux combats devant Belfort. A montré un rare courage, un calme réfléchi et un esprit de décision exceptionnel qui a permis l'engagement fructueux des unités du bataillon. A été blessé à son poste de combat le 30 septembre 1944. »

Décret du 28 juin 1945 portant nominations et promotions dans l'Ordre National de la Légion d'Honneur.

Au grade de Chevalier : FÈVRE Marie, Jean. Lieutenant, 22^e B.N.A.

« Jeune officier d'un grand courage et d'une haute valeur. Le 24 janvier 1945, son capitaine ayant été blessé, a pris résolument le commandement de la compagnie, l'entraînant, deux heures plus tard à l'assaut du bois du Cactus, disloquant un ennemi puissant et retranché, prenant cinq casemates et faisant cinquante-deux prisonniers dont un chef de bataillon. Le 30 janvier 1945, lors de l'attaque du bois d'Onnenheim, dirigeait avec le plus grand sang-froid l'attaque de son unité, malgré les réactions violentes de l'ennemi, il atteignait son objectif, en s'emparant de prisonniers et d'un important matériel. Déjà cité à l'ordre de l'Armée. »

Ces deux textes, en leur concision, illustrent la brève et glorieuse carrière du soldat sans peur et de l'officier exemplaire que fut le lieutenant Jean Fèvre.

* * *

coolLibri.com

IMPRIMÉ EN FRANCE
Achévé d'imprimer en novembre 2024
chez Messages SAS
111, rue Nicolas Vauquelin - 31100 Toulouse
05 31 61 60 42
www.coollibri.com

Destins croisés - Reconquête

Dans le 2ème tome de l'histoire des cadets de la France Libre, André Casalis retrace la biographie des instructeurs de l'Ecole des Cadets. Le Livre 7 de cet ouvrage intitulé "Reconquête" retrace leurs activités durant les combats de la Libération, de juin 1944 à mai 1945.